SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

ROBERT ANGOT DE L'ÉPERONNIÈRE

LES EXERCICES DE CE TEMPS

RÉIMPRIMÉS

SUR L'ÉDITION IN-QUARTO DE 1631, REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR

FRÉDÉRIC LACHÈVRE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1924

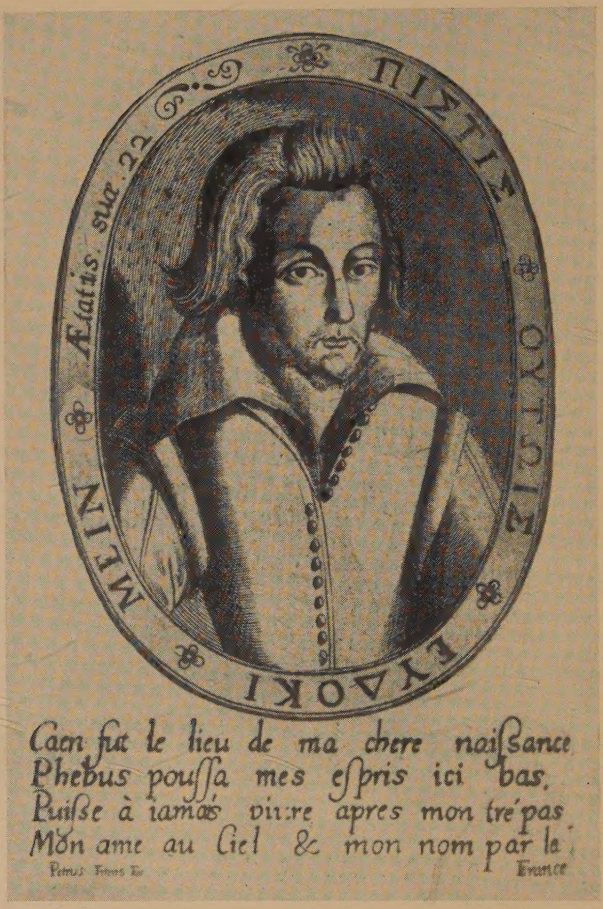
20 fr.

2006

LES EXERCICES DE CE TEMPS

Il a été tiré de cet ouvrage quatre-vingts exemplaires sur papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par le Secrétaire général de la Société.



Caen fut le lieu de ma chere naissance
Phebus pousſa mes eſprits ici bas.
Puiſse à iamais viure apres mon trépas
Mon ame au Ciel & mon nom par la

Petrus Firens Fe

France

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

ROBERT ANGOT DE L'ÉPERONNIÈRE

LES EXERCICES DE CE TEMPS

RÉIMPRIMÉS

SUR L'ÉDITION IN-QUARTO DE 1631, REVUE ET CORRIGÉE PAR L'AUTEUR

ET PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION

PAR

FRÉDÉRIC LACHÈVRE

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1924

A FERNAND FLEURET

Hommage de F. Lachèvre

INTRODUCTION

I

ROBERT ANGOT DE L'ÉPERONNIÈRE

Dans la notice d'Angot de l'Éperonnière qui va suivre, celle de Courval-Sonnet ou plutôt de Thomas Sonnet de Courval se trouvera pour ainsi dire confondue. Les deux amis ont, en effet, donné un exemple si rare de confraternité littéraire qu'on ne saurait l'expliquer si on ne les suivait pas pendant toute leur existence, ou du moins dans le peu que nous en connaissons par leurs œuvres, les sources originales sur la vie d'Angot faisant absolument defaut.

Robert Angot de l'Éperonnière naquit à Caen, si l'on en croit Huet [1], vers 1581 ; mais sa maison paternelle était située près de la chapelle du Cornu, commune de Montchauvet, à une quinzaine de kilomètres de Vire, c'est lui-même qui le dit :

Divin séjour que je révère,
Non pour ton bel air salutère,
Non pour ta belle marque encor,
Non pour embrasser favorable
Dans ton bocage vénérable
Mon plus cher paternel trésor...
Mais hélas ! ô saincte Chapelle,
J'estime ta cyme plus belle,

1. « Il a plus fait d'honneur à Caen sa patrie par ses vers, que Caen ne luy en a fait par son souvenir ; car son nom y est presque inconnu » (*Les origines de la ville de Caen*, seconde édition, *1706*).

Non pour faire voir à mes yeux
Alençon, et Vire et le Maine
Et mainte contrée lointaine
Où Phœbus se couche ocyeux [1].

Il avait au moins un frère et trois sœurs, et devint de bonne heure orphelin. Heureusement pour lui, Nicolas de Malfilastre, sieur du Mesnil, maître ordinaire des Comptes de Normandie, remplaça le chef de famille en se déclarant son protecteur. Angot fit ses humanités à l'Université de Caen où il se rencontra avec Sonnet de Courval, de Vire en Normandie, son aîné de trois ans, fils de Jean Sonnet, sieur de la Pinsonnière, avocat à Vire, et de Magdeleine Le Chevalier d'Aigneaux, de la famille des poètes de ce nom [2]. Les deux jeunes gens, malgré la différence d'âge, se lièrent d'une étroite amitié, amitié entretenue par les proches parents d'Angot qui possédaient un peu de bien à Vire et dans ses environs. Courval avait embrassé la carrière médicale et notre adolescent, sur le conseil de Nicolas de Malfilastre, se destina au barreau. A quinze ans, précoce amoureux, il s'éprit d'Erice de Bonfossard dont la famille habitait un château situé près de la chapelle du Cornu à peu de distance du logis paternel d'Angot. Soixante-treize sonnets et douze élégies lui suffirent à peine pour exprimer sa passion. Les appas d'Erice devaient être irrésistibles si on en juge par la description minutieuse à laquelle il s'est complu dans sa pièce *Le*

1. *Le Prélude poétique.* Ode (IX) à la chapelle du Cornu. Malherbe, dans une lettre écrite de Caen à Peiresc, le 7 août 1621, donne les détails suivants sur cet édifice : « Nous avons, à quatre lieux d'ici, près de Saint-Aignan-de-Malherbe, une chapelle qui s'appelle la *Chapelle du Corps nu*. L'on dit que c'est pour la satisfaction d'un homme que le duc Guillaume fit écorcher ; et là-dessus il se dit des choses fabuleuses. L'on m'a dit qu'en l'abbaye du Plessis, dont elle dépend, j'en pourrois savoir des nouvelles... »

2. Robert et Anthoine Le Chevalier d'Aigneaux frères, qui ont publié des traductions en vers de Virgile et d'Horace : Les Œuvres de Virgile Maron.... Paris, Guillaume Auvray (ou Thomas Perier), 1582, in-4°. — Les Œuvres de Q. Horace Flacce, Paris, Guillaume Auvray, 1588, in°-8.

Paradis d'amour [1]. La belle jeune fille trépassa à la fleur de l'âge et Angot la pleura, avec plus de cœur que de talent :

Si l'honneur, la beauté, la vertu, la richesse,
Le bien dire et l'Amour,
Nous pouvoient exanter du destin qui nous presse
Au funeste séjour :
Cette beauté vivroit, qui fut jadis vivante,
En ce siècle pervers,
Une fleur de vertu, dont l'odeur survivante
Embaume l'Univers.
Elle qui fut l'honneur des beautés les plus belles
Et qui n'étoit encor
Qu'un bouton que l'Amour nourrissoit sous ses ailes
Comme un riche trésor,
Elle en qui les neuf sœurs, Pyton, Venus, Minerve,
Et Diane et Junon
Avoient lors prodigué mille dons de réserve
Mille dons de renom [2].....

Le désespoir d'Angot avança-t-il la date de son départ pour Paris où il comptait terminer ses études de droit [3] ? C'est probable. Il rejoint dans la grande ville Courval qui suivait les cours de la Faculté de Médecine. Le futur avocat reste fidèle à la Muse. Nous en avons la preuve quand, en 1603, il se décide à mettre au jour, sous le titre plein de promesses : *Le Prélude poétique*, un volume de vers dédié au prince de Condé. Le portrait de l'auteur, placé en tête, gravé par Pierre Firens, entouré d'une

1. *Le Prélude poétique*. Ode XVIII, f. 70.
2. *Le Prélude poétique*. Meslanges. Sur le trépas d'Erice de Bonfossard, f. 90.
3. Il y avait une Faculté de droit à Caen. Tout permet de supposer qu'il préféra suivre les cours de l'Université de Paris. M. Pierre Carel, dans son travail : *Étude historique sur le barreau de Caen, Caen, 1889*, ne cite pas Angot dans la liste des avocats au siège présidial ; il est indiscutable qu'il le fut, puisqu'il en a pris le titre en tête de plusieurs de ses ouvrages.

devise en grec : « C'est une foi que de conquérir la gloire ainsi », indique son âge, vingt-deux ans, avec au-dessous le quatrain suivant :

Caen fut le lieu de ma chere naissance,
Phebus poussa mes espris ici-bas,
Puisse à jamais vivre apres mon trépas ·
Mon âme au Ciel et mon nom par la France.

Après les *Amours d'Erice*, dont l'*Isle fleurie* formait la première partie, venaient des odes, des imitations de divers auteurs grecs et latins et des mélanges poétiques. En bon Normand sachant soigner ses intérêts, Angot n'avait garde d'oublier les Mécènes éventuels ; aussi le *Prélude poétique* contient-il des pièces adressées à Jacques de Montmorency, baron de Crèvecœur, René Le Beau, sieur de Lanzelle, maître des requêtes, Jean Vauquelin de La Fresnaye, président au bailliage de Caen, Jacques Bourget, sieur de Lantosme, etc., etc. Notons au passage les amis qui ont élogieusement présenté son œuvre : Thomas Roggers, poète et gentilhomme anglais, Antoine de Lormier, Jean Le Blanc (ce Parisien avait fait une partie de ses études au collège de Lisieux), J. du Teil, de Tours [1], et deux demoiselles, dont la première a signé : Anne Chasteus, tandis que la seconde, plus discrète, a mis seulement ses initiales : I. D. P. A. Chose curieuse, le thuriféraire le plus exalté a voulu rester inconnu. Craignait-il d'avoir été trop loin dans la louange ? Non, Ronsard, Robert Garnier et Du Bartas, morts depuis longtemps, étaient incapables de relever le gant qu'il leur jetait en leur préférant Angot ;

1. Nous n'avons pas de renseignements sur l'Anglais Thomas Roggers, Antoine de Lormier et Jean Du Teil. Sur le Parisien Jean Le Blanc, consulter le *Supplément : Additions et corrections, Paris, 1922* (p. 49) à notre *Bibliographie des recueils collectifs de poésies libres et satiriques, Paris, 1914*. Complétons la notice en question en mentionnant un curieux sonnet de G. Colletet, de ses *Divertissements*, Paris, 1633, adressé à J. Le Blanc : Le Poète scientifique, *Grand Didascale de mon fils*, et une épigramme du même Colletet à Le Blanc : La saucisse et les vers de Jean Le Blanc, *Grâces à tes bontez propices* ; enfin un sonnet de Jean Le Blanc en tête du *Zodiaque poétique*, de Rivière, *1619*.

et quant à Gilles Durant de la Bergerie, il n'avait pas trop le droit de se plaindre[1].

Voici le sonnet anonyme « Sur les odes du sieur de l'Éperonnière » :

Loire vante Ronsard et Sarte son Garnier,
Garone Du Bartas, Seine la Bergerie,
Qui remplis de l'ardeur d'une docte furie
Se sont donés carrière au Delfique mestier.

De moy j'aime Ronsard pour nous avoir premier
Raporté gravement l'antique Poësie,
Garnier pour bien toner l'horrible Tragédie,
Bartas pour estre grave et Durant singulier.

Encor n'ont-ils gaigné la gloire de Permesse,
Car si l'un est util la douceur il délaisse,
Angot emporte seul cest honneur par sur tous,

Non pour sembler util, plus dous ou plus facile,
Mais pour bien meslanger l'utile avec le dous,
Et mesler doctement le dous avec l'utile.

Est-ce Angot qui orienta Courval vers la poésie ? C'est à croire. Il est certain qu'à cette époque leur esprit était tout différent, mais on sait que les contraires s'attirent. Autant le jeune médecin avait déjà la dent dure, autant le futur avocat inclinait au badinage. Ayant passé ses examens de droit et obtenu son diplôme, Angot, avant de quitter Paris pour l'Athènes normande, rend à son ami Jean Le Blanc la politesse qu'il en avait reçue : il enrichit d'un sonnet les feuillets préliminaires du *Premier livre de la Henriade*, essai d'un poème épique en l'honneur de Henri IV :

Tout se cognoist par son contraire ;
Sous l'air du blanc l'obscur s'enfuit :

1. Gilles Durant de La Bergerie serait mort, d'après ses biographes, en 1615, mais, depuis 1596, il n'avait rien publié.

Le soleil nous rend par la nuict
Sa clarté plus belle et plus claire.

Ton beau nom qui cest œuvre esclaire
Malgré l'envie qui le suit,
Mon cher Le Blanc, ainsi destruit
Tout ce que sa rage peut faire.

Les vers que ta douce Sirène
Va desgoisant aux bords de Seine
Me ravissent si bien les sens,

Que les plus excellens Poëtes
Ne me semblent que des choüettes
Au prix de tes divins accens [1].

Si Angot réussit à Caen comme avocat de 1604 à 1607, Courval compromit bientôt son succès à Vire en composant une satire contre les femmes ; il eut l'inconséquence ou la faiblesse d'en lire des fragments et d'en laisser circuler des copies qui irritèrent la partie féminine de la société viroise et, par ricochet, les rimeurs de madrigaux. Exaspéré de cette hostilité, Courval exhala sa rancœur dans des stances adressées à sa « Satyre » :

Va, ma Satyre, va et te monstre en lumière,
Le cœur brave et hautain, et la desmarche fière,
Le visage asseuré, pour constant supporter
De tous les mesdisans la tempeste et l'orage :
Sois ainsi qu'un rocher exposé au rivage
Qui despite les flots qui le viennent heurter.

Ne crains des mesdisans les langues envieuses,
Ne crains de leur carquois les flesches venimeuses :

1. *Le premier livre de la Henriade de Ian Le Blanc, Parisien. A Paris* (*s. n. de libr.*), *1604*. In-4° de 8 ff. et 36 pp. chiffr. (Mazarine). Portrait équestre de Henri IV, âgé de cinquante-et-un ans, 1603, de Robert Boissant, gravé sur cuivre par Jean Le Clerc.

Leur trempe, que je croy, n'est qu'un acier bastant
Pour fausser l'espaisseur de ta forte cuirasse :
Ne crains donc point les traicts de ceste populasse,
Et laisse mal parler l'ennuyeux ignorant.

C'est assez, c'est assez, si tu plais à la France,
C'est d'elle qu'il te faut attendre la sentence,
Pour juger si tes vers sont bien ou mal limés,
Non de ces envieux de l'ingrate patrie,
Qui pour te censurer, disent par moquerie
Que ton stille est lascif, et tes vers mal rimés.

Marche donc hardiment, ô ma chère Satyre !
Et ne crains les abbois de ce peuple de Vire.
Quoi ? ma fille, as-tu peur des mesdisans Virois ?
Sçais-tu pas qu'à leur goust, jamais je n'ay sceu plaire,
Ta seule ambition sera de leur desplaire,
Pour plaire, si tu peux, au reste des François.

et il partit pour Paris afin de la faire imprimer. Elle est mise en vente dans les derniers mois de 1608 sous le titre : *Satyre Ménippée, ou discours sur les poignantes traverses du mariage où les humeurs et complexions des femmes sont vivement représentées* [1]. Gilles de Glouvet, sieur du Mesnil Robert et de Clinchamp, avait osé en accepter la dédicace. Malgré les éloges de son frère et de sa sœur, d'Angot, de Ch. Pistel, de Jean Le Houx, l'auteur des

1. *Satyre Ménippée, ou discours sur les poignantes traverses du mariage, où les humeurs et complexions des femmes sont vivement représentées. Par Thomas Sonnet, sieur de Courval, docteur en médecine, natif de Vire en Normandie. A Paris, chez Jean Millot, sur les degrez de la Grand'Salle du Palais. M.DCVIII (1608). Avec privilege du roy.* In-8 de 52 ff. chiffr. (Arsenal). Le privilège du roi est accordé pour dix ans, et Courval a cédé son privilège à Millot, par devant notaires le 16 juillet 1608. Au bas du portrait de Courval, âgé de trente-et-un ans, par Léonard Gaultier, daté de 1608, se lit le quatrain suivant :

C'est icy de Courval le vif et vray portraict,
Son nez, son front, ses yeux et sa lévre pourprine,
Icy tu voidz le corps figuré par ce traict,
Et son esprit paroist en l'Art de Médecine.

Vaux de Vire, son livre allait réveiller l'animosité, un instant assoupie, de tous les Virois. Il aggrave son cas en en donnant deux éditions augmentées en 1609 et 1610 [1]. Dès 1609 des défections se produisent parmi ses intimes : Ch. Pistel et Jean Le Houx retirent leurs vers, ou Courval, fâché avec eux, les retranche ; ils sont remplacés par un sonnet et trois stances de six vers d'Angot, un sixain de Cérisoles, gentilhomme normand, encourageant Courval à la résistance :

Metz hardiment au jour ta Satyre et tes vers,
Sans craindre des Virois les jugemens divers :
Pense, docte Courval, qu'au regard de la France,
Vire n'est rien qu'un Poinct, qu'un Atome léger,
Laisse-les donc, Courval, leur venin dégager,
Car l'Atome, et le Poinct, n'ont pas grande puissance.

et une ode de Deimier, etc. La troisième édition de 1610

1. *Satyre Ménippée ou discours sur les poignantes traverses et incommoditez du mariage, auquel les humeurs et complexions des Femmes sont vivement représentées Par Thomas Sonnet, Docteur en Médecine, Gentil-homme Virois. Seconde édition, Reveuë par l'Autheur et augmentée de la Timéthélie ou Censure des Femmes, et d'une Deffense Apologétique contre les Censeurs de sa satyre. Paris, Jean Millot, 1609, Avec privilege du roy.* In-8 de 89 ff. et 3 ff. dont 1 bl. (Arsenal). La *Timéthélie*, dédiée à Du Criout le jeune, commence au f. 47 et la *Deffense*, dédiée à Guillaume Anefrie (sic), sieur de Chaulieu, conseiller du roy en sa Cour de Parlement de Rouen etc., commence au f. 70.

Satyre Ménippée sur les poignantes traverses et incommoditez du mariage avec la Timéthélie ou censure des Femmes. Par Thomas Sonnet, docteur en médecine, gentilhomme virois. Troisiesme édition Reveuë de nouveau par l'Autheur et augmentée d'une Deffense apologétique contre les Censeurs de sa Satyre du Mariage. A Paris, chez Jean Millot..... CIↃ IↃ CX (*1610*). *Avec privilege du roy.* In-8 de 12 ff. et 73 pp. chiffr. pour la *Satyre Ménippée*, 2 ff et 38 pp. chiffr. pour la *Thiméthélie*, 41 pp. chiffr. pour la *Deffense apologétique* et 2 ff. n. chiffr. dont 1 bl. — Nouveau privilège du 11 février 1609 pour dix ans. Nouveau portrait de Courval, avec un quatrain. Ce volume se complète par une : Responce (en prose) à la Contre-Satyre par l'Autheur des Satyre du mariage et Timéthélie. Imprimé à Paris, M.DCIX (*1609*). In-8 de 28 pp.

L'édition de Lyon, 1623, de la *Satyre Ménippée* copie cette troisième, moins l'Avis au lecteur et le sixain de Courval, mais elle reproduit la *Responce*. Courval a donc été complètement étranger à cette édition.

apporte une nouvelle ode de Deimier et deux énergiques sixains de Courval ; le premier s'adresse aux médisants et le second aux poétastres de Vire :

Excusez enragez Poëtastres envieux,
Jettez vostre venin Cerbères furieux,
Grenouilles croassez, sifflez fières couleuvres,
Bourdonnez parmy l'air inutiles Freslons,
Et vos croassement, sifflement, vos bourdons
N'empescheront qu'au jour je ne mette mes œuvres.

Après avoir vilipendé les femmes, Courval s'en prend à certains de ses confrères dans une longue diatribe en prose intitulée : *Satyre contre les charlatans et pseudo-médecins empyriques* [1], se créant ainsi de gaîté de cœur une seconde légion d'adversaires. Cette fois, sa petite troupe de fidèles est réduite à Angot, Jacques du Criout, médecin, et Isaac du Ryer. L'ode d'Angot nous le montre prenant goût à la satire :

A la Satyre du S^r de Courval.

Lors qu'un Médecin vénérable
Void un patient déplorable
Qu'une langueur consomme au lict :
Il luy donne un Electuère
Pour purger la douleur sévère
Qui le travaille jour et nuict.

1. *Satyre contre les charlatans et pseudomedecins empyriques, en laquelle sont amplement descouvertes les ruses et tromperies de tous Theriacleurs, Alchimistes, Chimistes, Paracelsistes, Distillateurs, Extracteurs de quintessences, Fondeurs d'or potable, Maistres de l'Elixir et telle pernicieuse engeance d'imposteurs en laquelle d'ailleurs sont refutées les erreurs, abus et impietez des Iatromages ou Medecins-Magiciens qui usent de charmes, billets, parolles, charactères, invocations de démons et autres détestables et diaboliques remèdes en la cure des maladies. Par M^e Thomas Sonnet, sieur de Courval, docteur en médecine, gentilhomme virois. A Paris, chez Jean Millot, devant S. Barthelemy, aux trois Corones. Et en sa boutique sur les degrez de la grand'salle du Palais. M.DC.X (1610) Avec privilege du roy.* In-8 de 16 ff. et 335 pp. chiffr. (Nationale). Portrait de Pelvé au verso du titre et portrait de Courval âgé de trente-trois ans avec, au bas, un quatrain.

Courval, ta Satyre ordonnée
Nous sert de forte Scamonée,
Qui, par ses violens efforts,
Purge à ce coup toute la France
De ceste abominable Engeance
Qui luy gangrene tout le corps.

Voyant ta plaisante Satyre,
Je me sen si pressé de rire,
Qu'en écrivant je n'écri rien
De ce que ma plume enflammée
Veut écrire à la Renommée
D'un sujet si beau que le tien.

Icy l'on voit un qui publie
Son erreur sur une établie,
Comme s'il avoit pris des Cieux,
Le poison dont son artifice
Pippe le monde qui se glisse
Dans ses appas pernicieux.

Avecques une double chaîne
De dens pourries toute plaine,
Je le voi dans un carre-four,
Vendre, par ses contes frivoles,
Ses eaux, ses unguens, ses fioles,
Au pauvre peuple d'alentour.

Je me ri de voir tout au contre
Un poteau de bois, où se montre
Du drap rouge, où sont attachez
(Pour mieux approuver leurs pratiques)
Des pierres, des grains Nephritiques
Et mille coüillons arrachez.

Pseudomédecins exécrables,
Empyriques abominables,

Pestes du corps de l'Univers,
En qui, pauvres gens que nous sommes !
Nous croions la plus part des hommes
Revivre en mille endroicts divers.

Vous pouvez bien, levans le siège,
Fermer la porte à vostre piège
Et chercher des sujets ailleurs,
Puisqu'au lever de cet ouvrage,
On void naistre vostre dommage,
Et mourir toutes vos erreurs.

Œuvre parfaict, docte et sublime,
Œuvre que j'ayme et que j'estime
Autant que le sacré sejour
Où ceste Neufvaine sacrée,
Qui nous repaist et nous recrée,
Se faict adorer nuict et jour.

Puisse-tu pour la belle gloire
Qui, dans le Temple de mémoire,
Guide l'Autheur de ces escris,
Vivre d'une aussi longue vie,
Que la médisance et l'envie
Parmy les plus braves Esprits.

Cependant, deux ans après, *Les Amours solitaires d'Arlanges* dédiées à M. de La Fresnaye Vauquelin, imprimées aux frais de notre avocat, restent dans la note du *Prélude poétique*, mais, en 1614, ses *Mélanges poétiques ou Continuation de l'Isle fleurie* (du *Prélude poétique*) sont suivis de quatre satires (dont une est dédiée à Courval).

Ces dernières pièces allaient le poser en rival de Courval ; aussi Angot se garde-t-il de les répandre dans le public ; il se contente d'offrir ses *Mélanges poétiques*, comme *Les Amours solitaires d'Arlanges*, à quelques intimes.

Une question troublante se posait, en effet, à sa conscience : Courval était l'objet de rancunes persistantes, à Vire et à Caen ; s'il marchait sur ses traces, on les opposerait l'un à l'autre. D'avance il se voyait exalter uniquement pour faire pièce à son ami ; leur affection et leur estime réciproques menaçaient d'être compromises. Angot n'éprouve aucune hésitation ; il n'entend pas renoncer au projet qu'il a conçu de représenter ses compatriotes dans les diverses manifestations individuelles et collectives de leur existence, mais, cette œuvre achevée, il l'éditera, sans la signer, à Rouen et non à Caen, de sorte qu'elle n'appellera aucune comparaison avec la *Satyre Ménippée contre les femmes*.

Le genre acerbe et violent de Courval choque encore le chantre d'Erice ; il lui préfère celui de Mathurin Regnier, bien que Regnier soit un modèle impossible à égaler. Il cherchera l'originalité en s'attachant moins à la perfection du vers qu'à la manière nouvelle dont il traitera des sujets considérés jusqu'alors comme inférieurs et indignes de la poésie. Il fera parler des paysans, des roturiers, des servantes, petites gens dont personne ne s'occupait, et les montrera sous leur vrai jour. Il décrira leurs costumes ; nous les verrons agir et entendrons leurs conversations. En un mot il réalisera, en poésie, quelque chose d'analogue à ce que les Téniers, les Van Ostade ont exécuté en peinture. L'anonymat l'ayant délivré de tout scrupule, il accueillera, sans presque essayer de les masquer, les réminiscences s'éveillant en sa mémoire. Ses premières satires, pour lesquelles il n'a pas eu de modèles, le préserveront de ces rencontres souvent conscientes. *Le Bal*, *La Mortification*, *Le Pèlerinage*, *La Foire de village*, *Lucine ou la femme en couches*, etc., sont de petits tableaux originaux, grouillants de vie, d'une vie toute extérieure, il est vrai, comme l'a fait remarquer M. Gustave Reynier. Angot les groupe sous le titre : *Les Exercices de ce temps*, et les fait imprimer à Rouen chez Guillaume de La Haye, vers 1617 ; une seconde édition augmentée paraît vers 1620, et la troisième, plus complète (douze satires), en 1622.

Cette édition de 1622 mérite une attention particulière. La

douzième satire, *La Médisance* [1], est en vers de huit syllabes (au lieu de l'alexandrin habituel) différant ainsi complètement des précédentes ; elle vise une femme à laquelle Angot avait voué une haine féroce. Il s'est inspiré de Regnier dans ce que celui-ci a écrit de plus grossier, de Sigognes et de Desternod auxquels il emprunte des strophes entières. Cette pièce de circonstance a été supprimée dans la quatrième édition (1626) et remplacée par la satire : *Le Poète.*

Angot qui avait déjà essayé d'attirer l'attention de Louis XIII (1620) en lui adressant deux discours en vers, se décide à renouveler sa tentative. Prenant occasion des récents succès remportés contre les Huguenots (1622), il offre au roi de lui consacrer un poème épique *La Galliade.* Ce poème eût été, il l'affirme hautement, le pendant de *l'Iliade !*

.....Sire, que plût à Dieu,
Qu'en tes cheres faveurs ma Muse eût quelque lieu,
Je te suivrois par tout ; et parmi tant d'Orfées
Qui chantent à l'envi l'honeur de tes Trofées,
Je passerois plus outre, et bruirois jusqu'aux cieux
D'un son masle et hardi tes explois glorieux,
Dont l'éternel volume ainsi qu'une Iliade,
Porteroit sur le front le nom de *Galliade*,
Sans attendre, importun, de mon docte labeur,
Autre grâce plus belle, ou plus digne faveur,
Que si peu qu'il plairoit à ta bonté propice,
De nourrir désormais ma plume à ton service,

1. Nous avons jugé inutile de reproduire cette satire dans *Les Exercices de ce temps*, puisque Angot l'en a lui-même exclue. On en trouvera le texte dans *Le libertinage au XVII^e siècle, Mélanges, Paris, 1920.* Ajoutons que, sur les vingt-sept stances qui la composent, les stances 1, 4 (pour deux vers), 23 et 26, sont prises dans une pièce attribuée à Regnier, du *Recueil des plus excellans vers satyriques, 1617* ; la stance 7 est copiée dans la « Satyre contre l'ollivastre Perrette » de Sigognes et les stances 24 et 25 sont puisées dans deux sonnets également de Sigognes dont voici les premiers vers : *Vieille, le seul malheur dans le siècle où nous sommes ; — Vous passez soixante ans, faux fourreau de haut-bois.*

Qui, sans faire le vain, mérite plus de prix
Qu'un tas de vieils griffons, qu'un tas de vains espris,
Qui sans foi, sans hôneur, sans respect, sans merite,
Briguent indignement ta grâce favorite...

Les violentes attaques qui précèdent et suivent le passage ci-dessus ôtaient à son *Discours Au Roy sur l'heureux succès des armes de Sa Majesté durant les années 1621 et 1622* le caractère d'une requête. Elles allaient contre ses intentions. S'il obtint quelque chose de Louis XIII, et on ne sait ni quand, ni pourquoi, ni comment, ce fut une « sauve-garde » ou un sauf-conduit !

Remerciement au Roy, pour une sauve-garde dônée à l'Auteur par Sa Majesté.

Sire, de tout mon cœur ma Muse vous rend grâce
Du bien que j'ay receu de votre Majesté,
De ce qu'il vous a pleu, sans l'avoir mérité,
D'un Royal Sauf-conduit préserver mon Parnasse.

Sans vous, Sire, sans vous j'allois quitter la place
A tant d'Esprits félons, dont la témérité,
Sans aveu, sans respect, et sans autorité,
Dévorent côme lous la pauvre Populace.

Mais ainsi que David, sous sa Harpe sacrée,
Repoussoit des Daemons la fureur conjurée,
Le bruit de votre Nom rend leurs cœurs amolis.

Fussent-ils au plus fort de leurs plus vives flambes,
Si tôt qu'ilz jettent l'œil dessus vos Fleurs de Lys,
Ils cessent, et s'en vont la queue entre les jambes [1].

Retournons maintenant un peu en arrière afin de retrouver Courval ; il nous ramènera à Angot. Le médecin virois, après un

1. *Les Nouveaux Satires et Exercices gaillards de ce temps*, La Muse héroïque.

silence de dix années, ressaisit le fouet de la satire dans le noble dessein de stigmatiser les abus et les désordres de la France. Il consacre à ce sujet quatre satires : Contre les vendeurs et acheteurs de bénéfices .. ; Contre la Noblesse, pour les cruautez qu'ils exercent envers le général ; Contre aucuns Juges pervers et tromperies de quelques avocats et procureurs envers leurs parties ; Contre les meschants Financiers, Trésoriers et officiers d'iceux..., et les réunit, en 1621, avec *La Ménippée* de 1610, sous le titre : *Les Satyres du sieur de Courval Sonnet, gentilhomme virois*. Angot ne lui fait pas défaut ; il est le premier à le féliciter de son courage civique dans un quatrain anonyme et un sonnet signé :

Contre le scrupule de ceux qui s'imaginent avoir part en ces Satyres.

Mais que vous sert tant de cageol ?
Si ces vers vous blessent la Ratte
S'en est faict, ils ont pris leur vol,
Qui sera roigneux qu'il se gratte [1].

Sur les Satyres de M. de Courval.

Vers de mon cher Courval, dont la juste licence
Nous faict voir le subjet de tant de maux divers,
Qui sous le voile obscur de ce siècle pervers,
Ont gangrené par tout les membres de la France.

C'est par vous que mon Prince aura la cognoissance
Des travaux que son Peuple a si longtemps souffers,
Depuis que tant d'Esprits sont sortis des Enfers
Pour luy succer le sang, et ravir sa substance.

C'est par vous qu'elle espère, ô beaux vers, désormais
De se revoir un jour plus saine que jamais ;
Il ne luy reste plus qu'un peu de scamonée

1. Ce quatrain anonyme se retrouve dans *Les Nouveaux Satires et Exercices gaillards de ce temps, 1637*.

Pour purger de son corps ces mauvaises humeurs :
» Lorsque d'un mal caché la cause est enseignée
» Le remède est facile encontre les douleurs [1].

L'année suivante, Courval réédite ses quatre *Satyres contre les Abus*... et la *Satyre Ménippée contre les femmes* [2]. La satire seconde a été fractionnée en deux morceaux, et la *Ménippée* en sept, qu'il affuble de titres déguisés sous des noms grecs incompréhensibles pour la plupart des lecteurs.

Trois ans après (1626), au moment où Angot va publier la « quatriesme édition » (augmentée) [3] des *Exercices de ce temps*, Courval se décide à donner une version définitive de son œuvre. Cette coïncidence suggère à ce dernier la touchante pensée de reconnaître l'abnégation d'Angot en associant leurs deux noms dans une édition commune. Notre Caennais se refuse à revenir sur son beau geste; il ne signera pas les *Exercices de ce temps* et consent seulement à ce qu'ils servent à souder en quelque sorte les *Satyres contre les Abus* à la *Ménippée*. Guillaume de La Haye, son libraire, placera donc la « quatriesme édition » des *Exercices* (non encore mise en vente), avec son titre particulier, à la suite des *Satyres contre les Abus*, et la *Ménippée* deviendra la *Suitte des Exercices de ce temps coutenant plusieurs Satyres contre le joug nuptial et fascheuses traverses du mariage par le S. D. C. V.* (le sieur de Courval, Virois), de sorte que les initiales de l'auteur distingueront cette « Suitte des Exercices... » des « Exercices... » eux-mêmes. Courval ayant accepté la proposition

1. A la suite de ce sonnet se lit un sixain : Traduction des vers grecs et latins de M. Tostain sur le portrait dudit sieur de Courval.

2. Voici les différences qui existent entre cette édition de 1622 (*Les Œuvres satyriques...*) et la précédente de 1621 des *Satyres de Courval* : la satire II a été divisée en deux : satires II et III; la nouvelle satire II a perdu douze vers, mais la nouvelle satire III en a gagné 288; de plus, quelques vers ont été ajoutés çà et là, et d'autres refaits.

3. Cette édition des *Exercices* comprend, comme la précédente de 1622, douze satires, mais la satire XII de 1622, *La Médisance*, est remplacée par *Le Poète*. De plus quatre satires ont été augmentées : *Le Bal*, de 24 vers ; *La Mortification*, de 32 vers ; *Lucine ou la femme en couches*, de 52 vers; et *Le Gentilhomme*, de 68 vers; soit en tout 176 vers.

d'Angot, en août 1627 paraissaient : *Les Satyres du sieur de Courval contre les abus et désordres de la France. Dédiées à la Reine Mère du Roy. Plus est adjousté les Exercices de ce temps. D'une très belle et gentille invention. A Rouen. Chez Guillaume de La Haye, tenant sa boutique dans l'Estre nostre Dame* [1].

Après la mort de Courval (1628), Angot reprend à son compte les *Exercices de ce temps*. Deux éditions se succèdent à quelques mois d'intervalle : la première, in-8°, augmentée de deux satires, chez Guillaume de La Haye, avec l'indication « cinquiesme édition » ; la seconde, in-4°, avec une addition importante à la satire du *Poète*, chez Laurens Maurry, porte : *Reveus et corrigez par l'autheur en cette dernière édition*. Cette indication exclut nettement Courval.

De 1633 à 1636, nous prenons sur le fait le Normand procédurier, dans toute l'acception de ce terme. Sa Muse est au service des instances judiciaires qu'il engage ou qu'on lui intente. Tour à tour elle lui sert d'épices pour disposer favorablement ses juges ou d'armes pour s'en venger. Ses factums en vers ouvraient aux magistrats des perspectives désagréables s'ils

1. Quelques critiques, comme Blanchemain, ont vu dans cette édition une spéculation de libraire : Guillaume de la Haye, afin de faire réussir les *Exercices*, les aurait lancés sous le nom de Courval. Blanchemain a oublié que les *Exercices* en étaient à leur quatrième édition, et les *Satyres de Courval* seulement à leur troisième. Deux constatations ruinent d'ailleurs cette hypothèse. La première, ce sont les modifications importantes qui différencient cette édition des *Satyres* de Courval de la précédente de 1622 : on a supprimé dans les pièces liminaires les vers latins de Michel Sonnet, un sonnet de Fleuranges, gentilhomme picard : *Comme un chef...*, 6 vers français et 12 grecs de Johannes Marquer ainsi que 4 distiques latins du même, 4 vers grecs, deux distiques latins de Tostain et leur traduction par Angot, 5 distiques latins de César Sonnet, son fils, et enfin l'ode de Foulerie ; les titres grecs des satires ont été supprimés et la satire VI de la « Suitte » a été augmentée de *vingt-huit vers*. — La seconde, c'est la pagination de la « Suitte » qui continue celle des *Satyres sur les désordres de la France*, sans tenir aucun compte des *Exercices de ce temps*. En résumé, ces additions et suppressions, cette pagination particulière prouvent que l'édition de 1627 a été faite avec l'adhésion des deux intéressés. Chose inexplicable, Blanchemain, reproduisant le texte de 1627 de la « Suitte », a omis les vingt-huit vers dont elle est enrichie !

commettaient la maladresse d'en dédaigner les arguments. Et vraiment quelquefois Angot abusait de leur patience ! Un terme d'arrérages d'une rente de treize ou quatorze livres dont il avait été frustré, et qui lui fut restitué, a motivé en grande partie ses *Bouquets poëtiques ou remerciement à Messieurs du Présidial de Caen sur la victoire d'un procès* [1].

Angot avait royalement acquitté sa dette de reconnaissance envers les juges de première instance ; il surenchérit en s'adressant à ceux de la Cour d'appel. Il déploie en 1634 une ingéniosité rare dans son *Chef-d'Œuvre poëtique ou première partie du Concert des Muses Françoises, dédié à Mrs de la Cour de Parlement de Normandie* en rendant ses actions de grâce sous la forme d'une mandoline, d'œufs, de croix, etc., façon peu commune, on l'avouera, de traduire ses sentiments ! Le présent fut-il apprécié à sa juste valeur ? Nous l'espérons.

Au *Chef-d'Œuvre Poëtique*, opposons le sonnet suivant sur les « épices » volontaires [2] offertes aux juges ; il en est la contrepartie :

Pour un procez perdu par injustice.

Au sieur de Courval.

Si j'eusse en lui portant des loüanges frivoles,
Accompaigné mes vers de six bones perdris,
Je n'eusse pas, Courval, perdu comme je fis,
Un procez qui valloit plus de trente pistolles.

De fait j'apperceu bien quand ses feintes paroles
Taxèrent en public l'honeur de mes écris,
Qu'il ne lui faut qu'offrir, pour emporter le pris,
Des Levraux, des Canards, des Turbots,et des Solles.

1. Cette plaquette in-4°, imprimée aux frais de l'auteur, n'a pas moins de 27 feuillets.

2. Il ne faut pas confondre ces dons volontaires avec les « épices » qui étaient réglementées et dont un conseiller tenait le registre et surveillait la répartition entre le président, les conseillers, etc. Ces « épices » pour le Présidial étaient très élevées, elles variaient de 20 à 80 livres.

C'est ainsi, mon Courval, que nous sommes trétés
Pour honorer des gens qui, sauf leurs qualités,
Sont moindres en effet que ne sont leurs maneuvres,

Et qui ne deignent pas, quand ils les ont receus,
Feuilleter seulement un fueillet de nos œuvres,
Si ce n'est quand ils ont besoin de torche-culs [1].

Angot est maintenant plus que quinquagénaire, il entend laisser un nom dans l'histoire littéraire. Le moment est arrivé de publier son testament poétique, c'est-à-dire une grande partie des vers qu'il avait composés depuis le *Prélude poétique*, et de revendiquer les *Exercices de ce temps*, non tout de suite et ouvertement, mais en vue de la postérité. Comment obtenir ce résultat? Le moyen auquel il s'arrête fait honneur à sa finesse. Les *Exercices de ce temps* seront mentionnés en 1637 au titre de son nouvel ouvrage : « Les Nouveaux Satires et *Exercices* gaillards *de ce temps*. Divisé en neuf Satires. Auxquels est adjouté l'Uranie ou Muse Céleste [2] ».

Voici la liste des neuf satires ou plutôt des neuf parties des

1. *Les Nouveaux Satires et Exercices gaillards de ce temps.* Une autre pièce, assez virulente, de ce recueil est intitulée Récusation contre un mauvais juge qui jugea mal de mes vers : *Juge, qui juges de travers*, également dans *Euterpe ou la Muse épineuse*. Nous avons respecté ici l'orthographe particulière qu'Angot a employée dans les *Nouveaux Satires*.

2. Angot ne pouvait être plus explicite et cependant l'évidence n'a pas prévalu ; au contraire quelques critiques se sont servis de ce titre pour lui retirer les *Exercices de ce temps*. M. Prosper Blanchemain a résumé leur argumentation en s'y associant : « Angot crut sans doute faire merveille et s'assurer un succès en se modelant sur ce titre. Il publia *Les Nouveaux Satires et Exercices gaillards de ce temps, etc.* C'était enterrer vif son livre, qui fut constamment confondu avec les *Exercices de ce temps* et qui l'est encore aujourd'hui par beaucoup de bibliographes. » S'il existait le moindre doute sur l'attribution des *Exercices de ce temps* à Angot, une pièce de la *Muse céleste : Attendite hœc omnes*, Ps. 78, le dissiperait. Nous avons là, sous les yeux, une adaptation fort curieuse des stances : *Tircis, il faut penser à faire la retraite*, de Racan, exécutée avec le même savoir-faire que ses plagiats (*L'ignorant* et *Le Cousinage*) des satires VIII et X de Regnier ; de plus la *Muse satirique* renferme quatre satires (celles de 1614 ?) dont trois sont dans le ton des *Exercices de ce temps*, au point qu'il est impossible d'en méconnaître l'auteur.

Nouveaux Satires ou Exercices : Uranie ou la Muse céleste, Clio ou la Muse héroïque, Terpsichore ou la Muse satirique, Polymnie ou la Muse familière, Euterpe ou la Muse épineuse, Eraton ou la Muse amoureuse, Calliope ou la Muse royale, Melpomène ou la Muse funèbre, l'Entretien des Muses avec la Suite de l'Entretien des Muses.

Angot a eu la fâcheuse idée de simplifier ici l'orthographe. Sa tentative a été malheureuse ; le même mot a quelquefois dans la même page trois graphies différentes, c'est l'écueil du système. Par contre, on peut le féliciter d'avoir écarté ses factums et remerciements en vers de 1632 et 1634, tout en regrettant l'omission des *Amours solitaires d'Arlanges* (*1611*) et des *Mélanges poétiques* (*1614*).

On ignore la date de la mort de Robert Angot.

La fortune semble l'avoir peu favorisé. Seule, la Muse l'a consolé, l'a soutenu dans ses traverses, elle lui a procuré la gloire. Il a eu raison de n'en point douter. Lisez son *Epitaphe* faite par lui-même dans ses *Nouveaux Satires* (La Muse funèbre) :

Mon âme vit au Ciel, mon cors gît en la Terre,
Vivante est à jamais la gloire qui m'enserre,
Passant, en peu de lieu mes os furent couvers,
Ma gloire a pour Tombeau tout ce grand Univers.
La Tombe de mon cors d'un mortel fut bâtie,
Un Dieu feit le cercueil de ma gloire infinie,
Mon cors et son tombeau quelque jour periront,
Ma gloire et son cercueil pour jamais dureront,
Pour autant que le tans qui finit toute chose,
N'a pouvoir sur la Muse où ma gloire est enclose ;
L'honête Pauvreté fut ma richesse ici,
Et toute ma richesse était de vivre ainsi.
Je fù pourtant heureux, et le Dieu qui preside
Sur le sacré trouppeau du Temple Pégaside

Me rendit si contant qu'enfin je préférois
Ce seul contantement aux delices des Rois.

En tout cas la réparation est venue tardive, mais suffisante. En 1877, M. Prosper Blanchemain remet au jour les *Nouveaux Satires et Exercices gaillards de ce temps* en déniant à notre Caennais *Les Exercices de ce temps*, compris, dès l'année précédente, dans la réimpression de l'édition de 1627 des *Satyres de Courval Sonnet*. Nous publions à notre tour *Les Exercices*, tant pour leur valeur propre que parce qu'ils tiennent une place unique dans l'histoire de la Satire en France.

*
* *

Nous venons de retracer la vie d'Angot en tant que poète. Occupons-nous maintenant de l'homme vu dans le train de son existence normale. Après avoir invoqué son témoignage sur sa profession d'avocat, nous reproduirons son portrait moral tracé par lui-même avec quelques citations à l'appui et nous exposerons ses opinions philosophiques et religieuses, d'après ses poésies.

Tout d'abord rappelons qu'Angot, bourgeois normand et bas-normand [1], a les qualités et un peu les défauts de sa race. Roturier, ennemi de la noblesse, il affecte un profond mépris pour le gentilhomme campagnard pauvre dont il a eu probablement à subir la morgue ; ce mépris se traduit dans des termes d'une cruauté et d'une audace comparables aux attaques virulentes de son ami Courval à l'égard des femmes :

Vous les voyez les autres mesprisant,
Effrontément prendre le pas devant :
Quelques-uns d'eux portent pour armes seulles
Des Fleurdelys d'argent en champ de gueulles,
Et ce pendant on sçait leur parenté,

1. Le grand-père d'Angot à qui il était redevable de son prénom de Robert, figure dans la liste des bourgeois de Caen réunis le 14 août 1563 au siège présidial pour recevoir dignement Charles IX (*Histoire de Caen*, par P. Carel, 1887).

Où prendras-tu cinquante livres
Pour relever ton petit cas,
Quand tu voudrois vendre tes livres
Tes livres n'y fourniroient pas.

Va-t-en, pauvre petit jeune hôme,
Changer tes livres en argent,
Pour en achatter une some
D'orge, de seigle ou de froment.

Si ton courage s'y dispose,
Quand tu ne gaignerois qu'un sould,
Il vaut mieux gagner quelque chose
Que de ne gagner rien du tout.

Gaignant trois sols chaque journée,
Gaignant quatre livres par mois,
Tu feras profit chaque année
De cinquante livres tournois.

Petit Disciple de Macrobe,
S'il faut foüiller au fond du sac,
Ma Muse dira que ta robbe
Te fera porter le bissac.

Au lieu de gaigner force rentes,
Come plusieurs du tans passé,
Tu n'amasseras que des lentes
Dont tu seras recompensé.

En ce tans, ou l'on fait la cane,
Il faut pour vivre ainsi côme eux,
Prendre la figure d'un âne
Ou mourir ainsi que les gueux ! [1]

1. *Les Nouveaux Satires et Exercices...* L'Avocat infortuné ou le désordre de la Pratique de ce Tans... (La Muse satirique); cette pièce a 44 stances.

Eh bien ! malgré ses déboires professionnels, malgré son désenchantement, Angot a conservé sa belle humeur ; son intelligence bien équilibrée ne lui a rien fait prendre au tragique. Il s'est consolé en associant aux plaisirs de la table ceux de l'esprit : *La Sagesse* de Charron et les *Essais* de Montaigne étaient ses livres de chevet, le luth dissipait sa mélancolie, et la Muse répondait à son appel :

Pour moy je n'ayme rien que cette liberté,
La Reyne de mon cœur, unique Déïté,
Et passe heureusement le courant de ma vie
Esvitant les soucis de la mélancholie,
Je suis toujours gaillard, sain, dispos et joyeux,
De l'or ou de l'argent nullement soucieux...,
Rafraischissant mon vin aussi froid qu'un glaçon,
Après avoir bien beu je chante une Chanson ;
Tousjours auprès de moy on voit dessus ma table
Charon le philosophe, et Montagne admirable
Qui ne me cellent rien m'estant toujours ouverts,
Et puis prenant mon luth par maints accords divers
J'esloigne de mes sens l'ennuy, le soucy grave,
Qui l'envie ou l'Amour dedans nos cœurs engrave ;
J'ayme le temps présent sans soin du lendemain,
Le bien dont je jouys je l'ayme à plaine main [1]...
Car puisque nostre vie est sans nulle asseurance,
Qu'au milieu des espoirs on meurt sans jouyssance,
Qu'attendant ces desirs on arrive au trespas,
Qu'on ne boit, qu'on ne mange estant passez là-bas,
Nostre Grange en partant pleine de grains laissée,
Nos Céliers pleins de vins sont hors notre pensée.
A quoy tant de tourmens, pourquoy tant desirer,
» Les desirs sont fléaux pour l'homme martyrer.
Bien armé de tout poinct de la Philosophie,

1. *Les Exercices de ce temps*, XIII[e] Satire : *Le Cours*, v. 197 à 202 et 205 à 214.

Targué de la vertu, mon corps se fortifie
Contre ces passions et tous ces accidens
Qui logez dedans nous accourcissent nos ans :
Sans peur et sans effroy de chose qui survienne,
Que le Ciel périssant les abysmes devienne,
Que la mer se déborde au devant de nos yeux,
Ou que la terre basse escallade les Cieux :
Tout m'est indifférent, pourveu que j'aye un verre
A l'ombre d'une treille, où couronné de lierre,
Je noye les ennuis, les procez, le soucy,
L'ire, l'ambition et les amours aussi :
Pour richesses, grandeurs, pour tout bien je desire
A mon corps clair et net, santé qui ne s'empire,
A l'esprit liberté, jugement et raison,
Et, pour comble de biens, la paix dans ma maison [1].

N'est-ce pas là la doctrine d'Epicure ? Cependant il s'est départi quelquefois de cette prudente sagesse, et il en a été puni. L'ingrat ayant oublié son Erice, il lui est arrivé, au sortir d'un rendez-vous avec une femme mariée, d'être interpellé par le jaloux qui l'attaqua l'épée au poing. Il eut la chance d'échapper à ses coups :

Lorsque l'épée au poin é l'ardeur au visage,
Il pensa par surprise affronter mon courage,
Au milieu d'un chemin,
Sans vos cheres faveurs, qu'autour du bras je porte,
Ma vie et mon amour étoient de mesme sorte
A leur dernière fin [2]...

Mais son épicurisme l'a amené à commettre une véritable trahison envers son pays natal, il a renié le cidre en célébrant le vin dans une ode au fameux Belot, curé de Milmont [3], et cela

1. *Les Exercices de ce temps*, XIV[e] Satyre : *Le Content*, v. 85 à 108.
2. *Les Nouveaux Satyres et Exercices...* Élégie : *Carnassières fureurs, Mégères enragées* (La Muse amoureuse).
3. Ce curé, nourri de la lecture de Raymond Lulle et d'Agrippa de Nettesheim a publié : *L'Œuvre des Œuvres, ou le plus parfait des sciences*

dans des termes d'un lyrisme débordant. Il a cyniquement osé reprocher à la Normandie d'être « une pauvre province faute de ce boire divin » :

Comme un Cor est un cors sans ame,
Si quelque bon vent ne l'enflâme,
Baccus sans la Muse n'est rien,
Sans Baccus, la Muse est muette,
Et jamais on ne veid bon Poëte,
Si le vin ne l'échauffe bien...

C'est pourquoi l'on voit qu'un pauvre hôme
Qui ne boit que du jus de pôme,
Et du poiré dans sa maison,
N'est jamais si chaud à la guerre,
Qu'un Gascon qui dessur sa terre
Boit du vin en toutte saison.

Fi de Petun, fi d'eau de vie,
Fi de quiconque en a l'envie,
Vive sur tout le bon vin blanc,
Vive le vin qui reconforte,
Rend l'ame plus vive et plus forte,
Et nourrit le cors de bon sang...

Quand j'en ai l'ame transportée,
Je devien ainsi que Pentée
Qui veid deux Soleils dans les Cieux,
Le Ciel fremit, la terre tremble,
Chaque hôme a deux cors, ce me semble,
L'air bluette devant mes yeux...

steganographiques, paulines, armadelles et lullistes, Paris, 1623, où l'auteur cherche à établir qu'à l'aide de quelques oraisons composées de mots magiques on peut apprendre toutes les sciences ; on lui doit aussi quelques almanachs, de 1621, 1622 et 1623, et d'autres ouvrages. Comment Angot a-t-il connu Belot ? Milmont est très loin de Caen ; nous avouons ne pas pouvoir répondre à cette question intéressante.

Je di que le Sauveur du monde
Marchant sur la Terre et sur l'onde,
Maudit ce mal-heureux sejour,
Lors qu'il planta par tout la Vigne,
Fors en ce lieu qu'il creut indigne
De sa grâce et de son amour.

Aussi void-on la Normandie
(Si d'ailleurs elle n'en mandie)
Ne gouter onc goutte de vin,
Et qu'on ne veid jamais province,
Si pauvre, si lasche et si mince,
Faute de ce boire divin.

O trois et quatre fois encore,
Heureuse boisson que j'adore,
Autant que j'estime celui,
Qui loin de bruit et de tempête,
Ne se romt l'esprit et la tête,
Parmi les affaires d'autrui [1].

Passons condamnation, d'autant qu'Angot avait peut-être accordé cette préférence au jus de la treille au cours d'un voyage qu'il fit en Espagne, nous ignorons à quelle époque. Il parle de son retour en s'adressant à la Ville de Rennes :

Ville, où la foi fait briller son enseigne,
Que tu me plais ! non pour ce beau trésor,
D'avoir chez toi receu l'heureux essor,
Que fit ma plume à mon retour d'Espaigne [2]...

Jusqu'en 1631 Angot a donc été un véritable épicurien. Le scepticisme de Montaigne l'avait pénétré jusqu'aux moelles. C'est

1. *Les Nouveaux Satires et Exercices*... Le Karesme-prenant des Muses, ou la séance des gras jours. A M. Belot, curé de Mil-mont (La Muse épineuse) ; cette pièce a 22 strophes.
2. *Les Nouveaux Satires et Exercices*... (La Muse familière.)

plus qu'un sceptique, c'est presque un libertin qui s'exprime de la sorte sur la religion :

> C'est une chose estrange en la nature humaine
> De voir que les mortels se donnent tant de peine
> A choisir à leur goust une Religion,
> Plutost par vanité que par dévotion,
> L'entendement de l'homme enyvré d'imposture
> Se formant au dedans des vœux à l'advanture :
> Or le nombre excessif de ces Religions,
> Dissemblables en soy par tant de nations,
> Dans un mesme climat qui prindrent leur naissance,
> Tiennent pareils progrez, ont mesme cognoissance [1]...

et sur la mort :

> Hé ! vain ambitieux, Avare insatiable,
> Tes Estats, tes Thresors te rendent miserable ;
> Pauvres dans la richesse, hé ne sçavez-vous pas
> Que ce n'est rien qu'horreur l'inopiné trespas ?
> Et qu'un jour agitez de quelque maladie
> La Parque couppera le fil de vostre vie ;
> Car dedans les grandeurs vous et moy nous mourrons,
> Et quittant tout au monde, esloignez nous irons
> Dormir sans resveiller dans une fosse obscure,
> Comme l'a decretté la divine Nature [2].

Le contraire eût été surprenant. Notre avocat avait respiré l'atmosphère libertine des dernières années du règne de Henri IV et de la régence de Marie de Médicis ; il s'est repris plus tard, comme tant d'autres, après la réaction vigoureuse qui a suivi le procès et la condamnation du poète Théophile de Viau. Angot alors s'est mué en un excellent chrétien, communiant avec ferveur ! Cette conversion — elle n'a certes pas été *in extremis* —

1. *Les Exercices de ce temps*, Le Pèlerinage, v. 1 à 10.
2. *Les Exercices de ce temps*, Le Cours, v. 215 à 224.

nous a valu *La Muse céleste* [1], soit la traduction de sept psaumes (1, 23, 78, 111, 137, 145, 146), une prière à Dieu pour le matin, et vingt-sept sonnets spirituels dont le suivant, qui ne laisse planer aucun doute sur la sincérité de sa foi :

Je suis si déplaisant de vous avoir déplu,
Que je n'ose approcher de votre table sainte ;
Ce regret à mon cœur done une telle atteinte
Qu'il devient tout confus au plus fort de mon vœu.

La crainte me retient ; mais sachant, ô mon Dieu,
De combien votr' amour est plus grand que ma plainte,
Mon cœur reprend courage et, malgré toute crainte,
Se remet au chemin de ce mystique lieu.

Bien que mille pensers s'opposent à ma flâme,
Lorsque votre saint cors deign' entrer en mon âme
Je le reçoi pourtant d'un cœur tout plein de foi ;

Et come le soleil tous les ombres efface,
Seigneur, quand votre cors daigne loger chez moi,
Tous mes pechés s'en vont et vous quitent la place [2].

La brebis égarée était cette fois revenue au bercail et pour n'en plus sortir !

1. *Les Nouveaux Satires et Exercices...*
2. *Les Nouveaux Satires et Exercices...*, La Muse Céleste, sonnet XIII.

II

LES EXERCICES DE CE TEMPS

Expliquons-nous d'abord sur le titre de cet ouvrage. Quel est son sens exact ? Pour nous il signifiait, sans aucun doute, les pratiques, les habitudes « de ce temps », et les plagiats nombreux qu'on peut constater au cours des quatorze satires dont il est formé, relevaient, en partie au moins, de l'anonymat que leur auteur avait entendu garder et qui le libérait de tout scrupule :

« ...S'inspirer de Regnier, de Desternod, de Passerat, etc., et même les paraphraser en prenant chez eux quelques rimes est une peccadille ; mais copier des passages entiers de leurs œuvres en les reproduisant sans les modifier, ou en les modifiant si peu qu'il faut avoir sous les yeux les deux textes pour les distinguer, est un acte de piraterie littéraire... Est-ce à dire que l'auteur des *Exercices de ce temps* n'est qu'un vulgaire *imitateur ?* En l'affirmant on commettrait une grossière erreur : ses satires sont de petits tableaux de mœurs, spirituels et pleins de vie ; il a su utiliser de main de maître, avec à propos et adresse, ses emprunts à Regnier, etc., tout en les fondant dans un ensemble qui lui est propre... [1] »

Cette interprétation a motivé de la part d'un poète doublé d'un érudit très au courant de la poésie satirique aux XVI[e] et XVII[e] siècles, M. Fernand Fleuret, une protestation vigoureuse ; il l'a produite dans un article publié dans les *Écrits nouveaux* (juillet 1921) sous le titre : Remarques sur les *Exercices de ce temps* d'Angot l'Esperonnière. Nous en extrayons ce qui suit :

1. *Le Libertinage au XVII[e] siècle, Mélanges.* (Voir note 2 de la page XL.)

« ...Eh bien non, les *Exercices de ce temps*, ne sont pas du tout l'œuvre d'un plagiaire qui veut briller aux dépens d'autrui, et, d'ailleurs, ses emprunts se signalent trop facilement pour qu'il ait jamais songé à en imposer aux lecteurs de son époque. Le moins averti de ceux-ci aurait reconnu, par exemple, cette pièce de Ronsard, à peine travestie : *Mignonne, allons voir si la rose*, que le poète intercale, dans sa *Treizieme Satyre*, entre une contrefaçon de Passerat et une imitation libre d'un poème célèbre de Bonaventure des Périers, lui-même traduit d'Ausone. Ce n'est pas non plus à des plagiats éhontés que serait dû le succès des cinq éditions originales des *Exercices de ce temps*...

» Que signifie donc ce titre d'*Exercices de ce temps ?* Cela paraît si aisé au premier abord que l'on ne se donne pas la peine d'y réfléchir ; mais, si l'on s'y arrête quelque peu, il semble ne plus rien signifier. Seraient-ce les pratiques, les habitudes, les mœurs de *ce temps ?* Alors, il eût été plus simple d'employer l'un de ces trois synonymes ; d'ailleurs, malgré des prétentions trop justifiées au réalisme, ces *Exercices* appartiendraient aussi bien aux siècles précédents, car les maltraités de Vénus, par exemple, n'ont pas attendu les premières décades du XVII^e siècle pour recourir au médecin « Machimerde » de la *Satyre Neufiesme*...

» Sans prolonger la devinette, les *Exercices de ce temps* ne sont autre chose que des *exercices de rhétorique*, portant sur le style et la composition de la Satire, telle que la pratiquaient les devanciers et les contemporains de l'auteur. Mais peut-être serait-ce trop dire que ce sont des satires ou de légères parodies des emprunts et des inventions de Regnier et de Claude d'Esternod : quelque chose d'analogue, dans un genre différent, aux habiles réussites de MM. Charles Müller et Paul Reboux. On sait que l'on considérait primitivement la Satire comme une bigarrure où dominait la licence, et que les poètes ne rougissaient pas de piller ouvertement les Anciens et les Modernes, tant il leur paraissait naturel d'imiter les Chèvre-Pieds de la fable jusque dans leurs larcins. C'est ainsi que la *Satyre Neufiesme* du *Débauché*, dans les *Exercices de ce temps*, est une mosaïque de l'*Inven-*

taire d'un courtisan, de Berthelot, du *Fâcheux* et du *Mauvais gîte*, de Regnier, de la *Satyre VIII* de Claude d'Esternod, que la décence m'empêche de nommer, et peut-être de la *Macette* du sieur de La Croix. On y trouve, en outre, des vers entiers diversement empruntés à deux au moins de ces auteurs. Le public goûta sans doute l'ingéniosité du satirique anonyme, dont une seule pièce en centons pouvait passer pour la synthèse du genre, un pot-pourri des œuvres les plus célèbres, et même pour une recette facile...

» Toutes les satires des *Exercices*, malgré de nombreuses réminiscences, ne sont pas des imitations, et même parmi ces dernières se rencontrent des passages de transition qui sont de l'invention de l'auteur. Ils dénotent un poète aussi adroit qu'excellent dans le « mode pédestre », véritable style de la Satire de mœurs, que le grand siècle entreprit à tort de corriger. Ces *exercices de rhétorique* sont cependant supérieurs par la verve, l'abondance et la facilité, aux *Nouveaux Satyres et Exercices Gaillards* du même auteur, où les vers sont souvent lourds et confus. Par *Exercices Gaillards*, Angot L'Esperonnière rappelait le titre de son recueil anonyme, et par là s'en avouait l'auteur devant la Postérité, comme le fait remarquer M. Frédéric Lachèvre. C'est la seule raison qui fit derechef employer au poète ce terme d'*exercices*, que l'on aurait tort, cette fois encore, de prendre à la lettre dans son acception de pratiques ou d'habitudes, mais qui peut être compris de la sorte sans que le sens de l'ouvrage en soit faussé. »

Si ingénieuse et si bien présentée qu'elle soit, la démonstration de M. Fernand Fleuret ne nous a pas tout à fait convaincu.

*
* *

Sur treize éditions des *Exercices de ce temps* — toutes anonymes — dont l'existence est certaine, douze ont été imprimées à Rouen et une à Caen. On n'en connait donc pas d'édition

parisienne ou lyonnaise, ce qui explique le silence gardé sur cet ouvrage par les contemporains d'Angot et même pendant tout le XVII^e siècle.

Guillaume Colletet, pas plus que son continuateur, son fils François, dans ses *Vies des Poètes français*, ne parlent des *Exercices de ce temps* ; ils n'ont ni l'un ni l'autre rencontré l'édition des *Satyres du sieur de Courval...* de 1627, dont ils forment la *seconde partie*. Cette édition a été, en effet, la cause déterminante qui a fait que de nombreux critiques ont attribué les *Exercices* au médecin virois.

L'abbé Goujet a recommencé au XVIII^e siècle le travail de Colletet ; il a consacré une notice à Courval et à Angot, mais sans parler des *Exercices* dont il ignorait probablement l'existence. Dreux du Radier est le premier critique qui en fasse mention, puis viennent Ch. Nodier, Viollet-le-Duc, J.-C. Brunet, Baratte, Ed. Frère, Eugène de Robillard de Beaurepaire, Armand Gasté, Prosper Blanchemain, Léon Levrault et enfin Gustave Reynier.

Sauf Ch. Nodier, sur une constatation matérielle inexacte, et Ed. Frère (encore ce dernier n'a-t-il pas persisté dans son opinion) qui en donnent la paternité à Angot [1], Viollet-le-Duc, J.-C. Brunet, Baratte, Eugène de Robillard de Beaurepaire, Prosper Blanchemain et Léon Levrault ont décidé en faveur de Courval. Seuls Armand Gasté et Gustave Reynier les refusent au médecin virois et déclarent en ignorer l'auteur.

Laissant de côté les discussions — oiseuses aujourd'hui [2] — sur l'attribution à Angot, nous allons nous borner à reproduire les appréciations qui ont été portées sur les *Exercices de ce temps* depuis et y compris celle de Dreux du Radier :

« ...Ces satires présentent beaucoup d'imagination. L'auteur s'est piqué du mérite de l'invention, et on ne saurait lui repro-

1. Robert Angot, d'après Nodier, se serait nommé dans les éditions des *Exercices* postérieures à 1626, ce qui est inexact.

2. *Les Exercices de ce temps* (*1617 ?*), *et leur auteur* (*Robert Angot de l'Eperonnière*). (*Le Libertinage au XVII^e siècle, Mélanges, p. 149.*)

cher qu'il se soit asservi aux règles d'aucun maître parmi les anciens, ni parmi les modernes. Ce sont plutôt des *descriptions*, des narrations satiriques, des tableaux critiques que de véritables satires. Le style en est grossier, la poésie lâche ; cela vaut mieux que les Satires de Thomas Sonnet de Courval, mais cela est au-dessous de celles de Du Lorens. L'auteur [1], quittant le véritable objet de la Satire, qui est la critique des mœurs, plutôt que celle des faits, semble n'avoir pour guide, s'il en a, que les récits et les descriptions auxquelles se sont quelquefois livrés Horace, Juvénal et Regnier. » (*Dreux du Radier.*)

« *Les Exercices de ce temps* se composent de douze satires... Les sujets de celles-ci, comme on le voit, sont plus vulgaires (que ceux de Courval) et le style de l'auteur est à leur niveau ; elles sont d'ailleurs beaucoup plus courtes. Ce sont des études de mœurs des plus curieuses, mais il n'y faut pas chercher de poésie. Courval (lisez Angot) n'a imité de Regnier que ce que celui-ci a de blâmable, son cynisme ; il n'a même pas pris la peine de dissimuler ses larcins ; son *Débauché*, son *Ignorant*, sont évidemment calqués sur les satires X et XI... Il a abusé de termes et de descriptions sales jusqu'au dégoût, mais il a souvent une verve entraînante et comique qui le fait lire... » (*Cat. des livres de la Bibliothèque poétique de Viollet-le-Duc.*)

« ...Courval (lisez Angot) a souvent imité Regnier, sans même prendre le soin de déguiser ses imitations qui pourraient, à la rigueur, passer pour des larcins. Telle est la satire de

1. D'après Dreux du Radier, Garaby de La Luzerne serait l'auteur des *Exercices de ce temps*. Comme Garaby est né le 28 octobre 1617, peut-être l'année même de la première édition de cet ouvrage, l'assertion n'est pas discutable. Il est probable que Dreux du Radier a eu en mains un exemplaire *sans titre* de l'édition des *Exercices* de 1626, de là sa méprise. Mais où l'invraisemblable est dépassé, c'est quand il met, dans son *Discours de la Satire*, les *Exercices de ce temps* « au nombre de ces ouvrages informes dont l'esprit de libertinage qui y règne fait le plus grand mérite ». (*Satires de Perse traduites en vers et en prose : Pour servir de suite à la traduction de Juvénal par M. Dusaulx, avec un Discours de la Satire et les Satiriques tant latins que français, Paris, 1772.*)

l'*Ignorant*, calquée sur la huitième de Regnier. Dans sa satire intitulée le *Cousinage*, il décrit, comme Regnier, un mauvais repas et un mauvais gîte et la comparaison qu'il force maladroitement le lecteur d'établir entre son style et celui de son prédécesseur m'a paru fort au désavantage du dernier venu. » (*Histoire de la Satire... par Viollet-le-Duc, 1853.*)

« Les *Exercices de ce temps* comprennent douze satires d'étendue inégale... Cette réunion de poésies libres rappelle à s'y méprendre le ton général du *Parnasse*, du *Cabinet* et de l'*Espadon satirique*. On pourrait, en outre, y signaler des passages nombreux et importants, qui paraissent calqués sur certaines satires de Regnier, ou même du poète rouennais Auvray, et d'autres auteurs moins connus [1]... La fâcheuse déviation de sens moral, qu'accusaient déjà la *Ménippée* et la *Timéthélie* (de Courval), se prononce davantage et tend de plus en plus à transformer le recueil en une sorte de livret pornographique. Dès les premières satires, il est aisé de voir que le poète, en dépit de toutes ses protestations religieuses, a déserté complètement les sentiers fréquentés par les muses honnêtes, et que c'est aux instincts les moins nobles qu'il est allé demander ses moyens de succès. Le *Bal* n'est, en effet, qu'un prétexte aux tableaux les plus licencieux et un récit des plus immondes turpitudes. La goinfrerie, avec toutes ses suites ; la lubricité, avec tous ses écarts, forment le sujet de peintures complaisantes, où le goût n'est pas moins offensé que la pudeur. L'auteur ne vise ni à la profondeur ni à l'originalité ; il répudie les recherches de l'art et les délicatesses du langage pour s'appliquer à la reproduction servile des plus basses réalités. Le *Pèlerinage*, la *Promenade*, la *Foire de village* continuent l'exploitation de la même veine grossière et facile, avec des variations insignifiantes résultant uniquement de la différence des situations. Les fausses dévotes, les élégantes en vil-

1. Ici M. de Beaurepaire expose ses arguments tendant à prouver que les *Exercices de ce temps* sont de Courval. Nous les passons sous silence.

légiature, les acteurs bariolés de la foire, comme aussi les financiers et les gentilshommes, ressemblent aux danseuses et aux danseurs de la première satire. — Les rendez-vous se succèdent avec une uniformité banale, tantôt à la ville, tantôt à la campagne, à l'église, dans les salles de bal et dans les chambres d'auberge. — Sonnet (lisez Angot) n'a pas même eu l'idée de dessiner un type, et sur tous ces personnages, nobles et parvenus, maîtres et valets, grandes dames et courtisanes, la débauche a passé son niveau égalitaire.

» Jamais on ne s'était attaché à dépoétiser l'amour avec un tel parti-pris et une pareille exubérance de langage ; jamais on n'avait tenu si peu de compte de l'idéal et du culte de la beauté. Le satirique, s'égarant sur les traces de Tabarin et de ses émules, n'a pas même entrevu les grâces décentes, chantées par les vrais poètes ; il ne soupçonne ni les émotions de l'âme ni les fantaisies de l'imagination, ni les troubles du cœur, ce qu'il comprend uniquement, c'est la différence des sexes, et les entraînements sans noblesse et sans prestige qu'il décrit n'ont rien à démêler avec la poésie.

» L'amour de la vulgarité le domine d'ailleurs, avec un empire si absolu que, lorsqu'il cesse d'être obscène, il reste toujours grossier. Le spectacle des excès ordinaires ne lui suffit même pas : toutes les infirmités, toutes les maladies, toutes les souillures l'attirent invinciblement ; il les étale avec un sang-froid désespérant, et, comme si ce n'était pas assez, il complète ses peintures au moyen de détails pathologiques, qui y ajoutent un caractère encore plus répugnant... Cependant, bien qu'ils n'aient de la poésie que la forme extérieure, les *Exercices de ce temps* ne doivent pas être complètement négligés, comme la *Satire Ménippée* et la *Timéthélie*, ils peuvent être consultés avec fruit à titre de renseignement, et dans un rang inférieur, toute considération de mérite à part, ils conservent pour nous le même genre d'intérêt que certains écrits d'Apulée, de Pétrone, et d'autres satiriques de la décadence romaine. » (*Eugène de Robillard de Beaurepaire, Les Satires de Sonnet de Courval, 1864.*)

« ...Mais les nouvelles pièces qu'il (Courval, pour Angot) met au jour sous ce titre : *Les Exercices de ce temps*, sont de vraies peintures des mœurs bourgeoises et campagnardes au commencement du XVIIe siècle. Elles ont le même droit à notre intérêt que les tableaux de Téniers, de Van Ostade ou ces fameuses Noces de Rubens. Le satirique normand nous fait voir et toucher du doigt les ridicules, les grossièretés, les vices qu'il entreprend de flageller. Les conversations des personnages qu'il met en action sont de véritables scènes de comédie. Nous suivons les jeunes muguets et les coquettes, du bal à l'église, du sermon au cours ; nous sommes mis au fait de leurs intrigues, de leurs toilettes, de leurs divertissements ; nous entrons dans le carrosse des magistrats en promenade et nous écoutons les niaiseries qu'ils débitent gravement ; nous assistons à un souper improvisé chez un hobereau campagnard ; nous pénétrons jusque dans la chambre de l'accouchée, où nous assistons au travail de Madame, au bavardage des commères et aux angoisses du pauvre mari ; tout cela conté avec une naïveté qui n'est pas sans malice, tout naturellement et à la bonne franquette... » (Notice de Prosper Blanchemain en tête de l'édition des *Œuvres poétiques de Courval Sonnet, 1876.*)

« ...Cependant nous préférons les *Exercices de ce temps* (aux autres satires de Courval). On y voit grouiller la foule ; on y savoure les dialogues vifs et naturels ; on songe à la manière un peu grosse de Rubens, quand on lit le *Bal*, le *Cousinage*, le *Pèlerinage*, la *Foire*, le *Cours* et la *Promenade*. Regnier nous avait présenté quelques catégories de Parisiens : Courval-Sonnet (lisez Angot) nous introduit dans tous les mondes et nous entraîne même dans les fermes de campagne, alors profondément dédaignées. Il est assurément plus complet que son maître... » (*Léon Levrault, Les Genres littéraires, La Satire (évolution du genre), 1903.*)

« ...Les *Exercices* sont remplis d'indications très exactes sur Rouen, sur ses monuments, sur ses promenades, sur ses cou-

tumes locales, même sur le pont de bateaux établi vers 1625 ; ils ont été sans doute composés par un Rouennais et non par un poète virois. S'appuyant sur la précision toute technique avec laquelle il décrit un accouchement, on admettrait volontiers qu'il était, lui aussi, docteur en médecine : il est probable que nous n'en saurons jamais plus sur lui.

» Il faut le regretter : car rien n'est plus vivant que son petit livre.

» Voici le bourdonnement d'un bal, où des fragments de conversations s'entre-croisent :

De grâce, dites-moi, mon collet est-il bien ?
Eh quoi ? cette brunette, au branle de village
Saute comme une pie effarouchée en cage...
— Je suis bien chiffonnée, et mon vertugadin
Est à demi rompu, tant c'est un sot engin !...
— Choisissez mieux, Monsieur, jetez-vous sur les belles
Cherchez un autre saint pour offrir vos chandelles !
Vous me connoissez mal, brisons cet entretien.
Quoi ! me parler d'amour ! Je suis femme de bien !...
— Mon collet se noircit à cette poix resine [1],
Je vais prendre ma place auprès de ma cousine.
Quelle confusion ! Monsieur, supportez-vous !
Vous estes mollement assis sur mes genoux !

» Un incident : incommodée par la chaleur, une demoiselle se trouve mal :

Elle change en couleur ! Du vin ! laquais ! Marie !
Et coupez son lacet ! Elle est évanouie...
Page, apporte un flambeau ! Vite, viens éclairer !

» Puis c'est la collation que l'on apporte et qui est prise d'assaut. Il ne suffit pas de satisfaire sa faim et sa soif, les bourgeoises prévoyantes songent aussi au lendemain :

1. Celle des torches qui éclairent la salle.

J'ai si grand appétit que je serais malade
Si je ne mange point de cette carbonnade.
O Dieu ! que de pâtés et que de venaison !
Faites-en porter un droit en notre maison !
Carabin, où es-tu ? D'une façon subtile
Enlève ce pâté caché sous ta roupille...
Buvons un coup de vin ! — Du nouveau ? — Non, du vieux,
Je prends en liberté ce que j'aime le mieux.
A ta santé, mon cœur, et à ta bonne mine !

» Enfin la fête se termine, et chacun rentre chez soi :

C'est trop resté céans ; sortons, prenons congé ;
J'ai l'estomac bouché pour avoir trop mangé.
A Dieu, ma chère dame, à vous aussi, mes belles !

» Une autre pièce, la troisième, décrit une foire de village. La quatrième, qu'il serait piquant de rapprocher d'une des *Quinze joies de mariage*, raconte une excursion de modernes pèlerins, plus curieux de distraction que de sainteté, très différents des aïeux qui

.....dedans la Palestine
Allaient au Saint-Sépulcre en charité divine.

» L'on a fait vœu d'aller à Notre-Dame-de-Liesse, près de Laon :

L'on cherche compagnie, on s'égale d'humeurs,
Ami, cousin germain, le frère avec ses sœurs.

» L'on emprunte ou on loue un carrosse et des chevaux, l'on entasse des provisions dans les coffres et l'on « part de bon courage » :

L'une, dévotieuse, enfile un chapelet ;
L'autre, par trop pressée, agence son collet,
L'un chante à faux-bourdon une chanson dévote
Mise nouvellement sur l'air de la gavotte,
L'autre, moins retenu, veut discourir d'amour.

» Les détails du voyage, la visite au sanctuaire, les acquisitions de médailles, de croix, d'*agnus-dei*, les vœux que chacun et chacune font, l'une pour avoir des enfants, l'autre pour n'en plus avoir, l'agréable retour par le chemin le plus long : Fontainebleau, Paris, Saint-Denis, Saint-Germain, les joyeux propos, les serrements de main furtifs, les baisers, les ris, les mignardises, tout cela est allègrement et spirituellement décrit. Ailleurs, c'est une promenade dans les environs de la ville avec le caquetage des dames, leurs réflexions sur les incidents de la route, la dispersion des couples dans les bois et les diverses façons dont chacun y profite de la solitude. Ailleurs une visite à un cousin rustique et cérémonieux, où mille détails accumulés suggèrent l'idée d'un ennui mortel.

» La satire de la *Femme en couche* abonde en constatations cruellement précises, mais aussi en remarques d'une amusante vérité. Rien ne manque au tableau : les spasmes et les défaillances, signes précurseurs d'un proche dénouement, la visite inopportune d'une voisine venue aux nouvelles et qu'il faut bien recevoir, les redoublements de souffrances et de cris, les encouragements de la servante, les commandements précipités :

Jeanne, faites son lit !... — A l'aide, je me meurs !
— Allez quérir sa sœur ; faites venir ma Dame !
Jeanne, appelez Monsieur pour venir voir sa femme !
Du vin, laquais ! de l'huile ! — Ha ! c'est trop endurer !...
— Tenez, baisez cet os de béat Père Ignace !
Tout vient bien, ma maîtresse ! — A l'aide, quels élans !
— Priez pour votre sœur qui ne fait point d'enfants !

» Le mari s'énerve et trouve le temps long : il lit pour s'occuper *La vie et la mort de sainte Marguerite*. La sage-femme est arrivée :

La mère, au premier somme, on réveille en sursaut ;
La sœur, tout effrayée, hors du lit fait un saut,
Passe son cotillon, s'en vient sans corps de cottes,

Ses chausses sous le bras, au beau milieu des crottes...
Enfin l'accès redouble et, par un grand effort,
Le fruit qu'on attendait se présente à bon port.

« C'est un fils », dit l'une. « Une fille » dit l'autre. « Il est né coiffé, crie une troisième, c'est le portrait du père ». « Taisez-vous ! fait la garde, ou parlez doucement ! ». La « Dame du lit » a perdu connaissance ; mais au bout d'un moment, revenant à elle, elle demande à voir son enfant :

Tenez : il va tout seul ; on n'en peut être maître,
Voyez comme il gambille ! O qu'il est beau garçon !
Riez, petit mignon, mon petit enfançon.
Eh bien ! qu'il est méchant ! — Ce sont tous maux de ventre...
— Papa, approchez-vous : mon fils vous baisera.
C'est de votre façon !

» Cet attendrissement ne dure pas, et la scène se termine en durs reproches. Devant sa femme, qui est l'héroïne du jour, et devant sa belle-mère le mari n'a qu'à baisser la tête :

Le pauvre Jean Bonhomme endure et ne dit mot.

» C'est à lui que va la sympathie de l'auteur. Comme le conteur des *Quinze joies*, qui avait aussi traité ce thème, il n'a voulu faire voir là qu'un des agrémens du mariage, sa conclusion est très catégorique :

Qui veut donc en santé, nettement, vivre heureux
Qu'il évite à jamais les combats amoureux !

» Mais le tableau est si bien venu qu'on néglige volontiers la démonstration, pour n'en considérer que la valeur pittoresque.

» Comme suite d'images de l'existence familière, les *Exercices de ce temps* sont très dignes d'attention : il ne faut pas y chercher autre chose. Le défaut de ce réalisme, c'est évidemment qu'il est tout extérieur ; il ne peint des mœurs que la surface ; et il reste en cela, comme pour les qualités d'expression, très au-dessous

de celui de Regnier. Du moins est-il rarement gâté par ces excès de fantaisie burlesque où tombera bientôt un Saint-Amant. On l'a fort heureusement comparé à celui de quelques peintres hollandais : c'est la même abondance de détails et la même minutie, le même art qui se dissimule et veut n'avoir d'autre mérite que l'exactitude de la reproduction. » (*Gustave Reynier, Le Roman réaliste au XVII^e siècle.*)

III

BIBLIOGRAPHIE

I. Le | Prélude | poétique | de Robert Angot, sieur de | L'Esperonnière. | Dédié à Monseigneur le Prince de Condé. | A Paris | chez Gilles Robinot, rue sainct | Iean de Latran à la bonne Foy. Et | au Palais, à la petite gallerie. | 1603. | Avec privilège du Roy. In-12 de 6 ff. dont le portrait de l'auteur, âgé de 22 ans, par Pierre Firens, et 94 ff. (Arsenal et Bibl. Nat.).

Epître dédicatoire à Monseigneur le Prince de Condé, signée R. Angot. Poésies liminaires : 8 distiques latins de Thomas Roggers ; un quatrain non signé ; 4 stances de 6 vers de Thomas Roggers, gentilhomme anglais ; un quatrain de Ant. de Lormier, Parisien ; 3 distiques latins de Anne Chasteus ; 9 stances de 6 vers de Jean Le Blanc, Parisien ; un sonnet non signé. En tête des Odes : 6 distiques latins de J. du Teil ; 30 vers de Jean Le Blanc ; un sonnet non signé (*Loire vante Ronsard...*) ; 12 vers de Dam. I.D.P.A.

II. Les Amours solitaires d'Arlanges à M. de La Fresnaye Vauquelin, suivant l'exemplaire imprimé à Paris, 1611. In-4 de 51 pp. (*Cat. Pichon, 1869*).

III. *Le Tombeau de Jean-Baptiste de Vassi, sieur du Gast, recueilli de divers auteurs par R.A.S.D.L., à Madame de La Forest, sa mère. S.l., 1612.* In-4 de 18 pp. (*Cat. Pichon*).

Dans les *Nouveaux Satires*, on lit un « Tombeau de M. Du Gast » en 84 vers alexandrins, une élégie latine en 16 distiques,

et 8 vers français sur son anagramme ; ils figuraient certainement dans cette plaquette de 1612.

IV. Mélanges poétiques ou continuation de l'Isle fleurie par Robert Angot de l'Eperonnière, avocat au Présidial de Caen, s. l., 1614. In-4 de 36 pp. et 32 pp. (*Cat. Pichon*).

L'Isle fleurie faisait partie du *Prélude poétique*. Les 32 pp. qui suivent les *Mélanges poétiques* renferment quatre satires dont une adressée à Courval et plusieurs autres pièces.

V. Les Exercices de ce temps.

A et *B*. Il ne reste pas trace, à notre connaissance, de la première et de la seconde édition, elles doivent se placer vers 1617 et 1620.

Si la seconde édition renferme la neuvième satire : *Le Débauché*, imitée en partie de Claude Desternod, elle est postérieure à 1619, *L'Espadon satyrique* ayant paru cette même année à Lyon et à Rouen. Si elle ne la contient pas, la troisième édition qui suit apporterait quatre satires nouvelles : *Le Débauché*, *L'Ignorant*, *Le Gentilhomme* et *La Médisance*.

C. Les Exercices | de ce temps, | contenans plusieurs Satyres contre les | mauvaises mœurs. | Reveuz et augmentez depuis les pré- | cédentes Impressions. | Eupolis atque Cratinus Aristophanesque Poetae | Si quis erat dignus describi... | ...multa cum libertate notabant. | Occipiti cœco posticæ occurrite Sannæ. | Troisiesme Edition. | A Rouen, | Chez Guillaume de la Haye, tenant | sa boutique dans l'Estre nostre Dame | M. DC. XXII (1622). In-8 de 103 pp. chiffr. (ex meis).

Cette édition de 1622 n'est mentionnée que dans le *Catalogue de la vente des livres de M. Filheul* (*le libraire Chardin*), 1769. L'exemplaire en question était relié avec les *Œuvres poétiques de Melin de S. Gelais*, 1574 ; il est donné comme contenant onze satires (il y en a douze). La douzième, *La Médisance*, comprend vingt-sept stances de six vers de huit pieds, elle ne sera pas reproduite dans les éditions suivantes.

D. Id., Quatriesme Edition. A Rouen, Chez Guillaume de La Haye... M. DC. XXVI (1626). In-8 de 115 pp. chiffr. et 1 f. blanc.

Cette quatrième édition comprend, comme la précédente, douze satires, mais la satire : *La Médisance* est remplacée par : *Le Poète*. De plus, quatre satires ont été augmentées : *Le Bal*, de 24 vers environ ; *La Mortification*, de 32 vers ; *Lucine*, de 52 vers ; et *Le Gentilhomme*, de 68 vers. Il est probable qu'elle n'a pas été mise en circulation ; on l'a intercalée telle quelle, sans même modifier le millésime du titre, dans l'édition suivante des *Satyres de Courval* qui a été faite par Courval avec l'adhésion de l'auteur des *Exercices de ce temps* :

Les Satyres du sieur de Courval contre les abus et désordres de la France, Dédiées à la Reine Mère du Roy. Plus est adjousté Les Exercices de ce temps d'une très belle et gentille invention. A Rouen, chez Guillaume de La Haye, tenant sa boutique dans l'Estre nostre Dame. M. DC. XXVII (1627). In-8 de trois parties : la première de 14 ff. non chiffr. y compris le titre et 116 pp. chiffr. ; la seconde de 115 pp. chiffr., soit l'édition de 1626 des *Exercices de ce temps* avec son titre et son feuillet blanc ; et la *Suitte des Exercices de ce temps contenant plusieurs Satyres contre le Joug Nuptial et fascheuses traverses du Mariage. Par le S.D.C.V.* (sieur de Courval, Virois). *A Rouen, chez Guillaume de La Haye... M. DC. XXVII* (1627), titre et pp. 117 à 209. On remarquera que la pagination de cette « suitte » ne tient aucun compte des *Exercices de ce temps*.

Cette quatrième édition des *Exercices de ce temps* a été réimprimée dans le format in-12 :

Id., revûs et augmentés depuis les précédentes impressions. Eupolis..., Occipiti... Nouvelle édition. Imprimé cette année (s.d.). In-12. Titre et 94 pp. chiffr. (Bibl. Nat., Ye 21689). Il manque deux vers à la VII^e satire.

Id., Nouvelle édition (marque à la Sphère) à Caen, imprimé cette année. In-12 de 96 pp. (Bibl. de Caen).

E. Les Exercices de ce temps, contenant plusieurs Satyres contre les mauvaises mœurs. Reveuz et augmentez depuis les précédentes impressions... Cinquiesme Edition. A Rouen, chez Guillaume de La Haye, tenant sa boutique, près la prison du Bailliage. M. DC. XXXI (1631). In-8 de 127 pp. chiffr. y compris le titre (Bibl. Nat., Ye 7596).

Cette édition comprend quatorze satires, les deux nouvelles sont *Le Cours* et *Le Content*.

F. Cette même année 1631 une autre édition, mais de format in-4, est publiée également à Rouen :

Les Exercices de ce temps, contenant plusieurs satyres contre les mauvaises mœurs. Reveus et corrigez par l'autheur en cette dernière Edition... A Rouen. De l'Imprimerie de Laurens Maurry, ruë de la Croix de fer, au Cœur Fleurissant. M. DC. XXXI (1631). In-4 de 133 pp. chiffr. (Arsenal).

Cette édition, contient les mêmes satires que la précédente, mais *Le Poëte* a reçu une addition de 28 v. (422 au lieu de 394). C'est la dernière édition originale. Les suivantes ne sont que des réimpressions de cette édition ou des éditions antérieures.

Id., Rouen, 1638 In-8.

Id., contenant plusieurs satyres contre les mauvaises mœurs. Eupolis atque Cratinus... A Rouen. Chez Jean de La Mare, aux M. DC. XLV (1645), In-8 de 126 pp. chiffr. Texte de l'édition in-4 de 1631 (14 satires).

Id., Rouen, David Ferrand, 1657. In-8 de 126 pp. chiffr.

Id., Septième édition. Rouen, Vefve d'Antoine Ferrand, 1667. In-12 de 116 pp. (Cat. Lormier, III[e] p., n° 1846).

Id. Rouen, Antoine Ferrand, (sans date, après 1644). In-12.

VI. Bouquets Poëtiques ou remercîment à Messieurs du Présidial de Caen sur la victoire d'un procès, par le Sieur de l'Espe-

ronnière Angot, avocat au Présidial de Caen. M. DC. XXXII. In-4 de 27 ff.

Reproduit en fac-similé par la *Société rouennaise de Bibliophiles*.

VII. Chef-d'œuvre poétique ou première partie du Concert des Muses Françoises, dédié à Messieurs de la Cour du Parlement de Normandie, par le sieur de l'Esperonnière Angot... A Caen, chez Jacques Brenouset et Julian le Boulanger, demeurant en froide rue, 1634. In-4 de 18 ff.

Reproduit en fac-similé par la *Société rouennaise de Bibliophiles*. Cette plaquette et la précédente n'ont pas été réimprimées dans l'ouvrage suivant :

VIII. Les Nouveaux satires et exersices (*sic*) gaillards de ce temps. Divisé en neuf Satires. Auxquels est adjousté l'Uranie ou Muse Céleste. Dédié à Monsieur Des Hameaux, Conseiller du Roy, premier Président en sa Cour des Aydes de Normandie. Par R. Angot, sieur de l'Eperonière. A Rouen, chez Michel L'Allemant près le portail des Libraires vis-à-vis du Four Chapistre. M.DC.XXXVII (1637). In-8, titre et 258 pp. chiff. (Arsenal).

Epître dédicatoire (en vers) à M. Des Hameaux en tête d'*Uranie ou la Muse Céleste*. Dans *Eraton ou la Muse Amoureuse*, sixain de damoiselle F. D. B (Foligny de Bordes).

Cette édition a été réimprimée en 1876 par Prosper Blanchemain avec des notes et un glossaire ; elle est précédée de la vie de Robert Angot par Guillaume Colletet.

On remarquera que les *Exercices de ce temps* remplissent le vide qui existait entre 1614 et 1632 dans la « bibliographie » des œuvres d'Angot de L'Éperonnière.

* * *

La présente édition des *Exercices de ce temps* a été faite sur l'édition de 1631 in-quarto donnée par Angot de l'Eperonnière,

à Rouen, chez Laurens Maurry, c'est la plus complète et la seule qui porte au titre : *Reveus et corrigez par l'Autheur en cette dernière Édition.* Nous n'en connaissons en France que deux exemplaires : un à l'Arsenal et l'autre au Musée Condé, à Chantilly. Nous avons reproduit aussi fidèlement que possible la ponctuation.

On trouvera au bas des pages les variantes des éditions de 1622, 1626, 1631, 1645 in-8, et l'indication de quelques réminiscences et plagiats d'Angot. Le glossaire et les tables des noms cités ont été placés à la suite du texte des *Exercices*.

LES EXERCICES DE CE TEMPS

CONTENANT PLUSIEURS SATYRES contre les mauuaises mœurs.

REVEVS ET CORRIGEZ PAR L'AVTHEVR en cette derniere Edition.

Eupolis atque Cratinus Aristophanesque Poetæ
Si quis erat dignus describi———
———multa cum libertate notabant.

Occipiti cœco posticæ occurrite Sannæ.

A ROVEN,
DE L'IMPRIMERIE
De LAVRENS MAVRRY, ruë de la Croix de Fer, au Cœur Fleurissant.

M. DC. XXXI.

AU LECTEUR

Si quelqu'un s'offence ou se picque
D'estre dans ce vers Satyrique
Dépaint, découvert, entrepris ;
Qu'il cesse sa plainte ordinaire,
Car c'est gloire d'estre repris
D'un esprit qui n'est point vulgaire.

La première des épigraphes qui figurent sur le titre reproduit à la page précédente est tirée d'Horace, *Satires*, I, IV, vers 1, 3, 5 ; la seconde, de Perse, *Satires*, I, vers 62.

LES EXERCICES DE CE TEMPS

LE BAL

PREMIERE SATYRE

Ce n'est pas d'aujourd'huy qu'on celebre la Dance,
Quand le monde fut fait elle print sa naissance,
Car du Ciel Estoillé le mouvement esgal
Fait voir que les humains sont regis par le Bal :
Mais en ce premier temps l'antique Dancerie
En l'honneur du Seigneur nous servoit de latrie,
La mesure aux accords, des pieds les mouvemens,
Estant pour saincte fin en ces commencemens :
» Le Prophete Royal trepignoit en cadance
» Si tost qu'il apperceust l'Arche de l'Alliance.
Or tout est corrompu, le bien se change en mal,
Les desirs despravez se découvrent au Bal
Depuis que ce Comus, demon de la débauche,
D'un battement de mains de la droite en la gauche,
Jeune et deliberé, remply de voluptez,
Brusla de son flambeau ceux qu'il a frequentez :
» Car le temps nous a faits plus meschans que nos peres,
» Nos enfans produiront la race des viperes.

Doncques ce desbauché protecteur des danceurs,
Aime-vin, aime-bal qui corrompent nos mœurs,
Se mesle parmy nous, preside aux assemblées
Des femmes de Bacchus, Bassarides, Lenées[1],
Nous sert de ses flambeaux tout le long de la nuict,
A force de dancer ne se plaisant qu'au bruit,
Nous masque le visage et nous mene à la dance
Forçant nostre nature à chercher l'inconstance ;
Si bien que maintenant tout se perd en plaisirs,
La dance est l'ameçon des forcenez desirs,
Les meilleurs passe-temps sont ordes lupercalles[2],
Les Thyades y sont ainsi qu'aux Bacchanalles,
Sous pretexte des Bals on prend la liberté
D'embrasser à plein bras la pure volupté :
Car par chatoüillemens qui dans l'ame se glissent
Empoisonnant les corps l'honnesteté bannissent :
Puis afin qu'on responde aux desirs des danceurs,
L'on choisist une salle esgalle à leurs humeurs,
Salle de la desbauche, où jadis la Jeunesse
Alloit comme au Bordel chercher une maistresse :
On n'y voit que flambeaux, que brillants, que Beautez,
Cupidons en campagne, Amours de tous costez,
Rendans par leurs esclats une grande lumiere
Qui fait honte au Soleil au plein de sa carriere ;
Ce ne sont que faveurs, œillades, baise-mains,
L'un va pour y dancer, l'autre a d'autres desseins,

---

1. Dans les processions en l'honneur de Bacchus nommées Thyases, les femmes figuraient déguisées en Bacchantes, Lènes, Thyades, Nayades et Nymphes ornées de guirlandes de lierre et portant des thyrses. Il y avait des fêtes appelées les Linéennes.

2. Lupercales, fêtes annuelles des Romains en l'honneur du dieu Pan, qui avaient quelque rapport avec notre Carnaval.

L'un y cherche une femme, et l'autre des maistresses,
L'un baise les tetons, l'autre y taste les fesses,
Quelques-uns bien vestus par leurs regards si doux
S'ils n'en font de cocus ils en rendent jaloux :
D'autres à leurs desirs n'apposent aucuns bornes
Qu'après avoir planté diversité de cornes :
Vous orrez en un coin discourir de l'Amour,
L'un dira, « Ma mignonne à propos l'autre jour
Je prins un grand plaisir conduisant ma querelle[1],
Vrayement les dons de grace et d'Amour sont en elle !
O Dieu la belle main, ne mettez pas vos gands,
Vous portez une mousche, avez-vous mal aux dents ?
Je n'ose vous offrir mon tres-humble service,
Quoy me refusez-vous pour n'avoir point d'office ?
Mon cœur permettez-moi seulement d'y toucher,
Le but où je prétends c'est avec vous coucher,
Ne meritay-je assez pour baiser cette bouche,
Je meurs de mille morts quand tu fais la farouche ;
En un mot je vous dis demeurant pres de vous,
Pour vous aimer par trop j'en deviendrois jaloux. »
Puis changeant de discours il prend sa peccadille,
Se mire en sa beauté, « Voyez-vous cette fille,
Elle est née à la dance, elle promet un jour
De se rendre sçavante au doux jeu de l'Amour :
Quoy vous ne dites mot, contez-moy des nouvelles,
Pionnes nommez-vous les simples Damoiselles ?
Vous faites la discrette, et bien sçauray-je rien,
De graces dites-moy mon collet est-il bien ?
Et quoy cette Brunette au bransle de village

1. Ma querelle, c'est-à-dire celui ou celle avec qui je suis en désaccord.

Saute comme une pie effarouchée en cage ; »
Et mille autres fatras pour servir d'entretien
Qui sont entre-coupez comme crottes de chien :
D'autres plus serieux racontans des nouvelles
A l'escart, hors du bruit, esloignez des chandelles,
Sçavent prendre le temps, le lieu, l'occasion,
Pour avec peu de peine abbattre un bastion ;
Puis le coup estant fait, de subtil artifice
Chacun de son costé diversement se glice :
Dieu que j'ay eu de peine à revenir au Bal ;
« D'où venez-vous, mon cœur, quoy vous trouvez-vous mal ?
— Hà je n'en pouvois plus, j'estouffois ma fidelle,
Je viens de prendre l'air avecque ma querelle[1].
— Je suis bien chiffonnée, et mon vertugadin
Est à demy rompu, tant c'est un sot engin,
Il plie au moindre effort, s'il n'est logé au large,
Il ne peut endurer une seconde charge,
A force de fouler je suis toute en chaleur.
Laissez cela, Monsieur, d'où vous vient cette humeur,
Vous estes tout plaisant, vous aimez bien à rire,
N'approchez point si pres, que voulez-vous me dire ?
Parlez haut qu'un chacun entende vos discours ;
O le vray Courtisan, il est transi d'amours !
Choisissez mieux, Monsieur, jettez-vous sur les belles,
Cherchez un autre sainct pour offrir vos chandelles,
Vous me cognoissez mal, brisons cet entretien,
Quoy ! me parler d'Amour, je suis femme de bien. »
Forçant sa contenance elle fermoit la bouche,
Ses yeux tout abbaissez comme saincte-nitouche

1. Voir la note de la page 5.

Tournoit sa teste ailleurs, vouloit changer de lieu,
Si bien qu'on la jugeoit toute donnée à Dieu ;
Et deux heures devant, aupres des chambrieres,
Un jeune Cavalier luy tailloit des croupieres :
Dieux le grand Satyrique, il faudroit le punir,
Sa langue médisante il ne peut retenir,
Encor s'il estoit vray je prendrois patience
Dira quelque bon bec qui sçait bien qu'on l'offence ;
Si tu vas irritant de ma plume le trait,
Ruzée, asseure-toy qu'on verra ton portrait.
Le serpent Cataplebe aux œillades mortelles[1],
La Harpe d'un Lyon, des Tygres les femelles,
La Corne d'un Taureau que l'on met en courroux,
Le coup de pied d'un Cerf eschauffé en amours,
Et tous les desplaisirs roulez en la pensée
Ne font point tant de mal qu'une verve offensée :
Va rejette le vice, embrasse moy l'honneur,
Alors j'adouciray de mes vers la fureur.
Des beautez la plus belle a le siege dans l'Ame,
La beauté sans vertu pour son los a le blasme ;
Cecy est general sans dessein d'offenser
Celle qui dans son cœur se sentira blesser,
Si dans sa conscience elle-mesme s'accuse
Elle y vaut deux tesmoins : et qu'en peut mais ma Muse ?
C'est assez pourmené, retournons voir le Bal,
Voicy des Pantalons, est-il le Carneval ?
O la belle posture ! il faut voir cette dance,
Harlequin est François, l'Italie est en France ;

1. Le serpent Cataplèbe ou catoblepas, animal extraordinaire cité par Pline, dont on ne pouvait voir les yeux sans expirer à l'instant.

Place, place au Ballet, qu'on se presse en ce coin,
Flambeaux vous nuisez là, reculez-vous plus loin.
« Mon collet se noircist à ceste poix resine,
Je vay prendre une place auprez de ma cousine :
Quelle confusion ! Monsieur supportez-vous,
Vous estes mollement assis sur mes genoux,
Vous n'estes point honteux, vous prenez bien vostre aise,
Faites-vous les doux yeux afin que je vous baise ?
Levez-vous dessus moy, n'approchez de mon sain,
Ou je vous bailleray le revers de la main,
Ne m'importunez plus ». Voyons dancer ces Dames,
Cela les rajeunit et rallume leurs flames,
Le vermillon d'Espagne, et l'eau de fleur de Lys,
La seruze et le blanc rendent leurs tains polis,
La perruque d'emprunt, la dent bien agencée,
La gorge de Paris sur le sain bien placée,
Tant de beautez ensemble embrazent par leurs feux
Les esprits plus glacez les rendans amoureux.
« Mais de grace escoutez comme on heurte à la porte,
Mon Dieu que j'ay de peur, mon mary, je suis morte,
J'entends des coups d'espée, on veut forcer le Bal,
Envoyez voir que c'est ; Monsieur, Monsieur Resval
Venez-vous de là-bas, ostez-moy hors de peine,
Je crains tant mon mary, que j'en suis hors d'haleine,
Ceux qui veulent entrer sont-ils de nos voisins ?
— Madame n'ayez peur, bons Voisins et Cousins. »
Vous allez voir merveille, et vous dis sans faintise
Qu'on n'a point encor veu si gentille entreprise :
Les Beautez de ce temps vont dancer un Ballet,

149-172. Ces vers manquent dans 1622. Ils ont paru pour la première fois dans la quatrième édition, 1626.

Chacune a son mary, vrayment il n'est pas laid,
On n'en peut dire mal, c'est jeu sans vilennie,
Un frère quelque fois sa propre sœur manie,
Arriere les soupçons, mal fait qui pense mal,
Est-ce offencer autruy, que de masquer au Bal?
O Dieu qu'il fait bon voir ces longues Chevelures,
Que de Juppons brodez, que de belles dorures,
Que de sains pottelets, que d'yeux vers et luysans,
Que d'objets pour meurtrir les cœurs des Courtisans,
Que d'apas, que d'atraits, que d'ames charmeresses,
Que de jeunes levrons, que d'esterdeurs de fesses,
Qu'ils feront de Cocus bien moins que de Jaloux,
« Ma sœur allons-nous-en. Je m'en vay avec vous.
— O quelle puanteur on sent en cette place,
Je ne peux plus durer, sortons d'icy de grace,
Sans doute on a chié quelque part prez de nous,
Sentez-vous, mon voisin? — Fy! nous sentons bien tous.
— C'est pour en suffoquer du mal de la matrice,
Et tost décrochez-moi, il faut que je vomice,
Gloc, gloc, je n'en peux plus, voila tout mon souper,
Je me trouve bien mal, faites moy reporter. »
— Elle change en couleur : du vin, Laquest, Marie,
Et coupez son lacet, elle est esvanouye,
Enlevons-la d'icy, le moyen de durer,
Page apporte un flambeau, viste viens esclairer : »
Les retraits que l'on vuide au plus froid de l'année,
La fange de Paris dessus le heurt portée,
L'odeur forte d'un bouc, d'un punais la foëteur,
Ne sentent point si fort que cette puanteur :
Laissons-la reposer pour reprendre ses forces,
Le Bal est bien contraire à tant de femmes grosses,
La lueur des flambeaux, l'halaine des danceurs

Donnant des maux de teste esmouvent les humeurs;
Escoutez, elle plaint, prestez un peu l'oreille,
Elle se veut lever, tant de bruit la resveille;
« Et bien comment vous va ? prenez un peu de vin,
Nettoyez vostre cœur infecté de venin :
— Non ce ne sera rien, ma douleur est passée,
Par ce vomissement je me sens soulagée,
Mon estomach vuidé fait que mon appetit
Commence à revenir, beuvons donc un petit ;
Puis retournons au Bal, je ne tiens plus sur terre,
Je veux aller dancer la volte de la guerre,
Estant du naturel de l'yvrongne Allemant,
Qui vuidé de son vin est plus gay que devant.
— Quoy la collation n'est pas encores faite,
Viste doublons le pas, pour avoir une boette.
— Allez en prendre deux, renversez le bassin.
— Bon, je les vay cacher sous mon vertugadin.
— Retournez pour avoir deux pots de confitures,
Il ne faut pas donner ces bonnes advantures.
— Et de ce marsepan je n'en ay point gousté,
— Rompez-en la moitié, il faut estre effronté :
— Mais quoy contentez-vous, vous avez de quoy faire.
— Tout beau, ne dites mot, si vous voulez me plaire.
— N'approchez plus si prez de la collation
Ou bien on vous croira pleine d'indiscretion. »
Pour avoir une boette on prend beaucoup de peine,
A force de pousser on se met hors d'haleine,
Pour moy j'aymerois mieux mille fois en donner
Que d'aller dans la presse afin d'en butiner,
Je ne sortirois pas (pour un cent) de ma place,
La prendre sans donner cela n'a point de grace,
Il faut estre modeste, ou l'on est à blasmer,

L'indiscret se fait voir et par tout renommer.
« Pour dire adieu, dançons un bransle de village,
Madame, commencez, ne faites point la sage,
Vous plaist-il que je meine, entrons dedans le rond,
Sus, les poings aux costez, regardez moy le frond;
Courage, allons par haut, sans fainte qu'on tremousse :
— Violons arrestez-vous, ma robbe se destrousse,
Certes je n'en peux plus, c'est assez pour mourir,
Au bransle de village on ne fait que courir;
Vous m'avez mise en eau, ma chemise est brassée,
Je vay me seoir sur vous puisque m'avez lassée. »
Debout l'on prend congé, l'on s'en va desjeuner,
« Puisque le four est chaud, il nous faut enfourner :
J'ay si grand appetit que je serois malade
Si je ne mange point de cette carbonnade;
O Dieu que de patez, et que de venaison,
Faites-en porter un droit en nostre maison !
— Carrabin où es-tu ? D'une façon subtille
Enleve ce paté caché sous ta roupille :
— La belle et grosse andoüille et de bonne longueur,
Rien n'est si souverain contre le mal de cœur,
Est-ce de l'Oyselet, de Vion[1], ou de Troye ?
Une andoüille aussi longue entreroit jusqu'au foye;
Beuvons un coup de vin — Du nouveau ? — Non, du vieux,
Je prends en liberté ce que j'ayme le mieux;
A ta santé, mon cœur, et à ta bonne mine.
— Je vous plege en la table ainsi qu'en la courtine;
C'est trop resté ceans, sortons, prenons congé,
J'ay l'estomach bouché pour avoir trop mangé :

1. L'Oyselet et Vion devaient être deux charcutiers renommés à Paris pour la fabrication des andouilles.

Adieu ma chere Dame, à vous aussi, mes belles. »
Demain dès le matin, du Bal toutes nouvelles,
On remonte en carrosse, on se trie, on se prend,
Chacun à son desir ainsi comme il entend ;
Les uns s'en vont à pied, à faute de monture,
» Si chaste on en revient c'est grand coup d'advanture.
De la table à la dance, et de la dance au lict,
Coulant ainsi le temps, du jour faisant la nuict,
Se comblant de plaisirs, sans soucis et sans cure,
C'est garder de tout poinct les regles d'Epicure

Epicuri de grege Porcum[1].

1. Horace, *Épitres*, I, IV, vers 16.

LA MORTIFICATION

SECONDE SATYRE

Le monde se maintient par Elemens contraires,
L'homme passe sa vie en diverses affaires,
Rien de stable icy bas, tout change en un moment
Du profond de la mer jusques au Firmament :
Le Ciel porte-flambeaux nous donne sa lumiere,
Puis estend un rideau pour se cacher derriere,
Et Neptune en courroux semblant nous submerger,
Aussi tost adoucy nous conduit sans danger :
L'Année a ses saisons, l'Esté, l'Hyver, l'Automne,
La pluye abbat le vent, le chaud le froid tallonne,
Tantost bien, tantost mal, chaque chose a son tour,
Tel glace de froideur, qui brusloit en Amour;
Doncques ma saincte Sœur prenons en patience
Apres avoir dancé d'y faire penitence,
Le temps nous y convie, et veut que nos pechez
De nous par trop cheris, aux yeux ne soient cachez.
Il faut prendre un cilice, un cordon, de la cendre,
A ce mondain Amour l'on ne doit plus entendre,
Fichons nos yeux au Ciel, eslevons-y nos cœurs,
Du monde et de la chair nous les rendrons vainqueurs,
La débauche est trop longue, amendons nostre vie,
De croupir aux pechez je n'en ay plus d'envie,
J'ay tous mes sens ravis, la meditation

Convertit mon Amour en saincte affection[1],
Quittons ces salletez ; mal vit qui ne s'amende,
D'un cœur navré d'Amour faisons à Dieu l'offrende :
« Quoy ! voicy ma belle Ame, elle vient devers nous,
— Bon jour, mes saincts desirs, Dieu demeure avec vous.
— Belle Ame, mon amour, qu'il vous tienne en sa garde,
Vous comblant de plaisirs, d'un œil doux vous regarde ;
Quel est vostre dessein, où voulez-vous aller ?
Dites-le-moy de grace, et sans rien m'en celer.
— Sans mentir, j'ay desir d'aller à la confesse.
— Allons-y de ce pas. — Mais je n'ay pas ouy Messe.
— Et bien j'en entendray encor une avec vous,
Mes desirs, voulez-vous venir avecque nous ?
— J'aymerois mieux mourir de mort la plus subite,
Que d'avoir refusé cet œuvre de mérite,
Allons où vous voudrez sans plus nous amuser,
Ce qui se fait pour Dieu l'on ne doit refuser,
Le bon-heur m'accompagne, et suis bien fortunée
D'une telle rencontre en cette matinée.
— Où voulez-vous aller ? — Allons aux Augustins,
Ou bien aux Recolects. — Non, droit aux Celestins[2],
C'est un bon confesseur que ce frere Guillaume,
Il enjoint seulement de dire un sept-Pseaume[3],
Quand vous auriez commis mille pechez par jour,
D'inceste, d'adultere, aux deduits de l'Amour,

---

1. Donnant des sainctes lois à son affection ;
Elle a mis son amour à la dévotion.
(Regnier, *Sat.* XIII, vers 15-16.)

2. Il existait à Rouen, au XVII[e] siècle, un couvent des Augustins fondé en 1309, un des Récollets, en 1621, un des Célestins en 1430 [P. B. — Ces initiales indiquent que les notes sont de Prosper Blanchemain.]

3. Un sept Pseaume. Un des sept pseaumes de la pénitence.

Dites-les hardiment ; pour vostre penitance
Il vous dit : « Ma mignonne, ayez en repentance.
— O le bon confesseur ! certes j'y veux aller ;
Je veux changer le mien, il me fait affoler ;
Il me tient pour sa fille, et le nomme mon Pere,
Mais il s'informe trop de la petite affaire ;
Il veut sçavoir comment, pourquoy, quand, en quel lieu,
Combien de fois par jour je m'adonne à ce jeu,
Si j'ay point trop d'humeur quand mon mary me baise,
Si dans la volupté je prens point trop mon aise,
Si je garde la regle et le lieu de Venus,
Si deux amis d'un coup j'ay point entretenus,
Et mille autres discours dépendans de la couche,
Qui font (contre son gré) l'eau venir à la bouche.
— Dieu c'est un importun, c'est par trop s'enquerir,
Ceux qui n'osent le faire en veulent discourir,
Sçait-on pas bien que c'est, à quoy tant de paroles,
Je lui dirois « Pater, quittons là ces frivoles,
« Escoutez mes pechez ; j'ay juré maintefois,
« J'ay souvent transgressé de l'Eglise les Loix,
« J'ay mesdit à dessein des Dames de merite,
« J'ay pris trop de plaisir aux *Amours d'Hypolite*[1],
« Je suis sujette au songe au milieu de la nuict,
« Et ne fais que resver sur l'amoureux deduict ;
« Ainsi tout en sursaut me trouvant esveillée,
« A force de songer ma chemise est moüillée :
Hà le songe m'emporte, il n'en faut plus parler ;

1. Il s'agit peut-être d'un des deux ouvrages suivants : *Histoire véritable des infortunées et tragiques amours d'Hippolyte et d'Isabelle*, *Rouen, Raphaël du Petit-Val*, *1597*, in-12 ; — *L'unique amour d'Hippolyte*, 1599, in-12 ; ou encore de la série de sonnets de Desportes : Les Amours d'Hippolyte.

Sus donc ma saincte Sœur où devons-nous aller ?
— Escoutez, voilà l'heure, est-ce midy qui sonne ?
Vrayment il est trop tard, le bon jour je vous donne.
L'heure m'a bien surprise, il faut doubler le pas
Afin que mon mary trouve prest son repas.
— Ma sœur, le rendez-vous ? — Dedans les Carmelites.
— Je m'y rendray sans faute, ou bien aux Jesuistes[1].
— O l'importun flageol. » Quelle devotion,
C'est pure hypocrisie, et non Religion,
L'on diroit à les voir courir de rüe en rüe,
Un Rozaire en la main, baissant tousjours la veuë,
Sans masque, sans manchon et sans vertugadin,
La teste enguilminée ainsi qu'un Jacobin,
Deux pieds de crotte au cul, sous le bras un gros livre,
Baisans des grains benits, des medailles de cuyvre,
Des Agnus faits en cœur, de satin, brodez d'or,
Que c'est saincte Gertrude ou saincte Eleonor,
Tant par leur doux semblant, leur ame contrefaite
Paroist belle au dehors, au dedans toute infaite ;
Les voicy pour disner, tout tremble en la maison,
Frapper l'un sans subject, crier hors de raison,
Briser plats, casser pots, les jetter à la teste,
Tout retentir de bruit ainsi qu'en la tempeste.
« Quoy mon disner n'est prest, il est midy sonné, »
Dira ceste diablesse apres avoir tonné,
« Martine courez tost, allez à la fonteine,
Mettez le pot au feu : vray Dieu que j'ay de peine, »

1. Les Carmélites furent établies à Rouen en 1609. Les Jésuites y vinrent fonder un collège dans l'hôtel du grand Maulevrier, sous les auspices du cardinal de Bourbon en 1592 ; ils revinrent en 1604 jusqu'en 1762 [P. B.].

Et le pauvre mary qui n'ose sonner mot,
Assis aupres du feu voit randoüiller le pot,
A jeun, las du procez, n'ayant ce qu'il desire,
Prend tout en patience, et ne s'en fait que rire :
L'homme estoit trop heureux, s'il n'eust eu pour tourment
Une femme à fleau par son embrassement,
Il eust passé ses ans sans peine et sans tristesse,
Libre, exempt de douleur, esvitant la vieillesse,
Mais Dieu pour le punir l'a contraint espouser
La femme qui ne peut en paix se reposer ;
» Car certes ce seroit chose rare en conqueste
» D'y pouvoir rencontrer une femme sans teste[1],
» Douce en son naturel, sans causer aucun mal
» Au mary qu'elle estraint d'un lien conjugal ;
Sans la femme et le vent qui soufflent sur la terre
Jamais nous n'eussions eu peste, famine ou guerre,
Le serpent va sifflant, le fier lyon rugist,
Le sot oyson gazoüille, et le cheval hanist,
La teurte se lamente, et la mousche bourdonne,
La brebis va bellant quand seule on l'abandonne,
Le chien jappe tousjours, le loup ne fait qu'hurler,
Le pourceau naist grondant, et le chat à meauler,
La mulle braist sans cesse, et la femme tempeste,
Ainsi ces animaux nous font mal à la teste :
Mais que fait la belle ame attendant son disner,
Les Vespres l'on va dire, il s'en faut retourner,
Elle boit deux bons coups ayans mangé sa souppe,

1. La femme sans tête a été l'objet de nombreuses pièces. Citons seulement *le Ballet de la femme sans teste dansé par M. de Montmorency le 24 février 1610* pour lequel Estienne Durand a fait cinq strophes de 6 vers, *Méditations de E. D., s. l.*, (1611).

Et du plus cuit du pot un lopin elle couppe,
Qu'elle masche en tirant des dents et du poignet
Comme un oiseau de leurre, ou comme un tiercelet
Tire son desjeuner du bec et de la serre,
Ayant fait aux perdrix une sanglante guerre ;
Elle soule, elle sort, se trouve au rendez-vous,
Du mesnage rien moins ; tout s'en dessus dessous,
Les chiens à sa despense, au bordel sa servante,
Son mary par desbauche une taverne hante ;
Ainsi diversement par le bien et le mal,
Chacun de son costé va droit à l'hospital :
La voicy revenir couverte d'une escharpe,
Au col une croix d'or, droit sur la contr'escarpe,
Toute mortifiée en la devotion,
Exempte de l'Amour, comme d'ambition ;
Elle entre dans l'Église et prend de l'eau Beniste
S'en aspergeant le front d'une façon subite,
Puis se met à genoux vis à vis d'un pillier,
Où l'on void les Amants tous les jours fourmiller,
Regarde d'un costé, tourne la teste arriere
Pour voir qui va, qui vient, qui peut estre derriere,
Tousjours en action de port, de bras, de corps,
Songeant souvent aux vifs en priant pour les morts :
Enfin l'heure se passe en attendant sa Saincte,
Qui d'un autre costé joüe une mesme fainte,
Lasse d'estre à genoux, et d'un si long sejour ;
Un jeune financier luy donnant le bon jour,
La prend dessous le bras, la met hors de l'Eglise,
L'entretient de l'Amour et de mainte sottise,
Luy dit : « Belle aux beaux yeux, depuis combien de jours
Avez-vous resolu de quitter vos Amours ?
Je ne vous cognois plus, je croy que c'est un songe,

Quel remords avez-vous qui dans le cœur vous ronge?
Quel cas de conscience a changé vostre humeur,
Est-ce un Enthousiasme ou divine fureur
Qui vous rend si songearde et si melancolique?
Pour approcher de moy serez-vous moins pudique?
Vous cachez ce beau sein; permets-moy d'y toucher,
Ma belle, je n'ay rien en ce monde plus cher :
— Laissez cela, Monsieur, faites la penitence,
» La mort vient quelquefois bien plustost qu'on ne pense,
C'est durant ce saint Temps qu'on doit abandonner
Le monde et ses plaisirs, qui nous veulent damner,
Adieu Monsieur, Adieu, menez une autre vie.
— Iray-je avecque vous? — Je n'en ay nulle envie,
Allez vostre chemin, Dieu demeure avec vous;
Voicy ma saincte Sœur, elle vient devers nous :
Ma saincte Sœur bon jour, quelle longue demeure
Vous a tant fait tarder? Il y a plus d'une heure
Que je suis en ce lieu, seule en vous attendant,
J'estois sortie enfin pour m'en aller devant.
— Belle ame excusez-moy si je viens la derniere,
De vous faire tarder je ne suis coustumiere,
Mais estant en chemin pour venir en ce lieu,
Celuy que vous sçavez en me disant adieu
Et bon jour tout ensemble, au coing de nostre rüe,
Comme en prenant congé, tousjours la teste nüe,
M'a bien tenue un' heure en faisant un discours
Qui m'a fait souvenir de nos vieilles Amours.
— Mais je ne cognois point ce jeune Gentilhomme
Qui vient de vous quitter, comme est-ce qu'on le nomme?
— Ma Saincte, nos humeurs semblent sympatiser,
Deux Gemeaux ne pourroient si bien fraterniser,
Car d'humeur, d'action, d'esprit, et de courage

Je vous suis de bien prez, et sommes d'un mesme âge :
Estes-vous en soucy, je sens du desplaisir,
En aimez-vous quelqu'un, j'en brusle de desir,
Nos amours sont esgaux, esgales sont nos flames,
Tant un pareil lien enlace nos deux ames :
Or sus en mesme temps qu'on vous parloit d'Amour,
Ce jeune Cavalier m'en donnoit le bon-jour,
Et tout ainsi que vous j'en ay fait peu de conte,
Si bien qu'il s'en retourne avec sa courte honte :
Car pendant ce saint Temps propre aux devotions
Il faut mettre une bride à nos affections,
Au moins une fois l'An on se met en priere,
» Un plaisir n'est perdu, pour un temps qu'on differe.
Qu'en dites-vous, ma Saincte, est-ce pas la raison
De borner ses desirs, en suyvant la saison ?
— Belle Ame, sans mentir, c'est un traict de prudence
De courir au pardon quand on a fait l'offence,
Tout n'est propre en tout temps, chaque chose a son tour,
Aprez le chaud, le froid, la nuict chasse le jour,
Et puis Dieu ne veut pas la mort des pecheresses,
Il recognoist assez du sexe les foiblesses :
En quittant le peché pour embrasser l'honneur,
Nous pouvons esviter de son bras la fureur !
Mais sans dissimuler, n'est-ce point pour la somme
Que vous avez quitté ce jeune Gentilhomme ?
A le voir par derriere ainsi trotter menu,
Je juge qu'il n'a pas encor son revenu,
C'est un jeune Advocat attendant un office
Qui vient vous visiter faute d'autre exercice,
J'ay veu son poil frisé, ombrageant son menton,
Qui me fait croire au vray qu'il n'a pas un teston,
Belle ame, qu'en dis-tu ? — Je m'en donne carriere,

Car tu juge d'un homme à le voir par derriere ;
Si tu sçavois qu'il est tu changerois d'advis,
Il est bon à la somme aussi bien qu'au devis,
C'est un jeune Commis, dès long-temps, aux finances ;
Je pourrois bien sur luy fonder mes esperances :
Et bien pour dire tout, la Croix de Diamant
Que portent mes desirs, est-ce un present d'enfant,
Ou d'un jeune Advocat à tort et sans practique ?
— Un tel donneur est rare en une Republicque. »
Est-ce un de ses presens ; je ne le pensois pas,
Depuis quand le tient-elle espris en ses appas ?
Deux ans sont jà passez qu'elle en a jouyssance ;
Mais changeons de discours, fuyons la médisance,
Allons aux Recolects, j'y veux faire un present
De deux beaux coussinets brodez d'or et d'argent,
Il faut donner ses biens puisque Dieu le commande,
Je sacrifie à Dieu mes vœux et mon offrande.
— Belle ame dites-moy qui vous les a donnez ?
— Ce mesme Financier. — Certes vous m'estonnez.
— Un jour me venant voir, il mit sous ma courtine
Un beau manchon fourré d'une Marte subline,
Tout l'Hyver je l'ay mis, et m'en parois au Bal,
Il servoit de faveur pour courre au Carneval,
Maintenant qu'il fait chaud je le trouve inutile,
Et veux qu'en coussinets il serve à l'Evangile.
Je veux parer l'Autel et monstrer en tout lieu
N'avoir autre dessein que de servir à Dieu :
J'ay du Satin à fleurs, des Velours à ramage,
D'Ariston à la Turque, et par mon bon mesnage
J'ay force point couppé, dentelles, passemens,

251-282. Ces vers manquent dans 1622. Ils ont été imprimés pour la première fois dans la quatrième édition, 1626.

Clinquants d'or et d'argent de divers vestemens
Qui m'ont long-temps servy, chacun selon la mode,
Desquels l'on peut parer mainte riche Custode,
Faire des Contr'autels, Robbes de pouppelots,
Chasubles et Rideaux, Cimarres d'Angelots,
Tablettes, Coussinets, pieces devotieuses,
Et cent œuvres pieux d'Ames Religieuses; »
Car si l'on veut avoir un jour dedans le Ciel
Une place à l'esgal de l'Ange saint Michel,
Il faut dans les Couvents prodiguer en largesses
Nos meubles, nos habits, nos thresors, nos richesses,
Et vous dis pour le vray qu'on peut, sans offencer,
Desrober son mary, tous ses biens despenser,
Appauvrir ses enfans, minuter leur ruine
Afin d'entretenir des Moines la cuisine,
Deust-on mesme à la fin loger à l'Hospital,
Car la devotion ne reçoit rien d'esgal :
Fy des biens passagers, aux Ames bien-heureuses
Le Ciel est pour object, du monde incurieuses,
Sans soucy d'amasser tant de biens temporels.
Mondains, mondains helas, helas pauvres mortels!
Qui n'aspirez au Ciel, pour aymer trop le monde,
La chair et les plaisirs où tant de mal abonde,
Un jour bien rudement vous en serez punis,
Contraints de supporter des tourmens infinis
Qu'on prepare là-haut aux ames pecheresses
Qui ne veulent quitter tant de folles Jeunesses;
« Quoy l'Eglise est fermée, est-il desja si tart?
Le service est-il dit? J'entends en quelque part
Chanter bien doucement. — Sans mentir ce sont graces
Que ces bons Recolects chantent en leurs voix basses.
— Allons-nous en soupper. — Adieu jusqu'à demain,

L'heure m'a bien surprise, il faut doubler le train. »
L'une va d'un costé, l'autre enfile la rüe,
Suit les lieux escartez de peur d'estre cognüe,
Contrefait son visage, et le change si bien
Que de tout le passé l'on ne remarque rien,
Cependant tout le jour se passe en flannerie,
En faisant des discours pleins de badinerie :
Car il n'est rien plus foible, inconstant et leger
Que l'esprit d'une femme encline à se changer,
On dit « Qui femme croit, et qui son asne meine,
» N'est pas sans fascherie, et ne vit pas sans peine : »
Or si l'on veut en paix jour et nuict reposer,
Il faut bien la cognoistre avant que l'espouser.

Extra Catones, intus Vatinii[1].

1. Vatinius était un Romain que ses vices rendaient odieux.

LA FOIRE DE VILLAGE

TROISIESME SATYRE

Le beau char du Soleil qui la clarté nous porte
Ne sort pas tous les jours par une mesme porte,
Car en quittant le Dain, le Verseau, les Poissons,
Il vient voir le Mouton et les Freres bessons[1];
Puis par un doux aspect il change en robe verte
La cime des hauts mons de farine couverte :
Or puisque cet Hyver maintenant nous laissons,
Que la neige se fond, qu'il n'est plus de glaçons,
Qu'Appollon a quitté le cornu Capricorne,
Que le mignard Zephir fait que la terre s'orne
D'un bigarré tapis, et que l'on voit parez
De fleurs les beaux jardins, et d'herbage les prez,
Que les chantres aislez vont salüant l'aurore,
Que le doucet Zephir va baisottant sa Flore,
D'une chaleur humide, amoureux de ses yeux,
Portant par les forests, par l'air et par les cieux
Son haleine doucette, et la rendant feconde,
En produisant des fleurs fait rajeunir le monde,
Que l'on voit les oyseaux faire l'amour en l'air,
Sur terre les humains, les poissons dans la mer;

1. Les Gémeaux.

Allons, il est saison d'abandonner la Ville,
La vie de campagne est plus libre et gentille ;
Je hay les complimens, j'ayme la liberté,
Passer le temps à rire en toute honnesteté,
En peignoir, en juppon, la gorge bien ouverte,
Folastrant sur un lict à demy descouverte,
Pincer l'un, frapper l'autre, et faire à qui mieux mieux
L'Amour soir et matin, de la bouche et des yeux,
En despit des jaloux et de la mesdisance
Qui de blasmer autruy n'a jamais suffisance :
Et puis nos jeunes ans qui boüillonnent d'ardeur
Font que l'Aveugle Dieu loge dans nostre cœur :
La Rose et la Beauté ne sont pas de durée,
Cueillez l'une au matin, au soir elle est fanée,
L'autre passe aussi tost, alors ce temps perdu
Est de nous regretté sans nous estre rendu :
Sus vivons librement, esvitons la tristesse,
Que chasque serviteur conduise sa maistresse,
Il n'est pas tousjours temps d'estre en devotion,
Nostre vie s'escoule en diverse action ;
Durant ce saint Caresme on pleuroit son offence,
Mais la feste est passée, adieu la penitence,
C'est l'allée aujourd'huy de sainct Martin du Mont[1],
Allons-y pourmener, les bons danceurs y sont ;
Laissons là nos maris, esvitons leur presence,
Car de dire un bon mot envers eux c'est offence;
Qu'ils facent bande à part, chacun de son costé,
Ou bien l'on vit en crainte, et non en liberté :

1. Parmi les lieux de pèlerinage qui environnent Rouen se trouve Saint-Michel-du-Mont, la Trinité-du-Mont, le Mont aux Malades ; mais je ne connais pas Saint-Martin-du-Mont [P. B.].

Il est temps de partir, viste qu'on se depesche,
Il n'est que le matin pour aller à la fresche :
Chacun monte en carosse, et Dieu sçait les discours
Que l'on tient là dedans du joly jeu d'Amours,
L'une assise sur l'autre et toutes pesle-mesle,
Un chacun se fait place, un gros pres d'une gresle,
L'un tient la main de l'autre, et luy serrant les doigts,
Luy faisant les doux yeux la reduit aux abois ;
Puis discourant d'Amour, panché sur la portiere,
Coule sa main en bas pour trouver la jartiere ;
L'autre tient sa maistresse et luy pressant le flanc,
D'ardeur et de prurit luy fait couler le sang ;
Un autre plus discret veut user d'une fainte,
Tient à l'une un discours de l'Escriture sainte,
Poussant le pied de l'autre, il luy perce le cœur,
Si bien qu'en un instant il s'en rend le vainqueur,
Puis couvert d'un manteau, détachant l'esguillette,
Prend sa main et luy met au fond de sa brayette :
On n'y fait point d'estat d'un baiser simplement,
Aux champs tout est permis, on y vit librement,
C'est pour passer le temps, il n'y a point d'offence,
» Honny soit celuy-là qui tant de mal y pense.
Grand Dieu qui vois nos faits, qui découvres nos mœurs,
Qui juges nos conseils, qui cognois nos humeurs,
Qui guerdonnes les bons de juste recompence,
Qui punis les meschans quand ils font une offence :
Soleil de l'univers à qui rien n'est caché,
Grand Juge des humains, vengeur de leur peché,
Ce n'est pas pour tousjours que ta haute Justice
Differe de punir cette humaine malice :
Car quoy qu'avec les bons les meschans soient souvent,
Sans soucy de mieux vivre, exempts du chastiment,

On les void poursuivis par la boiteuse peine
Qui les attrape en fin avec ses pieds de laine :
Les voicy arrivez, chacune à son miroir
Se regarde, s'attiffe, on leur rend le devoir,
On met bas la portiere, on les descend à terre,
D'un baiser savoureux les levres on leur serre,
Chacun prend sa maistresse, et seule la conduit
Pour y passer une heure en l'Amoureux déduit,
Puis on vient à la Foire, et lors on prend sa place
Pour y voir des danceurs le maintien et la grace :
Dans un Orme rameux, fourchu jusqu'au plus haut,
Estoit un cabinet qui servoit d'eschaffaut
Pour placer les hauts-bois, que les valets de feste
Avoient pallissadé pour rendre plus honneste ;
C'estoit prez de l'Eglise, au milieu d'un carfour,
Où le peuple affluoit tant que duroit le jour ;
Là, comme au rendez-vous, la gentille jeunesse
Passoit le temps à rire et follastrer sans cesse,
Qui de vouloir eust fait le Soleil advancer,
Pour y pouvoir plustost le bransle commencer :
La fille du Seigneur qui doit avoir la Dance
Son esprit à rien plus qu'à ce bransle ne pense,
Et n'a d'autre desir, que d'avoir ce bon-heur
D'emporter de la dance, et le prix et l'honneur :
Durant ce passe-temps, des simples l'amusoire,
La finette s'escoule abandonnant la Foire,
Entre dedans l'Eglise, et faint de prier Dieu,
Assignant son amy des yeux en autre lieu,
Qui sans la regarder s'evade par derriere,
Se rencontrans tous deux dans une cheneviere :
Chacun pense à son fait, les uns dedans le bois,
Les autres dans un pré le font en villageois,

Pendant que le Cocher sur le lict du carroce,
Bricolle une donzelle esprise en son amorce :
On veut se resjouyr, on se perd en plaisirs,
On s'abandonne au vice, on forcene en desirs ;
Le Dieu bouffy de vin, et Cerez la fruictiere,
Pour servir à Venus on ne met pas derriere,
Car on void sur la place, espars de tous costez
Bouteilles, cervelats, jambons, langues, pastez;
Chacun à qui mieux mieux y fait la chere entiere,
La Maistresse en un coing, ailleurs sa chambriere,
Ainsi le jour s'escoule en diverse action,
Suyvant sa fantaisie et son affection ;
L'un est voluptueux, l'autre se plaist à boire,
L'un aime le dancer, l'autre y veut voir la Foire ;
Tel enyvré s'endort perdant toute raison,
Qu'on est contraint conduire au soir en sa maison :
Puis la Foire finie on revient dans la Ville,
Qui le plus en a fait est tenu plus habille.
Ainsi s'en va le monde, on n'a d'autre desir
Que dans la volupté se combler de plaisir,
Boire bon vin et frais, bien manger et bien rire,
Tenant pour tout certain d'Epicure le dire :
» Qui bien va de la dent, bien boit, fiente, et dort,
» Sans peine et sans soucy fait la nique à la mort. »

Ede, bibe, lude : post mortem nulla voluptas [1].

114. 1622 : esprise à son amorce

1. Je ne sais où a été pris cet axiome que les vers précédents attribuent à Epicure [P. B.].

LE PELERINAGE

QUATRIESME SATYRE

C'est une chose estrange en la nature humaine
De voir que les mortels se donnent tant de peine
A choisir à leur goust une Religion
Plustost par vanité que par dévotion,
L'entendement de l'homme enyvré d'imposture
Se formant au dedans des vœux à l'advanture :
Or le nombre excessif de ces Religions,
Dissemblables en soy par tant de nations,
Dans un mesme climat qui prindrent leur naissance,
Tiennent pareils progrez, ont mesme cognoissance ;
Chacune a sa creance, et les poincts de sa Loy
Qu'elle fait observer pour articles de Foy,
Ses misteres sacrez, ses Festes, ses Miracles,
Ses Prophetes, ses Saincts, ses Jeusnes, ses Oracles ;
Toutes nous vont preschant qu'il faut adorer Dieu,
Qu'il s'appaise et fleschit le servant en tout lieu,
Par Prieres, Presens, Vœux et Pelerinages,
Nous estant presenté sous diverses Images ;
Soyons donc Pelerins, visitons les saincts Lieux,
Ainsi qu'on nous apprend avoir fait nos ayeux :
Car cette œuvre aux humains est pleine de merite,
Qui contre nos pechez envers Dieu nous profite :
Hypocrite couvert, je découvre ton cœur,

Ce grand Dieu clair-voyant rend mocqué le mocqueur,
Tenant ta langue en main ton cœur est loin derriere,
Tu ressemble aux Tombeaux pleins de salle poussiere :
C'est bien fait il est vray visitant un sainct Lieu
Si tu ne faisois pas barbe de foirre à Dieu [1] ;
Tes ayeux Pelerins dedans la Palestine
Alloient au Sainct Sepulchre en Charité divine,
Cette dame Paula [2] visitoit les saincts Lieux
Où Jésus-Christ fut né, qui parust à ses yeux ;
Mais toy couvert de fard, dissimulé dans l'ame,
Tu te dis Pelerin pour seduire une Dame,
Et vous belle aux beaux yeux, esclave de l'Amour
Qui brusle vostre cœur et la nuict et le jour,
Vous faites mille vœux pour paroistre plus sainte,
Et l'on juge à vos yeux que ce n'est qu'une fainte,
Cupidon est par tout, les temples de Venus
Sont comme en Cytherée, en France entretenus ;
Vous allez visiter souvent Bonnes-Nouvelles [3],
Mais c'est un autre Sainct qui reçoit vos chandelles,
Il faut prendre un pretexte, et pour couvrir son jeu,
Demain à Bon-Secours [4], apres en autre lieu ;

---

1. Et l'Hypocrite fit barbe de paille à Dieu.
(Regnier, *Sat.* VI, vers 136.)

2. Dame Paula, c'est Sainte-Paula, descendante des Scipions et des Gracques (347-404), qui abandonna son palais pour vivre et mourir dans une pauvre chaumière à Bethléem [P. B.].

3. Le prieuré de Bonnes-Nouvelles, anciennement Notre-Dame-du-Pré, est encore le lieu d'un pèlerinage et d'une assemblée fort suivis des Rouennais. Cette église est située dans le faubourg Saint-Sever, sur la rive gauche de la Seine [P. B.]

4. Il en est de même de N.-D. de Bon-Secours, dont l'église, réédifiée il y a une cinquantaine d'années, se voit à l'est de Rouen, sur le sommet de la côte Sainte-Catherine et domine toute la vallée de la Seine [P. B.].

Pour n'avoir point d'enfans on se meurt de tristesse,
Il faut donc faire vœu pour aller à Liesse [1],
L'on cherche compagnie, on s'esgale d'humeurs,
Amy, cousin germain, le frere avec ses sœurs :
Ainsi tous d'un accord pour faire le voyage,
Chacun de son costé pourvoit à l'équipage :
L'une emprunte un Carrosse, et l'autre des chevaux,
L'un fournit de vollée, et l'autre a mille maux
A trouver un collier garny d'une croupiere
Pour un cheval d'emprunt qui trainoit de la biere ;
Puis faute de Cocher on se sert de Guillot [2]
Qui des pestiferez menoit le chariot :
Ainsi bien attelez de cœur et de courage,
La trouppe se dispose au saint Pelerinage ;
Mais avant que partir l'on fait provision
De bons pastez de bœuf sentant la venaison,
De langues, de jambons, de flacons, de bouteilles,
Car l'estomach à jeun est dégarny d'oreilles ;
Et d'ailleurs ce bon meuble est tant requis par tout,
Que l'on ne peut sans luy long-temps estre debout :
Or sus les coffrets pleins de tant de bon mesnage,
Tous montez en carrosse on part de bon courage :
L'une devotieuse enfile un Chappellet,
L'autre par trop pressée agence son collet,
L'un chante à faux-bourdon une chanson devote

68. 1645 : engence son collet.

1. Notre-Dame-de-Liesse, dans le département de l'Aisne, lieu de pèlerinage célèbre.

2. Ce Guillot était probablement le voiturier qui menait les malades à l'Hôpital des pestiférés, situé au lieu de santé dans le faubourg Cauchoise. On le nomme actuellement l'Hôtel-Dieu [P. B.].

Mise nouvellement sur l'air de la gavotte[1],
L'autre moins retenu veut discourir d'Amour,
Raconte ses beaux faits tant de nuict que de jour
A celle dont les yeux par leur claire lumiere
Font cacher le Soleil au fort de sa carriere,
La nomme ses amours, son tout et son desir,
Qu'estant esloigné d'elle il meurt de desplaisir,
Puis par un doux regard voulant charmer sa veuë,
S'efforce d'engendrer ainsi que la tortuë :
L'autre s'appercevant qu'on fait l'amour des yeux,
Se gosse des mondains qui s'esgalent aux Dieux,
Baissant sa veuë en bas faint de dire ses Heures,
Lisant de Cloridor les chastes advantures[2] :
Arrivez au Lieu sainct on fait provision
De ce qu'on trouve propre à la devotion,
De Médailles, de Croix, de Cierges, de Chandelles,
D'Agnus-Dei d'argent, de Chappellets de perles ;
Leurs vœux sont differents, car l'une y fait present,
Pour bien tost engrosser, d'un poupelot d'argent ;
Chacun a son dessein, l'un pour le mariage,
L'autre pour y donner son fané pucellage ;
L'une pour le jaunisse et les pasles-couleurs,
Au lieu d'une chandelle y veut offrir des fleurs ;
L'autre demy-brehaigne et de froide nature,
Veut faire emplir son ventre, ou c'est grande advanture ;
Celle qui trop feconde engendre trop d'enfans
Fait boucler l'Utérus dix ans devant ses ans ;
La vefve avant le temps, desirant du lignage,
Y va faire un present pour sortir du vefvage :

---

1. Les cantiques se chantaient sur des airs de chansons à la mode.
2. Nous n'avons pas trouvé le titre du roman auquel Angot fait allusion.

Partant pour vray remede à guerir tant de maux,
L'on peut nommer ces Vœux la selle à tous chevaux ;
Il faut faire retour, de peur que de la bource
A force d'espuiser l'on n'asseche la source,
Car l'homme sans argent si loin de sa maison
N'ayant de quoy disner est sot comme un oyson ;
Estant en son pays on peut faire une vente
D'un pré, d'une maison ; l'on trouve argent en rente
Pour courre le pays, pour aller voyager ;
L'on prend un pot de vin d'un retraict lignager :
Mais estant esloigné du lieu de sa demeure,
Si l'on n'a de l'argent on est à la mal-heure :
Puis le chemin est long pour prendre le plus beau,
Si l'on desire aller à Fontaine-Bleau
Et de-là voir Paris, et Sainct-Denis en France,
Où l'on void de nos Roys la superbe despense,
Puis Saint-Germain Alez, et tous les autres Lieux
Que l'on pourroit nommer la demeure des Dieux,
Tant ils sont enrichis de marbre et de peinture,
L'Art qu'on y void dedans surpassant la nature.
Or sus on s'achemine, et Dieu sçait si l'Amour
A l'aller tout pensif, se resveille au retour,
Ce ne sont que baisers, que ris, que mignardises,
Que serremens de mains, alliances, devises,
Un chacun se declare, et les plus retenus
N'ont point d'autre penser qu'aux deduits de Venus ;
Le jour est en espoir, la nuict en jouyssance,
Le ventre et l'appetit n'ont point de suffisance ;
Bien boire et bien manger, puis de la table au lict,
Passer ainsi sa vie en l'amoureux deduict ;
Sans soin de l'advenir, hypocrite dans l'ame,
Faignant d'estre devot pour mieux couvrir ta flame

Abusant des saincts Lieux et des Devotions,
Pour offrir à l'Amour tes folles passions,
C'est attiser un feu dont la flame éternelle
Bruslera pour jamais ton ame criminelle.

Raro antecedentem scelestum
Deseruit pede pœna claudo[1].

---

1. Horace, *Odes*, III, II, vers 31-32.

LA POURMENADE

CINQUIESME SATYRE

Or sus puisque Phœbus advançant sa carriere,
Visite le Lyon, quittant bien loin derriere
Le Taureau primerain, et d'un rayon ardant
Les testes des humains d'un feu chaud va dardant ;
Puis qu'en faisant son cours le chaud Phlegon [1] heberge
Chez deux signes bruslans, compagnons de la Vierge,
Qu'il crevace la terre en mille et mille pars,
Faisant que les espics de tous costez espars
Par l'ardeur de son œil ondoyent sur la plaine,
Que le faucheur pantelle et de chaud et de peine,
Taschant d'amesnager les grains que la saison
Par son vigilant soin luy fournit à foison.
« Allons nous pourmener, faisons partie ensemble,
Nous ferons librement tout ce que bon nous semble,
En despit du controlle, et de tous les jaloux,
Il m'est permis de rire estant avecque vous » ;
Qui croit que l'on fait mal pour hanter sa parente
Ressemble à l'Oyselet qu'une fueille espouvente,
Car s'ombrager de tout, croyans legerement,
C'est monstrer en public son peu de jugement :

---

1. Phlégon était un des coursiers du char du Soleil ; ici il est pris pour le Soleil lui-même.

« Envoyez un Laquest au logis de ma belle,
L'advertir qu'en passant nous la prendrons chez elle,
Elle aime compagnie, et d'une gaye humeur
Dit le mot en passant sans offencer l'honneur;
Et puis tout d'un chemin nous prendrons sa voisine;
« Vostre Carrosse est grand. — Qu'en dis-tu, ma cousine?
— Je veux tous vos desirs. » Mais tant de mesdisans,
Tous ces Poëtes menteurs, un tas de Courtisans,
Quand ils n'ont pû corrompre un chaste mariage,
Crevant de desplaisir, ils vomissent de rage
Mille propos menteurs, encor qu'il n'en soit rien;
Et puis on croit le mal bien plustost que le bien:
Non, non; n'y pensez pas; il ne s'en faut que rire,
Pour n'en pouvoir jouyr, ils en veulent mesdire.
Quoy! prendre garde à tout, hé quel contentement
Auroit-on en ce monde! ô le cruel tourment
De vivre en ce soucy, craignant la mesdisance,
Qui d'offenser autruy n'a point de suffisance;
« Voicy venir ma belle, elle vient nous trouver,
Elle aime autant et plus son honneur preserver,
Et vivre en bon renom sans qu'on mesdise d'elle,
Que ne peut desirer aucune Damoiselle:
Mais toutesfois sans crainte elle passe son temps,
Ne faisant nul estat de tous ces mal-contens
Qui n'ont aucun plaisir si ce n'est à mesdire
D'une chaste Beauté qui n'ose les desdire;
« Cocher, qu'on se depesche, icy proche advencez:
Bon jour, belle, bon jour, tu nous a devancez,
Nous allions te trouver: es-tu pas à tout faire?
— Je suis du tout à vous, car je n'ay nulle affaire:

21. 1622 : Envoyez mon Laquest

Où va-t'on de ce pas ? — Prendre ce Cavalier
Dont il est tant de bruit. — Il est trop journalier,
Son humeur ne me plaist ; tantost il aime à rire,
Quelquesfois tout resveur pas un mot ne veut dire.
— N'importe, il le faut prendre, il se repaist d'honneur.
Servons-nous de sa bource et quittons son humeur.
— Allons donc vistement, je veux monter derriere,
Car le cœur me bondit quand je vay en arriere :
Vous gastez mon collet, Monsieur, tout doucement,
Il emporte ma houppe : ô Dieu que de tourment,
C'est assez pour mourir, vous rompez ma dentelle.
— Laissez cela, Monsieur, laissez cette Donzelle,
— Il pile sur ma robbe, et bien vous mocquez-vous ?
— Frappez dessus son dos, assommez-le de coups.
— Vrayement je n'en peux plus — Dà je n'y voy que rire,
Or sus j'ay pris ma place, et bien qu'en veut-on dire ?
— Vous estes tout plaisant, à quoy bon tous ces jeux
Pour gaster un collet et chifonner des nœuds.
— J'aime à passer le temps sans offenser personne.
— Quand mes nœuds sont gastez je n'ay pas qui m'en donne.
— Mon cœur pardonne-moy, s'il ne tient qu'à cela
Que ne soyons amis, ma Belle touche là,
A ce soir de retour sans mentir je te jure
Que je t'en veux donner une autre garniture. »
Ainsi tout pesle-mesle, on poursuit son dessain,
On commande au Cocher d'aller doublant le train,
L'on chasse à coup de foüet, les chevaux de vitesse
Eslevent la poussiere et galopent sans cesse ;
Alors comme un tonnerre on entend un grand bruit,
Le peuple se recule et du peril s'enfuit,
L'on ne voit que du feu, les chevaux en desroute
Prennent le mors aux dents et vont quittant leur route,

Si bien que le Cocher tire à force de bras,
Saccadant ses chevaux pour les remettre au pas :
Mais le mal-heur permet qu'il se rompt une guide,
Que le cheval hors main se frottant se débride,
Le Cocher crie à l'aide, on ne luy peut aider,
Chacun medite un Saint pour s'y recommander ;
L'un tend les mains au Ciel, l'autre ouvre la portiere
De crainte du peril, se jettant en arriere,
Tout retentit de cris, on n'attend que la mort,
Car le carrosse estoit à deux pieds prez du bord
D'un vallon enfoncé dans une grande roche,
Qui fait fremir de peur si quelqu'un en approche :
Alors ce grand Soleil conducteur des humains,
Qui de nostre salut tient la guide en ses mains,
Destournant le danger qui menaçoit leur vie,
Qu'Atropos en coupant son fil leur eust ravie,
Les met en liberté, les delivrant de peur
Qui les rendoit pasmez prez d'un si grand mal-heur ;
Car du train de derriere il fit sortir les oches,
Qui les arreste court tout aupres de ces roches :
Deux pas plus de chemin, et carrosse, et chevaux,
S'en alloient fracasser en mille et mille sauts ;
Preservez du danger d'un si grand precipice,
Au lieu d'aller offrir des vœux en Sacrifice
Au Souverain du Ciel, Protecteur des humains,
Repentis du passé, vers luy tendans les mains,
Confessans leur peché, pour monstrer une envie
Qu'ils avoient de quitter leur impudique vie,
Chacun reprend sa place, on oublie aisément
Un mal-heur quand il passe ainsi legerement :
A l'instant le Cocher fait allonger sa guide,
Releve son carrosse et son cheval rebride,

Reprend le grand galop, esmouche ses chevaux
De la chasse du foüet, en despit de leurs sauts,
Puis après on arrive en un lieu de plaisance,
On respire l'Amour où Venus print naissance,
L'on fait la pourmenade, on s'esgare, on s'enfuit,
L'une y prend une fleur, l'autre y mange du fruict;
C'estoit un beau Jardin, dans lequel maint parterre
Fait en compartiment dix mille fleurs enserre,
Les fruicts qu'en la saison on pourroit souhaitter
S'y cueilloient sur des nains qu'on avoit fait planter;
Sous une voûte estoient Orengers qui verdissent
A l'abry des roux-vents dont ils se garantissent,
Car les froids rigoureux des Aquilons mutins
Fanissent la verdeur des Champs et des Jardins ;
On contentoit son œil en mainte longue allée,
Qu'un charme verdoyant ombrageoit de fueillée ;
De là dans un taillis l'on entroit à couvert,
Où l'on voit à l'entrée un cabinet couvert
De trosne et de charmeau, dont la verte fueillée
Attire des Oyseaux une trouppe esveillée.
Là se traictoit l'amour, où mille passe-temps
Rendoient diversement les Amoureux contens ;
L'un par ses doux baisers entretenoit sa flame,
L'autre y faisoit des vers en l'honneur de sa Dame ;
L'un estant tout pensif, ravy par les beaux yeux
De celle qui le tient comme esclave Amoureux,
Se mire en sa beauté, souspire son martire,
Meurt mille fois pour elle, et n'ose pas luy dire ;
Les autres à l'escart se retirant du bruit,
Faignant d'aller chercher en quelque part du fruit,

118. 1622 : Où respire l'Amour, où Venus prist naissance.

S'estendent sur l'herbette, et puis viennent aux prises
A l'ombre du taillis, au vent de leurs chemises :
L'un est au pied d'un arbre, et tient sur ses genoux
Celle dont le mary se mocque des jaloux,
Luy baise les tetons, ses beaux yeux, et la bouche,
Puis savoure à longs traicts les plaisirs de la couche ;
Chacun baise la sienne, et meurt de desplaisir
Qu'il n'augmente en baisant de baiser le desir ;
Les Pages, les Vallets, Cocher, Filles, Donzelles,
Dedient à l'Amour leur services fidelles :
Les uns sous un degré, faute de trouver mieux,
Comparent leur plaisir au doux Nectar des Dieux ;
D'autres plus esloignez à l'appuy d'un portique,
Contentent leurs desirs d'une façon lubrique :
Ainsi s'accroit le vice et pullule en tous lieux,
Si l'une fait du mal, l'autre ne fait pas mieux,
Car toutes vous serez, vous estes, ou vous fustes[1]
De fait, ou de puissance, ou de volonté puttes.

Mala, bonam, malam esse vult, ut sui sit similis[2].

---

1. Toutes estes, serez ou fustes
De faict ou de volunté putes.
(*Roman de la Rose*, vers 9576-9577.)

2. Plaute, *Trinummus*, v. 215, ou acte II, scène II, quand on divise la pièce à la moderne. Angot, en faisant cette citation, a mis les adjectifs masculins au féminin, pour l'adapter à une femme.

LE COUSINAGE[1]

SIXIESME SATYRE

Ennuyé des procez, fatigué de querelles,
Las de faire l'amour à ces Beautez rebelles,
Pour chercher du repos me trouvant de loisir,
Pendant la Mession[2] un jour j'eus le desir
D'aller à la campagne, abandonnant la Ville,
Où pour n'estre Officier je restois inutille :
Estimant l'homme heureux de tout poinct en effet
Qui libre en sa maison sa résidence fait,
Esvitant les soucis, les ennuis et les peines,
Les Procez, les debats dont les Villes sont pleines :
Monté donc à cheval je mets la plume au vent,
Oubliant le chemin où je vay peu souvent,
Sans dessein d'aucun lieu pour faire une visite,
D'un pas comme esgaré, mon esprit sans conduite,
Je marche à travers champs tant que permet le jour,
Despitant à par-moy les procez et l'amour,
Dont l'homme est affligé d'une peine infinie,
Qui l'accablant du faix, luy abbrege la vie :
Mais au Soleil couché, de mon giste incertain,
Ne sçachant où loger, et craignant le serain,

1. Cette satire est une imitation de la Satire X de Regnier.
2. La Mession, dont parle l'auteur, indique bien qu'il était avocat.

Regardant loin de moy j'apperçois un village
Que je pouvois gaigner si j'avois du courage ;
Lors trouvant un passant sans beaucoup m'arrester,
En m'approchant de luy je le viens accoster,
Pour ayant sceu son nom, apprendre sa demeure,
Et loger au besoin estant pressé de l'heure ;
Remply de courtoisie il m'offre sa maison,
Du village lointain il me donne raison,
Me dit que le Monsieur est brave Gentil-homme,
Qu'il est cogneu par tout, que La Tille on le nomme,
Que si je veux presser les flancs de mon cheval,
Qu'aprez avoir passé ce prochain petit val,
J'iray tout droit descendre, entrant dans le Village,
Au pied de sa maison peu loin de voisinage :
Le nom de ce Monsieur me rend fort estonné,
Et croy que le destin me l'avoit ordonné,
Tenant pour asseuré que toute chose humaine
S'attache à son decret comme à sa loy certaine ;
Car pressé de la nuict, du chemin esgaré,
Tantost prez d'une haye, ou dans un labouré,
Resolu de passer la nuict par trop obscure,
Affublé d'un manteau pour toute couverture,
En attendant le jour à l'abry d'un buisson,
Contre un arbre appuyé, sur pieds comme un oyson,
Asseuré d'y gaigner le catharre et le rhume,
N'ayant jamais couché que sur un lict de plume,
Pensant estre esloigné d'amis et de secours,
Forgeant seul à par-moy mille et mille discours
De rage et de despit, m'accusant d'inconstance,
Et par hazard j'estois prez de ma cognoissance :
Ainsi de fatigué je deviens bien joyeux,
Car de tous mes parens cil qui m'aimoit le mieux,

Et qui plus m'honoroit, estoit le Gentil-homme
Du village apperceu qui La Tille se nomme.
Alors doublant le pas pour m'en aller souper,
Je pique mon cheval et le fais galloper,
Jugeant que mon Cousin d'une humeur volontaire,
Bien joyeux de m'avoir me feroit bonne chere ;
Car souvent en procez me venant visiter,
M'empruntant de l'argent pour les solliciter,
A l'adieu, par serment, il m'obligeoit promettre
D'aller l'Esté suyvant voir sa caze champestre,
Quoy qu'indigne de moy, n'ayant commodité
D'y bien m'y recevoir suyvant ma qualité,
Mais d'avoir le cœur franc, et la volonté bonne,
Il le disputeroit contre toute personne ;
Trois ans s'estoient passez rebatant ce discours,
Et moy qui cognois bien de ce monde le cours,
Je jugeois qu'en effect tant d'offres de franchise
N'estoient que vanité, que propos de faintise,
Qui pouvant luy servir, il vouloit m'obliger :
Puis de mon naturel ne croyant de leger,
Luy party j'oubliois toutes ces courtoisies,
Ses adieux affetez, ses vaines fantaisies,
Pour ne penser à luy quand il estoit absent,
S'il m'avoit au partir rendu tout mon argent.
Or estant arrivé trouvant la porte ouverte,
J'entre en la basse-court, de fumier bien couverte,
Jettant mes yeux par tout, et d'amont, et d'aval,
En criant : « Ho, valet ! vien prendre mon cheval, »
Personne ne paroist, sinon qu'à la fenestre
Je vis je ne sçay qui qu'on ne pouvoit cognoistre,
Qui se cache aussi tost, à sa mine jugeant
Qu'au lieu d'un Gentil-homme il croit voir un Sergeant ;

Je descends de cheval et le prends par la bride,
Allant au petit pas où le fumier me guide,
Pensant bien en moy seul que c'estoit grand hazard,
Si j'estois bien souppé pour estre arrivé tard ;
J'entre dans l'escurie, où je vis une vache,
Deux jumens, un poulain, qu'aussi tost je detache
Pour placer mon cheval aupres du ratelier,
Que faute de licol je ne pouvois lier,
Si bien qu'estant contraint rester dans l'escurie,
Car ces jumens mettoient mon cheval en furie,
Je despitois ma vie, et maudissois le sort
Qui vouloit m'accabler sans me donner la mort :
Enfin je voy de loin un gros Valet d'estable,
Qu'on eust creu (le voyant) faire amende honorable,
Tout tremblant, teste nuë, en s'approchant de moy
Me fait un grand salut, estant bien en esmoy
Pour sçavoir qui j'estois, me voyant il s'estonne,
Me quitte, et s'enfuyant, dit, « Il n'y a personne. »
Je creve de despit, et me mets à jurer,
Car tous mes doux propos n'avoient pû l'asseurer.
Regrettant ma maison, j'accuse ma fortune,
Je souhaitte le jour, ou le clair de la Lune,
Afin de me conduire, et sortir promptement
D'un logis où j'estois venu sans mandement,
Accusant de sottise, et blasmant d'inconstance
Celuy qui trop leger fondé sur l'alliance,
Vient sans estre mandé loger en la maison
D'un Cousin, sans sçavoir s'il le trouvera bon.
Sur ce mot de Cousin, une jeune fillette
Cachée auprez d'un four, derriere une charette,
Qui venoit m'escouter, pour au son de ma vois
Tascher de descouvrir et sçavoir qui j'estois,

Court droit vers le logis, quitte la sentinelle,
Crie : « Ouvrez, mon Cousin est là bas sans chandelle; »
La clarté survenant mon Cousin m'apperçoit,
Bien joyeux de me voir de bon cœur me reçoit,
Fait prendre mon cheval pour changer d'escurie,
Crie à l'un puis à l'autre, estant tout en furie
De m'avoir fait tarder, n'ayant osé venir,
Craignant ses ennemis qui pouvoient survenir,
Estant tousjours au guet de peur d'une surprise,
Car il avoit affaire à gens pleins de faintise,
Vrais renards en effect, sans aucune valeur,
Qui n'osoient pas paroistre où vont les gens d'honneur:
Ainsi pour s'excuser se mettant fort en peine,
Il me fit un discours tissu de longue haleine,
Racontant sa valeur, puis pour couvrir son jeu,
Appellant un Valet pour allumer du feu,
Il me prend par la main, il m'embrasse et me baise,
Il jure qu'en effect jamais ne fut plus aise,
Qu'il reçoit de l'honneur sans l'avoir merité,
Que je l'ayme par trop de l'avoir visité ;
Et brisant son discours, approchant de la salle,
D'où la poudre sortoit ainsi que d'une halle,
Car peu auparavant pour mieux m'y recevoir,
On l'avoit balleyée ainsi qu'on pouvoit voir
Par un tas de poussiere à la porte amassée
Qu'un petit chambrillon, surprise, avoit laissée ;
Je le prie à l'entrée, il me prend par la main,
« Je resterois icy plustost jusqu'à demain,
Me dit-il, sousriant des yeux et de la bouche,
Que de manquer d'un poinct à l'honneur qui vous touche. »
Lors je baisse la teste et prends le pas devant,
Et luy de m'embrasser ainsi qu'auparavant,

Il met son chapeau bas, me presente une chaise,
Tasche par tous moyens de me mettre à mon aise,
Il appelle un Valet propre à me debotter,
Il court (impatient) pour le faire haster ;
Puis me laissant tout seul, il va dans la cuisine,
Et donne ordre au souper ; il mande ma Cousine
Qui pour mieux se parer change d'habillement,
N'ayant osé paroistre en peignoir simplement ;
Elle arrive aussi tost en cheveux bien coiffée,
A pas lens et tardifs ainsi comme une fée ;
Lors je quitte mon siege et vay pour la baiser,
Meditant un discours afin de m'excuser
De venir, importun, luy donner tant de peine :
Mais aprez le baiser je sentis son haleine
Me saisir droit au cœur, qui me fit chanceler,
Estant comme affoibly, contraint de reculer,
Pour trouver un appuy d'un siege ou de la table ;
Lors j'apperceus entrer ce gros Valet d'estable,
Qui portoit d'une main un verre et son chapeau,
De l'autre une serviette et le boucal plein d'eau
Que je pris aussi tost pour bien rinsser ma bouche,
Pour excuse disant que c'estoit une mouche
Que j'avois avallée en vollant promptement,
Qui m'avoit affoibly jusqu'au vomissement :
Ainsi feignant mon mal, luy faisant cette excuse,
Je cachay son defaut par une telle ruse,
Et vous dis (sans mentir) que la bouche d'un mort,
Ou l'odeur d'un retrait ne sentent point si fort ;
Après les complimens quand j'eus repris ma place,
N'ayant à qui parler je fis mainte grimace,
Car soit par trop de honte, ou par un sot respect,
Jamais de dire un mot ne se mit en effect,

Je me mis à songer, et regrettois ma vie,
Quand mon Cousin entrant, me dit : « Il vous ennuye,
Quoy ! vous ne dites mot, voulez-vous sommeiller ?
Nostre souper s'advance, il faut se resveiller ; »
Alors hochant la teste, et m'efforçant à rire,
Je minute une excuse et ne luy peux que dire,
Tant j'estois ennuyé, ne demandant qu'un lict,
Pour passer ravassant le reste de la nuict ;
Je sommeille, je bâille, et meurs d'impatience,
Mais de me retirer il n'est en ma puissance,
« Non, non, me disoit-il, il n'ira pas ainsi,
L'appetit vous viendra, nous souperons icy ; »
Je fains d'être malade : O Dieu quelle injustice,
Me retenant par force il accroit mon supplice :
En fin j'entends crier une poule, un oyson,
Qui se sentans poursuyvre entrent dans la maison,
La poule prend le vol, et s'eslevant de terre
Casse sur le buffet le boucal et le verre,
Nous de courir aprés, l'oyson sans nul effort
Pour le peché d'autruy se presente à la mort ;
La poule va et vient, recule son supplice,
Premier que de souper nous fait faire exercice,
L'un saisist un baley, l'autre prend un scabeau,
Un autre trop hasté va heurter au tresteau
Qui soustenoit la table, et trébuche en arriere,
Et la poule en passant s'escrase à son derriere ;
La pauvre poule prise, en rendant les abois
Se debat, en criant d'une mourante voix ;
On luy coupe la gorge, on la plume en colere,
On la larde, on l'embroche avant que la refaire :
Car on voulust punir promptement son meffait,
D'un verre et du boucal cassé sur le buffet ;

Puis l'heure du soupper estant bien loin derriere,
Il s'excuse envers moy sur une Chambriere
Longue en ses actions, pour ses pasles-couleurs,
Qui retiennent ses pieds aussi bien que ses fleurs :
Puis que son Cuisinier est fier et grand yvrongne,
Qu'on n'oseroit haster, ou bien qui tousjours grongne,
Que son Laquais se meurt, que son Homme est absent
Estant chez ses Fermiers pour avoir de l'argent,
Que de tous ses Valets il n'a point de service,
Que son Cocher faisoit l'amour à sa Nourrice :
Ainsi du coq à l'asne en quittant ses Valets,
Il change de discours, il parle du Palais,
De chevaux, de procez, d'oyseaux, de chiens, de bottes [1],
Qu'en Hyver à Paris on gaigne bien des crottes,
Que l'argent en tout temps se trouve de saison,
Qu'il me fera manger d'une farce à l'oyson ;
Puis criant : « A souper » il dit à ma Cousine
Que pour faire servir elle aille à la cuisine ;
Elle part aussi tost, et passant prez de nous,
Par un humble salut en ployant les genoux,
Monstre sa bonne grace au sortir de la Salle,
Tordant le croupion comme cheval de malle :
Lors prez de mon Cousin estant sans dire mot,
A la premiere veuë on m'eust pris pour un sot,
Tant j'estois ennuyé de faire la grimace,
Assis, et puis debout, souvent changeant de place,
Pour divertir l'ennuy qui me pressoit si fort,
Qu'au lieu d'aller souper je desirois la mort.

1. Avec maints hauts discours, de chiens, d'oyseaux, de bottes ;
Que les valets de pied sont fort sujets aux crottes.
(Regnier, *Sat.* X, vers 71-72.)

Enfin j'entends du bruit, on vient couvrir sur table,
Les couverts sont placez par le Valet d'estable,
On sert d'assez bel ordre, en premier lieu marchoit
Un Berger, qui ses doigts à demy gras leschoit,
Qu'il avoit en portant trempez dans un potage,
Qu'il fermoit de ses yeux, ainsi que du courage [1],
Le Charetier suyvoit qui portoit d'une main
Un oyson à la farce, et de l'autre un grand pain,
En suitte un Chambrillon tremoussoit à la foule,
Bien aise de porter la courageuse poule
Qui donna tant de peine avant que de mourir,
En reculant sa mort à force de courir ;
En aprez le Vacher portoit une salade
Dont l'huyle en son odeur me rendoit le cœur fade,
Le Porcher la serviette et le plat à laver,
Plus sot qu'un hanneton qui commence à voler :
Lors on rangea les plats comme Piquiez en file,
Se suyvant comme Anglois qui sortent d'une Ville ;
On me met au haut bout me tirant par la main,
Je veux m'asseoir plus bas, mais je m'efforce en vain ;
Mon Cousin prend sa place, auprez luy ma Cousine
Encor tout en sueur d'avoir fait la cuisine,
Premier que de se seoir faisant le compliment
Des yeux et de la bouche assez modestement ;
Alors pour gaigner place à seoir sa fille aisnée,
Qui honteuse restoit prez de la cheminée,
On tremousse du cul, se pressant tant soit peu,

246. 1645 : Qu'il servoit de ses yeux, ainsi que du courage,

1. Dans l'édition de 1645, ce vers n'est pas plus intelligible. S'agit-il dans la première version des *yeux* du potage ? Dans la seconde, c'est à ceux du valet que l'allusion s'adresserait.

Afin que tout de rang chacun fust prez du feu,
Car on laissoit exprez un costé de la table
Pour mieux ranger les plats par le Valet d'estable ;
Ainsi (comme un malade estant abandonné,
Reste tout esperdu son esprit estonné)
Je demeure confus, je croy que je sommeille,
Que j'advise un fantosme en sursaut qui m'esveille,
Me voyant sis à table et sans pouvoir manger,
Prendre un plat du haut bout pour au bas le ranger,
Sentir au bout des doigts la chaleur d'une assiette,
Qu'un Valet prez de moy frottoit d'une serviette,
Chacune ayant son timbre inesgal de blason,
Estant toutes d'emprunt de diverse maison,
Un chandelier rompu dont la chandelle noire
Rendoit une lueur pour lire le grimoire,
Un chacun (sinon moy) se traittant à deux mains,
Plus viste qu'on ne chante au jour de la Toussaints,
Un chien faire du bruit, jetter un plat à terre,
Un Valet estourdy laisser tomber un verre,
Un autre plus accort qui se met en effet
De moucher la chandelle, et l'estaint tout à fait,
La prendre devant moy pour oster la fumée,
Et tout d'un mesme temps la remettre allumée ;
Et croyois au certain assister au sabat,
Estonné comme un liévre attrapé au rabat,
N'eust esté qu'on avoit espandu sur mes chausses,
Esteignant la chandelle, un plat tout plain de sausses :
Lors on vient à l'excuse (et moy comme en sursaut
Ainsi qu'un plastrier tombé d'un lieu bien haut)
Je reviens en moy-mesme, et ris d'un tel mystere,
Puis que pour m'en fascher je n'y pouvois que faire :
On tance le Valet, on le baptise un sot,

Et puis à ma priere on ne luy dit plus mot,
Je m'efforce à manger ; je couppe une foüache,
Du coin de ma serviette essuyant ma moustache.
Mon Cousin me reforce, et boit à moy de hait,
Du sildre de son creu que l'on tire au fosset,
Fasché d'estre sans vin pour faire chere entiere ;
Puis pour s'en excuser blasme sa Chambriere,
S'asseure au lendemain d'en avoir du meilleur
Une bonne bouteille à resjouyr le cœur,
Me disant, « Mon curé (que le bon Dieu conserve)
N'est jamais despourveu d'un flaccon de reserve : »
Il m'approche la souppe et m'invite à manger,
Puis à boire d'autant il me veut obliger ;
Les plats doublent leurs rangs, et font la contremarche,
Puis ainsi comme eschets ils ont diverse marche ;
La poule se coulloit de quartier en quartier[1]
Ainsi qu'une navette au travers d'un mestier,
Puis demy-tour à droict prenant son advantage,
Emoussoit le couteau d'un valeureux courage ;
Je ne sçay que manger pour manquer d'appetit,
D'un plat de trois pigeons je prends le plus petit,
Puis soudain le quittant je me jette à la souppe,
Mon Cousin un morceau de la poule me couppe
Que je mets sous mes dents, croyant par un effort
Le tirant à deux mains, demeurer le plus fort ;

---

1. Mais retournons à table, où l'esclanche en cervelle,
Des dents et du chalan séparoit la querelle ;
Et sur la nappe, allant de quartier en quartier,
Plus dru qu'une navette au travers d'un mestier
Glissoit de main en main, ou sans perdre advantage
Ebréchant le couteau, tesmoignoit son courage.

(Regnier, *Sat.* X, vers 321-324.)

Ainsi maschant à vuide et faisant bonne mine
Je donnois au grand diable et Cousin et Cousine .
Je me leve de table, et n'attends le dessert,
Mon Cousin estonné comme un homme sans vert,
Me tire par le bras, me remet dans ma chaise,
Et moy pour m'excuser je fains d'estre à malaise,
Que je ne veux qu'un lict pour aller reposer,
Que j'ay soupé sans faim, n'osant le refuser,
Puis d'un humble salut luy disant bon prouface,
Je fais la reverence et m'oste de ma place :
Lors estant sans mot dire et sans penser à rien,
Je trouve sous mes pieds mille crottes de chien,
Qui me prenant au nez me font quitter la salle,
Je souhaittois pour lors qu'on me troussast en malle[1],
Tant j'estois ennuyé par divers accidents,
Des yeux, du nez, des pieds, de la bouche et des dents ;
Enfin pour me conduire on prend une chandelle,
J'entre dans une chambre assez passable et belle,
On y brusle un fagot, on m'y prepare un lict
Pour passer en repos le reste de la nuict :
Mon Cousin prend congé, puis m'offrant son service,
M'oblige à n'espargner quelque chose qu'il puisse :
Lors je sens tous mes sens s'accoiser peu à peu,
Et pour me reposer je m'approche du feu,
Ressemblant au malade aprés une faillance
Qui petit à petit reprend sa cognoissance,
Ainsi qu'un voyageur bouleversé des vents,
Troublé de mal de teste, et de vomissements,
Si la mer s'adoucist et calme son orage

1. C'est pourquoy j'eus grand'peur qu'on me troussast en malle. (Regnier, *Sat.* XI, vers 233.)

Il oublie ses maux et reprend bon courage :
Enfin d'un œil plus sain, l'esprit moins agité,
Je contemple le lict où l'on m'avoit gitté ;
Lict qui n'estoit de camp, mais une citadelle,
Car il estoit flancqué d'une grande escabelle,
Et d'une chaise à bras pertuisée au mitan,
Pour passer le canon qui pette par enhan :
Il avoit pour courtine un tapis de la salle,
Faisant jour par endroits, non pas de coups de balle,
Mais d'avoir soustenu les mittes et les vers
Qui couvrant ses deffauts s'estendoit à l'envers.
La couverte, un loudier comme une platte forme
Estoit mis sur la couche extrêmement difforme,
Car pour un pied rompu l'on s'aidoit d'un chouquet
Qu'on avoit emprunté du cuisinier Hacquet ;
Dessus un escabeau je pris une serviette,
Qu'on avoit mise exprez pour servir de toillette,
Je la plie en esquerre et m'en fais un bonnet,
Puis pour me devestir se presente un Valet
Qui tire mon pourpoinct, et me met en chemise,
Lors pressé de pisser, dessous mon lict j'advise
Un reschaut destiné pour servir d'urinal,
Fait de terre à potier, de façon d'Orival [1] :
Aprez avoir pissé, dans le lict je me couche,
Où tout incontinent je sentis en ma bouche
La poudre cracqueter qui m'agaçoit les dents,
Car cette couche estoit vermoulluë au dedans,
Qu'on osoit estonner de peur que la paillace
Ne fit un souple-saut et tombast à la place :

1. Il y avait une fabrique de poteries grossières à Orival, près Elbeuf [P. B.].

Je m'estends dans le lict, je tasche à sommeiller,
Mais Soldats en campagne afin de m'esveiller,
Car l'on n'avoit encor bien estaint la chandelle,
Que la puce et punaise estant en sentinelle
Ne m'advise aussi tost, et d'un « Vous estes mort, »
L'une pince ma fesse, et l'autre au cul me mort :
J'ay beau (me deffendant) dire : « Amy de la garde »
Je tire mon rideau, s'il fait jour je regarde,
Pour sauter hors du lict, esvitant leur fureur,
Je vais à la fenestre et m'escrie : « Au voleur, »
Estant tout endormy, l'esprit plein de furie,
Je fus plus d'un quart d'heure en cette resverie ;
Enfin cherchant la porte afin de me sauver,
Le costé d'un buffet du pied je vay trouver,
Qui m'esveille en sursaut et me culbutte à terre,
Alors je cognois ceux qui me faisoient la guerre,
Et pour m'en delivrer sans faire plus de bruict
Je passe tout debout le reste de la nuict.
Tost aprez l'arondelle annonçant que l'Aurore,
Alloit rougir le Ciel d'un taint qui le redore,
Les prez, les bleds, les bois, paroissant à mes yeux,
Ondoyer au souffler d'un Zephyr gracieux,
Qu'Apollon se levant alloit prendre la peine
D'estendre ses rayons sur la fertile pleine,
Le courage m'accreust, je reprends mon pourpoinct,
Je mets la botte en jambe et me vest de tout poinct,
Je descends les degrez, et droict à l'escurie
Je vay voir mon cheval que je trouve en furie,
En humeur de couvrir une forte jument
Qui tirant son licol tendoit le fondement :
Et j'empoigne un baston, et d'estoc et de taille,
J'estrille mes galans jusqu'au ventre à la paille,

Qui vouloient ribauder dés la pointe du jour,
Leur faisant, et de prez, bien passer leur amour ;
Puis mon cheval sellé, je m'en vay dans la salle,
Mon Cousin aussi tost de sa chambre devalle,
Me donne le bon jour, dit, « Il faut desjeuner,
Puis un tour au jardin nous irons pourmener, »
Et moy qui desirois partir en diligence,
Je fains l'heure advancée et plus tard qu'on ne pense ;
Je veux prendre congé, pour retourner chez moy ;
Il m'en veut empescher, et jure sur sa foy
Que disnerons ensemble ; enfin pour mon excuse,
Il me contraint mentir en usant d'une ruse ;
Lors je monte à cheval, bras dessus et dessous,
Premier que de partir il m'embrasse aux genoux,
Et moy de mon costé bien triste de visage,
Pour n'avoir point soupé ny dormy de courage,
Rendant le compliment, je l'oblige en effet
De croire que pressé je le quitte à regret :
Ainsi je pris congé, resolu d'asseurance
De ne tomber jamais en telle repentance ;
Car, enfin qu'un Cousin vous puisse recevoir,
On ne doit le surprendre, ains luy faire sçavoir,
Autrement on merite au lieu de bonne chere,
A jeun et sans dormir la nuict passer entiere.

Quid rides ? mutato nomine de te
Fabula narratur [1].

1. Horace, *Satires*, I, 1, vers 69-70.

LUCINE

OU

LA FEMME EN COUCHE

SEPTIESME SATYRE

« Déesse des travaux, secourable Lucine,
Vueille moy soulager par ta bonté divine ;
Helas je n'en peux plus, appaise mes douleurs,
Le ventre ! les costez ! les reins, hà je me meurs.
— Madame ! et levez-vous, prenez un peu courage,
Allons en vostre chambre, hé voyez son visage
Comme il va pallissant, elle s'en va mourir,
Marie venez tost, venez nous secourir,
Qu'on appelle la garde, où est la sage-femme ?
Qu'elle endure de mal ! Bon courage, Madame.
— O Dieu quelle trenchée, et que j'ay de tourment
Pour un simple plaisir qui passe en un moment.
— Sortons d'icy, Madame, et sans plus de demeure
Couchez-vous sur le lict ; je prevois bien vostre heure,
Vostre fruict est bien bas, je sens bien au toucher
Que c'est dans peu de temps que devez accoucher.
— Mon mal se diminuë, apportez une chaise,
Et me laissez un peu reposer à mon aise ;
Ce sont avant-coureurs qui ne font que passer,
Ma robbe est decrochée, il vaut mieux me lacer ;

Dieu quelle maladie, elle est par trop traistresse,
Encor un peu de temps, vous estiez sans maistresse,
Mais voicy compagnie ; il nous vaut mieux monter.
— C'est Madame Desveux qui vous vient visiter.
— Madame Dieu vous gard', vous prenez trop de peine.
— Quoy ! vous trouvez-vous mal ? Vous estes hors d'haleine ;
Vous changez de couleur, ne vous contraignez pas,
Mettez-vous à vostre aise, et vous seyez plus bas,
Songez à vostre affaire et prenez bon courage,
Car premier qu'il soit soir vous verrez du mesnage ;
Afin d'estre plus libre, allez vous despoüiller,
Jettez-vous sur un lict afin de sommeiller,
Avez-vous une garde, où est la sage-femme ?
L'accez veut vous surprendre, Adieu, ma chere Dame.
— Hà que je suis malade, ô Dieu je vay mourir !
Allez querir un Prestre, il me faut secourir,
Je ne peux plus durer ; Madame Magdaleine
Que j'endure de mal, que je souffre de peine.
Les reins ! le dos ! je meurs, à l'aide, à mon secours. »
Le mal est sans remede, il acheve son cours.
« Courage ma maistresse, un peu de patience,
Il faut vous despoüiller, car je sçay d'asseurance
Que vous aurez enfant premier qu'il soit minuict.
— Cœur de mere, ma fille, et sauvez vostre fruict.
Il est fort bien placé ; vos eaux se sont rompuës,
Jeanne faictes son lict, nous nous sommes tenuës
Long-temps sans la coucher. — A l'aide, je me meurs.
— Ma fille cœur de mere, endurez vos douleurs,
Allez querir sa sœur ; faites venir Madame,
Jeanne appelez Monsieur pour venir voir sa femme,
Du vin, Laquest, de l'huille. — Hà c'est trop endurer,
Que de mal par l'endroit que je n'ose nommer.

— Conservez vostre fruict, restez en cette place,
Tenez baisez cet os de Beat pere Ignace[1] ;
Tout vient bien ma maistresse. — A l'aide! quels eslans!
— Priez pour vostre sœur qui ne fait point d'enfans.
— Prenez ma pierre d'Aigle elle eslargit la porte,
Faisant soudain sortir le doux fruict que l'on porte. »
L'une court chez la mere, et l'autre chez la sœur,
L'un va querir de l'eau pour resjouïr le cœur.
Le mary tout fasché faisant la chatte-mitte,
Lit la vie et la mort de saincte Marguerite[2] :
La mere au premier somme on resveille en sursaut,
La sœur toute effrayée hors du lict faict un saut,
Passe son cottillon, s'en vient sans corps de cottes,
Ses chausses sous le bras, au beau milieu des crottes,
Sur la teste une escharpe, un Chapellet en main,
Sans voir derriere soy viste doublant le train,
Arrive en la maison tout à fait hors d'haleine,
Coiffée pour la nuict d'un gros bonnet de laine ;
La mere suit de prez pour soulager les maux
Que sa fille enduroit au fort de ses travaux,
Luy presente de l'huyle, et de l'imperiale,
Avec un récipé de poudre cordiale ;
Alors l'accez redouble, et par un grand effort
Le fruict qu'on attendoit se presente à bon port :
L'une dit « C'est un fils! » L'autre dit « Une fille ! »
L'une en croit avoir deux, et l'autre plus habile
Dit « C'est l'arriere-faix qui suit l'accouchement.
— Tout beau ne dites mot, ou parlez doucement, »

1. Ignace de Loyola.
2. La légende de Sainte-Marguerite est un poème en vers français, qui se trouve dans presque tous les livres d'Heures, et qu'on lisait aux femmes en mal d'enfant.

Dit la garde pour lors, les deux bras rebrassée
Pour emplir un grand pot de l'ordure amassée :
Puis en voyant l'enfant l'une accuse sa voix,
Une autre « A quoy tient-il qu'il ne jette sa poix ? »
L'une « Il est né coiffé, c'est le portrait du pere, »
L'autre juge au boyau les couches de la mere,
Et mille autres discours de grossesses, d'enfans,
De nourrices, de laict, d'heureux accouchemens,
Pendant qu'on fait boüillir le pot plein de merveilles,
De mauves, d'olibane, et de roses vermeilles,
Pour resserrer les lieux par trop continuez,
Et de leur en-bon-poinct tout à fait desnuez ;
Car par l'accouchement la peau devenant vuide,
Le ventre camelotte et tellement se ride,
Qu'on pourroit y joüer à primus secundus
Sans l'aide de la fueille aux cheveux de Venus[1].
Mais on fait d'autres jeux en bas à la cuisine,
Lors qu'on est empeschè prez la Dame en gesine,
Car pendant qu'on s'amuse à fermer justement
La partie estendüe en son accouchement,
Un Cocher qui tenoit la clef de la nature,
Au bas d'une servante y faisoit ouverture ;
Ainsi diversement chacun à son desir
Cherche à se contenter et suyvre son plaisir,
L'homme accuse les grands, la femme les desire,
Jugeant que les petits n'appaisent le martire,
Ainsy que la servante obligeoit son amy
A l'ouvrir davantage, et non pas à demy ;
Puis la Dame du lict en tenant ses assises,
Aprez avoir changé quantité de chemises

1. La feuille aux cheveux de Vénus, c'est soit l'Adiante de Montpellier, soit la Nigelle bleue, à cause de leur feuillage très finement découpé.

Reprend sa cognoissance, oublie ses travaux,
La joie d'estre en couche assoupissant ses maux.
Alors on luy fait voir l'Enfant qui vient de naistre,
« Tenez, il va tout seul on n'en peut estre maistre,
Voyez comme il gambille, ô qu'il est beau garçon,
Riez petit mignon, mon petit enfançon,
Et bien ! qu'il est meschant. — Ce sont tous maux de ventre,
Helas, tout beau, dodo, sus que personne n'entre,
Daubez son petit cul, le mal s'apaisera.
— Papa, approchez-vous, mon fils vous baisera,
C'est de vostre façon, et voyez je vous prie
Comme il se fait entendre, et tout beau comme il crie.
— Gardez qu'il ne se greve, car sur tout ce pacquet
Doit estre conservé, l'enfant est clair et net ;
N'ayez soucy de rien, ne changez point de place :
— Il ne s'appaise point. — Que voulez-vous qu'on face ?
— Jeanne, fermez la porte ; il vient icy du vent.
— Ce sont vos appetits, je vous l'ay dit souvent.
Madame, (estant enceinte) avec vos nourritures
De fruicts cruds, de cerneaux, de cytrons et d'ordures,
Qu'un jour sentiriez bien (en payant doublement)
Ces trenchements de ventre en vostre accouchement.
Tenez-vous en repos et vos deux jambes hautes,
Vous vous esventez bien ; vous faites bien des fautes ;
Monsieur prenez sa main, approchez-vous du lict,
Vous coucherez tout seul vrayement pour cette nuict,
Baisez un peu Madame, elle est mélancholique,
Vos beaux jeux ont causé ceste rude colique ; »
Les hommes sont heureux ; ils n'ont que du plaisir,
Et n'ont qu'à souhaiter, ils font à leur desir,

114-165. Ces vers manquent dans 1622. Ils ont paru pour la première fois dans la quatrième édition, 1626.

Ils vont où bon leur semble, et leurs chetives femmes
Perdent pour leur complaire et leurs corps et leurs ames [1],
Ce sont rogers bon-temps, ils n'ont soucy de rien.
Ont-ils fait, sont-ils saouls, adieu mon entretien,
Ma femme est accouchée, accollons sa servante ;
J'en viendray bien à bout, ouy certes je m'en vante ;
« Margot comment t'en va ? Tant tu as le corps gent,
» Je te veux acheter un demy ceint d'argent,
» Vrayement tu es gentille, il faut que je te baise,
» Je veux te marier, et te mettre à ton aise ; »
Ainsi passent le temps inconstants nuict et jour,
Par le change attisans le feu de leur amour,
Pendant que leurs moitiez d'une Ame trop loyale
Ne veulent pas faucer une foy conjugale :
« Sortez d'icy meschant, donnez ordre par tout,
De conter tous vos faits on ne viendroit à bout,
J'en sentirois du mal de me mettre en colere,
Baisez si vous voulez ma jeune Chambriere ;
Je n'en suis point jalouse, il m'est indifferent,
Donnez-lui tous nos biens, vostre or et vostre argent ;
Madame Magdeleine, helas j'ay la colique !
— Monsieur sortez d'icy, car Madame se pique,
Vous engregez ses maux, Jeanne apportez ce pot. »
Le pauvre Jean bon-homme endure et n'en dit mot,
Donne ordre aux paremens, dispose du Baptesme,
Des flambeaux, des joyaux pour honorer le Chresme,
Confitures par tout, Tavoyolles au vent,

163. 1626 : Vous rengregez ses maux,

1. Angot fait rimer *femme* et *âme* mais au XVI^e^ siècle, femme se prononçait famme, voir Peletier, Baïf, Tabourot, etc.

Choisist pour son compere un premier President,
Fait placer sous le lict la douce Cassolette :
Ce ne sont que parfums, qu'ambregris, que civette,
Qu'eau de naffe, et damas, espandüe en excez
Pour adoucir le goust qui suit l'arriere-faiz,
Tant est pleine d'ordure une femme accouchée
Quand la mer rouge passe et qu'elle est débouchée :
Qui veut doncq' en santé, nettement vivre heureux,
Qu'il esvite à jamais les combats amoureux.

Mentior at si quid, merdis caput inquiner albis
Corvorum[1].

168. 1622 : un qui soit Président

1. Horace, *Satires*, I, VIII, vers 37-38.

L'AFFLIGÉ

HUICTIESME SATYRE

L'Astre est toujours cruel de l'homme à la naissance,
Et verse abondamment sa maligne influence
Sur le chef des humains, et les fait espreuvant
Tous les maux qu'en misere on endure en vivant;
Certes depuis le jour malheureux et funeste,
Qu'en naissant j'entrevis la lumiere celeste,
Il n'est point de malheurs par le sort reservez
Pour punir les humains que je n'aye espreuvez;
Voyez que c'est de l'homme, et combien la misere
Se plaist à l'affliger, envers luy trop severe,
Voicy de ses humeurs le plus important traict,
C'est icy qu'on peut voir son naturel portraict :
Il est vain, foible, fraisle en la bonne fortune,
Il est constant et fort quand elle est importune,
Bref l'homme et la misere unis entierement,
S'accompagnent l'un l'autre en tout evenement;
L'homme vient en misere, et le long de sa vie
Se comble de soucis, de maux, de fascherie,
Et si l'on veut sçavoir quelle est l'humanité,
C'est l'homme miserable et plein de vanité;
Or des plus mal-heureux je suis l'unique exemple,
Car si l'on vient chez moy, qu'on regarde et contemple
Mon sort, mon proceder, ma vie, mes objects,
Mes parens, mes amis, mes enfans, mes subjects,

Mon estre, mon parler, mes biens, mes exercices,
Mes plaisirs, mes honneurs, mes graces, mes services,
On verra que ces biens sont faits pour m'affliger,
Qu'ils se prestent à moy pour de plus m'obliger ;
Que me sert donc cet aise ? aise si peu durable
Si ce n'est pour me rendre apres plus miserable ;
Les maux sans se lasser m'accablent dessous eux,
Et sous l'ombre du bien me rendent mal-heureux,
Et de jour, et de nuict, de moment, à toute heure,
Durant qu'en ces bas lieux je file ma demeure,
Je n'aspire à rien tant que d'attaindre à la mort,
Qui s'esloigne de moy par un mal-heureux sort :
Mon lict sans prendre halaine est baigné de mes larmes,
On me croit me voyant fachiné par des charmes,
Rien que pleurs, rien que cris, je passe ainsi les nuicts,
Et souvent en sursaut m'esveillent mes ennuicts,
Et ce qui plus me fasche, et m'esmeut davantage,
C'est que l'on m'abandonne, et qu'on ne me soulage,
Mes malheurs, mes douleurs arrivez à tel point,
Qu'un chacun les regarde et ne s'en fasche point ;
Je sçay bien qu'en ce monde on n'a que des traverses,
Que l'on passe sa vie en labeurs et tristesses,
Que chacun sent son mal, chacun porte sa croix,
L'un souffre sans mot dire, et l'autre à haute voix,
Que nos maux domestics, nos mauvaises fortunes,
Doivent se consoler aux miseres communes,
Car l'un est entravé au lien mal-heureux
D'un rigoureux hymen qui le rend langoureux
Plus qu'un esclave aux fers du Tartare severe,[1]

1. J'aime mieux estre aux fers d'un Tartare sèvère
(P. Motin, *Recueil des plus excellans vers satyriques de ce temps*, 1617.)

Qui languit miserable en douleur et misere ;
L'homme est bien-malheureux qui se laisse abuser
Par la femme maligne, et la veut espouser,
Elle fait des enfans, et puis où bon luy semble
Elle choisist un pere, à qui le fils ressemble ;
Souvent elle se vend, et la necessité [1]
Sert de voile et pretexte à sa lubricité,
Elle nous rend jaloux, et d'un amour extresme
Les sens trouble de l'homme et le met hors luy-mesme ;
Lors Argus deffians voulons mettre en prison [2]
La femme dont l'amour surpasse la raison,
Mais nulle tour d'airain, nulle porte fermée,
Ne peuvent captiver une femme mal-née ;
L'or brise les chasteaux, comme foudre les fend,
Et Danaé l'avare à tout faire se rend :
Est-il flamme impudique en l'humaine pensée [3]
Qui ne soit par la femme aussi-tost exercée ?
Semirame lascive un cheval embrasa,
L'autre sous un taureau Dedalle supposa :

---

1. Elle mesme se vend, et la nécessité
Sert alors de prétexte à sa lubricité.
(P. Motin, *Id.*)

2. Mais quelle tour d'airain, quelle porte ferrée
Ont pouvoir de tenir une femme serrée ?
Quel Argus, quel Geolier peut tenir en prison
Celle de qui l'amour surpasse la raison ?
(P. Motin, *Id.*)

3. Est-il flamme impudique, horrible à la pensée,
Qui par elle ne soit sans respect exercée ?
Tesmoing Semiramis qu'un cheval embrasa,
Et celle qu'au taureau Dedale proposa.
(P. Motin, *Id.*)

Mais rien au pris de moy, car la hayne et la guerre,[1]
Et toutes les fureurs qui saccagent la terre,
Les maux qui vont donnant aux mortels du souci,
Leur estre ont pris chez moy et leur nature aussi.
Si la femme est mauvaise, hé quelle est la seconde ?
La riotteuse haine en elle seule abonde,
Crainte, furie, horreur, despit, ambition,
Vengeance, inimitié, et toute passion
Ont seance en son Ame, et la plus genereuse
De machiner du mal est tousjours desireuse :
Je suis seul en soucy, privé de mes enfans,
Petits je les aymois, je les chasse estans grands,
Je ne les peux plus voir, j'en suis en deffiance,
A Dieu journellement j'en demande vengeance,
Pour avoir paix chez moy je les mets en procez,
Sa domination advance mon decedz ;
Nul n'est de mon costé, mes Serviteurs à gages
Sont contraints d'endurer d'elle divers outrages ;
Je n'ose à qui parler, sans doute les damnez,
Ou du moins les meschans au gibet condamnez,
Ont l'esprit plus rassis, et n'endurent la peine
D'un Bigame affligé d'une espouse hautaine :
« O Dieu que de mal-heurs, de pleurs et de tourmens,
Où je trouve asservis tous mes contentemens ;
Pourquoy suis-je sousmis à l'injuste puissance,
Qu'un Hymen geminé traisne dès sa naissance ?
Ces ennuis continus m'accablent tellement,

---

1. De là vient la feintise, et la haine et la guerre,
Et toutes les fureurs qui saccagent la terre
Car tout le mal qui donne aux mortels du soucy
Prend son nom d'une femme et sa nature aussi.
(P. Motin, *Id.*)

Qu'il n'est point de raison pour mon allegement ;
Astres qui dominez dessus mes destinées,
Que n'affranchissez-vous le cours de mes années,
Jusqu'à quand voulez-vous rire de mes douleurs,
A jamais mes deux yeux se fondront-ils en pleurs ?
Voulez-vous qu'à tousjours (ma liberté ravie)
Je sois comme un forçat le reste de ma vie ?
Non, non, il faut mourir et finir mon tourment,
Il est long par excez, quoy qu'il soit violent,
J'y suis tout preparé, il m'ennuye d'attendre,
Je voudrois que mon corps fust jà reduit en cendre
Pour aller prendre place entre les Bien-heureux
Et des soucis mortels n'estre plus desireux,
Il faut sans souspirer supporter ce naufrage,
Puis qu'à le bien prevoir je ne fus assez sage. »
Ainsi ces tristes mots prononçoit en pleurant,
S'en allant à son dueil luy-mesme preparant,
Roulant mille regrets au fond de sa pensée
Des souvenirs passez dont elle estoit blessée,
Celuy qui trop lassé de sentir ses douleurs
Se voyoit succomber au fort de ses malheurs :
Lors couché sur un lict se pasme de foiblesse,
Le corps tout abbattu, l'esprit plein de tristesse
Fait prevoir son malheur, alors les Médecins,
Les parens de sa femme, et ses proches voisins
Sont mandez au secours ; on le voit, on l'assiste,
On ordonne, on le craint, chacun se monstre triste,
L'une pleure aux degrez, l'autre feint de pleurer,
L'autre consolateur du bien fait esperer,
L'une est auprez du lict criant « Mon pauvre pere, »
L'autre rechigne autant qu'un qui prend un clystere,
L'un y fait le dolent, l'autre y feint le fasché,

L'un y paroist sans freze, et l'autre destaché,
L'un jà pourvoit au bien d'une surintendance,
Taille, en couppe, en ordonne en supresme puissance.
A ce bruit le malade esveillé en sursaut
Void, regarde, contemple, et puis d'un souple-saut
Se jette hors du lict, ayant la face blesme
Ainsi qu'un Escolier qui jeusne le Caresme,
Va droit trouver son coffre et voir s'il est fermé,
Le jour de son deceds n'estant encor termé :
Et tout ainsi qu'Opime [1] esclave d'avarice
S'esveilla letargique, et vit en exercice
Ses hoirs compter son or, ainsi ce mal-heureux
Void sa femme et les siens de son bien curieux ;
On le prend sous le bras, doucement on l'amene,
Malade, ainsi que sain, il est en la cadene :
Si ses enfans ont soin du cours de sa santé
On le trouve mauvais, on le faint agité
D'extresme maladie, et que par bon regime
Aucun ne le peut voir si ce n'est son intime :
On voit un factotum assis auprez du lict
Faire signe du doigt qu'on ne face aucun bruict,
Imposer le silence, et de façon austere
Contrefaire un Prieur d'un nouveau Monastere ;
Et par un ascendant avoir pris tel pouvoir
Que nul sans son congé son amy ne peut voir,
Qui reduit à tel point de maligne influence
N'a pas un Confesseur propre à sa conscience :
L'homme qui n'aime rien au regard de l'argent

154. 1622 : un Prieur de nouveau Monastere !

1. Lucius Opimius, préteur romain qui se laissa corrompre par Jugurtha.

Sur la fin de ses jours se voit quitter souvent,
Son espouse à rien tant qu'à son trespas n'aspire,
Et croit son mary mort la fin de son martire.

Non uxor salvum te vult.....
Miraris, cum tu argento post omnia ponas[1].

1. Horace, *Satires*, I, 1, vers 84-85.

LE DÉBAUCHÉ

NEUFIESME SATYRE

Dieu, les Sages, Nature, avec un soin extréme
Preschent l'homme à dessein qu'il rentre dans soy-mesme
Pour sçavoir quel il est, et le cognoistre bien,
Car chez luy se rencontre assez bel entretien :
Ce doit estre son but et sa vraye science
Que d'acquerir de soy l'entiere cognoissance,
Cette routte-là guide au plus haut dans les Cieux,
De l'homme, l'homme apprend la nature des Dieux ;
C'est là le vray miroir, c'est là nostre seul livre,
Où l'on peut lire ou voir si l'on est serf ou libre,
Ce miroir ne nous flatte en couvrant nos deffauts,
Ce livre estalle au long de l'ame les assauts ;
Mais voicy nostre mal, mal, dis-je, ô cas estrange,
Que chacun voit un autre, et de chez soy s'estrange :
Nous sommes demy-Dieux, nous sommes immortels,
Il nous faut des encens, des parfums, des Autels,
Rien au regard de nous, le tout est peu de chose,
L'homme ainsi comme Dieu en propose et dispose :
Il va, il vient, il court, sans borner ses desirs,
Inconstant et leger à suyvre ses plaisirs,
Insensé, sans arrest, et qui ne se contente,
Faisant comme le bœuf qui la herche trainante
Veut quitter au cheval, la selle demandant,

Pensant le joug d'autruy plus suave et plaisant :
Ainsi dans l'inconstance accusant ma fortune,
Asservy sous la main d'une mere importune,
Encor fils de famille, et batteur de pavé,
Sans argent, sans credit, aux debtes entravé,
Bouffy d'ambition, d'amour, de frenaisie,
D'orgueil, de vanité, de folle fantaisie,
Je prends la clef des champs et sors d'un grand matin
Du logis du Patron, sous le bras mon butin,
Trois testons, deux ducats, et dix sols dans ma bource,
Des souliez neufs aux pieds pour aider à ma course,
Et vay tout d'une tire, où me conduict le sort,
Desjeuner et disner à l'Esguille du Nort[1],
Où je restay bien peu, car cette hostellerie
Servoit de rendez-vous à la chiquanerie ;
Là du bas Costentin les plus subtils plaideurs,
De Valongne, de Caen, de Vire les Cardeurs,
Tenant privé Conseil, vuidoient plus de matieres
Que le rideau des Cieux ne ferme de paupieres ;
Premier que d'en sortir je fus sollicité
D'un certain Procureur nommé Mendicité,
D'estre son maistre Clerc, me promettant bons gages,
Sans compter les profits qu'on a sur les Villages,
Quand on assiste aux pleds de beaucoup de Seigneurs,
Presentans les adveux des riches Laboureurs,
Car soit en demandant ou qu'il faille defendre,
Tousjours le present marche et merite le prendre :
Ainsi me conjurant d'entiere affection
De vouloir accepter cette condition,

1. L'*Esguille du Nord* devait être une auberge de Rouen.

M'estimant maistre Clerc pour avoir d'abordade
Dit deux mots de Latin meslant une salade,
Tente tous ses efforts afin de m'obliger
De rester avec luy, et pour m'y engager,
Me monstre le butin serré dans sa bougette,
Où j'y vis à l'abord une vieille espoussette,
Un peigne, un cure-aureille, un mouchoir, deux rabats,
Une boette de plomb pleine de mort à rats,
Un paire de souliers, des gands, une escritoire,
De la poudre à peignerre, un petit decrotoire,
Un gros bonnet de nuict, des plumes, du papier,
Un vieux manchon fourré de lapin de clappier,
Un fusil, deux bizets, trois bottes d'allumettes,
Des ciseaux, un ganif, deux paires de lunettes,
Un sac de carolus de consultations,
Papiers eticquetez, force commissions,
Roulleaux de parchemin, racloirs pour les ratures,
Un petit manuscrit des bonnes advantures,
La forme d'un decret, le stille des procez,
Traitté des actions d'injures, et d'excez,
De force, ou malefice, et d'actions natives,
De mixtes et de fait, d'utilles et dattives,
De dot, de bonne foy, de laigs, de testament,
Bref pour le faire court, d'actions de serment,
Le parfait sublimé de la chiquanerie,
Un extrait abregé de la pedanterie,
Et quelqu'autre ramas de plusieurs actions,
Missives et placets, propos, solutions,
Qui sentoient le moisy, le rance et pourriture
Ainsi qu'un colombier qui regorge d'ordure :
Tout cela ne me tente, et ses efforts sont vains,
J'espere mieux ailleurs, j'ay bien d'autres desseins :

Doncques prenant congé d'une humble reverence,
Luy ayant dit adieu, je paye ma despense,
Et reprend mon chemin, car la nuict survenant
M'obligeoit au marcher plus viste que devant,
Pour crainte que j'avois de gister à l'Aurore,
Et servir de tesmoin quand Apollon la dore ;
J'arrive à la serane au bourg de saint Martin [1],
Espérant en sortir le lendemain matin
Pour poursuyvre ma routte à gaigner la grand'Ville,
Où l'on void les coquus se suyvre file à file ;
Mais changeant mon dessein, j'y restay quelque temps,
Car j'y trouvay logez Blesches et Charlatans,
Bohemiens, Mattois, bons joüeurs de merelles,
Joüeurs de Gobelets, Putains et Maquerelles,
Filles, Femmes, Enfans, Laquais, Pages, Valets,
Singes, magots, guenons, bœufs, vaches et mullets,
Chariots de campagne à porter l'équipage,
Bouteilles et flaccons, grands panniers de bagage,
Pots, poesles, chauderons, hanssarts, broches, landiers,
Trevets, sceaux, garde-pots, estaux à vivandiers,
Chaslits et mattelats, castelongnes, marmittes,
Vaisselles de fer-blanc, cruches et lechefrites,
Barbets, dogues, mastins, griffons, petits turquets,
Serins canariens, sapajoux, perroquets,
Oyseaux de Paradis, peau de martre subline,
Huyles de bausme blanc, et satins de la Chine,
Egrettes par bouquets, civettes, ambre-gris,
Castors, musc de Levant, force beaux dos de gris ;
Si bien que curieux d'y voir ces ustencilles,

1. Saint-Martin-du-Vivier, près Rouen peut-être, ou quelque autre Saint-Martin dans la direction de Paris [P. B.].

J'approche pour parler à l'une de leurs filles,
Qui me ravit le cœur du charme de ses yeux,
De libre que j'estois me rendant amoureux.
Jugez que c'est de nous et des choses humaines [1],
Nos maux sont tallonnez d'autres nouvelles peines,
J'avois abandonné mes parens, mes amis,
Esperant l'air plus libre en un autre pays,
Et voicy dès l'abord que j'entre en esclavage,
Forcé par un regard de fille de village.
Lors admirant son poil qu'Amour sembloit friser,
Ses levres de corail que j'esperois baiser,
Son taint tout ravissant, dont les rares merveilles
Rendoient honteux les Lys et les rozes vermeilles,
Sa grace, son maintien, ses vives actions,
Son port, son en-bon-point, tant de perfections
Font qu'entre ses beautez si rarement diverses
Je veux idolatrer les flammes brunes perses
De son bel œil, rendant le mien tout esblouy,
Et lors luy dis ces mots comme s'il eust ouy :
« Mon bel œil, le seigneur de mon ame captive,
» Puis qu'il despend de toy que je meure où je vive,
» Permets que je t'adore, et qu'à jamais je sois
» Chantre de ta louange, esclave de tes loix ; »
Puis luy serrant la main j'en approche ma bouche,
Songeant par ce baiser aux deduits de la couche ;
Lors d'une aigre douceur se feignant à l'abort,
En destournant ses yeux me veut donner la mort,
Et puis tout aussi tost rasserenant sa face,

---

1. Voyez que c'est du monde, et des choses humaines !
Toujours à nouveaux maux naissent nouvelles peines.
(Regnier, *Sat.* XI, vers 1-2.)

Me tenant par la main me fait changer de place,
Et montez dans sa chambre assis sur un chaslit,
Je commence à m'ouvrir sur l'amoureux deduit ;
Elle accuse son sort, et plaint son infortune,
Me conte ses malheurs, sa mauvaise fortune,
Comme depuis six mois, suyvant ces Charlatens,
Aux despends de l'honneur elle perdoit son temps,
Qu'elle (fille de bien) vouloit changer de vie,
De rester avec eux n'ayant aucune envie,
Implore mon secours, m'oblige à l'amener,
Me promet (sauf l'honneur) ce qui se peut donner,
Mesle en sa voix les pleurs, pour d'une telle amorce
Faire que je l'enleve ou d'amour ou de force :
Lors boüillant de jeunesse, et de vin et d'amour,
Bruslant, impatient, de ne voir point le jour
De pouvoir l'enlever, je m'offre à son service,
Tout prest d'être exposé pour elle en sacrifice ;
Nous arrestons du temps propre à nostre depart,
Proche de la minuict, ny plus tost, ny plus tard,
Le rendez-vous donné derriere une escurie
Distante de cent pas de cette hostellerie ;
Elle y vient, je m'y trouve; elle a dessous son bras
Un coffret dans lequel elle avoit mis deux draps,
Un morceau de coutil, un corset, deux brassieres,
Un demy ceint d'argent, des gands et des jartieres,
C'estoit-là son butin, c'estoit tout son vaillant
Qu'elle avoit pû gaigner à prester son devant,
Et moy dessus mon dos j'avois une bougette,
Mon espée en jartiere, en la main ma baguette,
Coulant le long des champs à l'abry des buissons,
Craignans d'estre courus de peur nous fremissons ;
Mais la nuict estant brune elle aide et favorise

Nostre amoureux depart, nostre belle entreprise,
Si bien qu'au point du jour conduits par Cupidon,
Esclairant devant nous des feux de son brandon,
Joyeux nous arrivons dans un petit village
Où jamais n'ont logé Gentil-homme ny Page,
Fatiguez de la nuict, du chemin et du temps,
Reprenans nos esprits pour les rendre contens,
Demandons à loger, feignant ma belle Dame
Que je sois son mary et qu'elle soit ma femme,
Afin qu'à plus longs traits je peusse savourer
Les deduits que l'Amour me faisoit esperer :
Doncques prenons logis tout au bout du village,
Escarté du chemin et loin du voisinage,
Pour en toute asseurance et sans estre cognus
Peussions nous exercer aux combats de Venus,
A dessein d'y rester le long d'une sepmaine :
Mais la femme subtile et de malice pleine,
Qui ne songe qu'au mal, qui se plaist à tromper,
Qui faint de vous aimer pour mieux vous attraper,
Contrefait son maintien, desguise sa parole,
Des yeux et de discours rien plus que vous n'honore,
Vous nomme ses desirs, vous tient pour ses Amours,
Dit qu'à vostre fortune elle donne ses jours,
Mais à mauvais dessein, afin que mieux couverte
Elle puisse aisément machiner vostre perte :
Ainsi fit ma rusée au sortir du coucher,
Ayant tiré de moy ce qui m'est de plus cher,
Endormy de travail, las de trop longue veille,
Yvre de ses appas, et d'excez de bouteille,
Estendu dans le lict, sans poux, sans sentiment,
N'ayant (non plus qu'un mort) ny voix ny mouvement;
Viron sur le matin, quand Apollon honore

Du regard de ses yeux la jaunissante Aurore,
Et que l'humidité de la nuict et des Cieux,
Vient assoupir nos sens et nous fermer les yeux,
Trousse quille et bagage, et m'enleve ma bource,
Puis droit où je la pris s'en retourne a la cource,
Me laissant endormy sans songer à nul mal,
» Fol est qui trop se fie en un tel animal.
O sexe vagabond, mais plustost un orage,
Qui ne cause aux humains rien que perte et dommage,
Sexe par trop ingrat, un homme est mal-heureux
S'il ne peut esviter ton mal si dangereux :
O grand mal nécessaire à l'humaine nature,
Pipeur object des sens tout remply de pointure,
Volage et inconstant, qui change chaque jour,
Pour servir d'aliment au feu de nostre amour,
Ton ardeur trop tost prise est bien tost consommée,
Ton corps en est la paille, et ton cœur la fumée,
Bien sage est qui te quitte et qui mesdit de toy,
De ton sexe volage, inconstant et sans foy :
Mais n'en mesdisons plus, car tant plus on y pense
On recognoist son fard, sa legere inconstance ;
Si l'on te pouvoit prendre et tenir en l'arrest
Ainsi que Flore prend Zephire dans un rets [1],
L'on s'en pourroit servir, mais tout autre est Zephire,
Il nous fait du plaisir, et tu fais du martyre ;
Ce grand Peintre ancien qui dedans son tableau,
Pour ne pouvoir tracer des traits de son pinceau

212. 1622 : à un tel animal.

1. Que Zephyre en ses rets surprend Flore la belle.
(Regnier, *Sat.* XV, vers 38.)

La tristesse d'un Roy, luy voilla le visage ;
Ainsi puis qu'on ne peut exprimer de langage
De la femme le dol, la fainte et les effets,
Je veux en me taisant voiller tous ses forfaits :
Je l'estimois fidelle et sa foy ferme et stable,
Comme l'or qui detient un diamant estimable,
Mais ce n'estoit qu'un verre, incontinent cassé,
Qui ne peut resister au vent qui l'a poussé ;
Si le Ciel ou les Dieux eussent logé dans elle,
Une ame sans faintise et non pas infidelle,
Ainsi que je pensois qu'Amour y deust loger,
Elle eust cogneu sa perte en me voulant changer,
Car son humeur soudaine et pleine de caprice
N'eust pas eu le pouvoir d'esloigner mon service,
M'ayant ainsi quitté sans aucune pitié,
Emportant mon argent avec son amitié ;
Jeune Amant insensé qui que tu puisses estre,
Qui sers à Cupidon et qui le prends à maistre,
Si ta maistresse n'est sujette au changement,
C'est plustost par hazard que par son jugement.
Las (despourveu de sens) pouvois-je moins attendre
De cette ame legere, et si facile à prendre ?
J'en accuse ma faute et me repens d'avoir,
Croyant cette legere, endormy mon devoir :
J'en demande pardon à vous, je m'en confesses,
Esprits qui mesprisez ces apas de maistresses.
Arriere donc l'amour de ce sexe maudit,
Je tiens pour mesdisant celuy qui n'en mesdit,
Je tiens pour inhumain celuy qui ne l'offence,
Contre un mal si commun commune est la deffence :
J'ay couru la fortune où ce sexe voulut,
Je veux aller chercher maintenant mon salut.

Quoy que je sois resté tout seul dans ce village,
Sans argent, sans amis, rechapé du naufrage,
Je me tiens bien-heureux en ma simplicité,
D'avoir esté si peu sur ce flot agité :
Je reprens mon chemin, je vay, je me retire
Au plus secret d'un bois pour conter mon martyre,
Je pleure ma fortune, accusant mes Amours,
Je m'ennuye en moy-mesme et veux finir mes jours
Hermite dans un bois ou dans un Monastere,
Amender le passé par une vie austere :
Mon esprit agité roule mille pensers,
Veut que j'aille mourir au milieu des deserts,
Seulet je m'entretiens, j'ay mille syndereses,
Je songe au temps perdu, je regrette mes aises,
Inconstant, vagabond, sans resolution,
Agité dans le cœur des peines d'Ixion ;
Enfin, las d'endurer, je resous en moy-mesme
D'estre hoste de Pluton, ou de la Parque blesme,
Plustost que de rester en ce bas monde icy,
Sans amis, sans argent, en peine et en soucy ;
Mais Dieu qui ne veut pas que je me desespere,
Change mon desespoir en conseil salutaire
De dire adieu au monde, aux pompes, à la chair,
De renoncer à tout ce qu'on a de plus cher,
De choisir un silice, et dans un Hermitage
Rendant graces à Dieu, couler ainsi mon âge ;
J'embrasse ce conseil, avec intention
De rechercher un Cloistre à ma devotion
Pour m'enfermer dedans, y finissant ma vie,
Mon ame n'estant plus dans l'amour asservie ;
Je mesprise l'amour, le monde et ses plaisirs,
Les Dieux sont mes objets, les Cieux sont mes desirs,

J'endure encor trop peu pour toutes mes offences,
Rien ne m'agrée tant comme les penitences ;
Je veux aller nuds pieds pour macerer mon corps,
Passant le jour à jeun, et la nuict sans repos,
Si bien qu'en cet extase en cheminant sans cesse
Les chemins me sont courts, et la peine liesse :
Enfin j'arrive au port, au port tant desiré
Où je vois un Clocher comme d'un Prieuré,
Je m'informe que c'est, si c'est un Monastere
De Moines reformez, desquels la vie austere
Tesmoigne à tous venans par prieres et vœux
Le mespris de la terre et le desir des Cieux ;
J'appris leurs noms, leurs vœux, leur vie et leur demeure,
Gens vivant de l'acquits et non de l'heure l'heure,
Songeans au lendemain, prevoyans l'advenir,
Prenans par tout, de peur de pauvres devenir ;
Gens subtils et accorts, desquels l'intelligence
Surpasse entierement toute humaine science,
Craints, aymez, et cheris, favorisez des Grands,
Doubles et deliez, gens sages et prudens,
Affeublez d'un manteau de douceur et simplesse,
Pour mieux couvrir leur ruse et cacher leur finesse :
Lors j'apperçois la porte en approchant du lieu
Où mon vœu me conduit, pour dire au monde adieu.
Je sonne à la clochette, et d'une reverence
De la teste et des yeux, je monstre en apparence
Estre un vray Penitent de mes pechez commis,
Resolu de quitter le monde et mes amis,
Pour y passer mes jours dedans ce Monastere,
Changeant mes voluptez en silice et en haire :
Le portier me reçoit, et d'un doux entretien
Approuve mes desseins, m'estime homme de bien,

Me presente un Rosaire et puis dans sa Cellule
Me monstre du Couvent les Statuts et la Bulle ;
Lors le desir m'accroit, tous mes sens sont ravis,
Je brusle impatient de peur de n'estre admis
Sous le saint Estendart de cette Compagnie
Esparse dans le monde et dans soy bien unie :
J'entray dedans la court, où je vis pourmenant
Deux Vieillards, attentifs, seulets s'entretenant,
Qui par leurs actions des bras et des espaulles
Paroissent minuter la surprise des Gaulles ;
De deux pas en arriere en pensant reculer,
L'un d'eux m'appercevant commence à m'appeller
Pour sçavoir qui j'estois, car tousjours en escoute
Leur esprit sans repos se remplissoit de doute,
De crainte qu'on ne sceust leurs Mysteres couverts,
Leurs cauteleux desseins contre tout l'Univers ;
S'informe (en me parlant) qui causoit mon voyage,
Si c'est le desespoir ou le Pelerinage
Qui me guide les pas, qui me mene en ces lieux,
Si je quitte la terre, aspirant dans les Cieux,
Si la devotion s'imprime dans mon Ame,
Si de l'Amour divin je ressens quelque flame,
De quel pays je suis, si j'ay de bons parens,
Si ma famille est grande et si j'ay des moyens ;
Bref me sonde par tout, de regards, de parolle,
Me donnant maints destours et diverse bricolle
Afin de me cognoistre, et sçavoir si j'estois
Moine, couppeur de bource, Advocat ou matois ;
Alors m'approchant d'eux je fais la reverence
Et commence un discours dessus la Providence
Qui gouverne et regit toutes nos actions :
Qui modere et retient toutes nos passions :

Destin, guidant nos pas, qui nous mene et ramene,
De libre nous captive et nous met en la gesne,
Fleschissant toute chose, et sous ses mouvemens
Asservit nos humeurs et nos deportemens ;
Car ce haut Justicier de la machine ronde
Tourne et vire le cours et le decours du monde :
Rien n'est fait icy bas que premier dans les Cieux
Il ne soit arresté dans le conseil des Dieux ;
Tout est preveu là-haut, et l'humaine foiblesse
Manque sans le support de l'extresme sagesse
De ce grand Apollon, qui respandant ses rais
Sur nous, tousjours levé, ne se couche jamais,
Nous depart ses douceurs, sa lumiere et sa grace
Quand nous voulons quiter des iniques la trace :
Donc esloigné du vice et pour vivre content,
Choisissant ma demeure au dedans d'un Couvent,
Je luy dis mes desseins, le priant de m'admettre
Novice en attendant que je puisse estre Prestre :
Aussi tost il m'embrasse, approuve mes dessains,
Me chante bien heureux par dessus les humains,
Me conduict au Dorteuil, me presente à ses Peres
Pour me donner l'habit dont on revest les Freres,
Admire ma ferveur, ma bonne intention,
Croit mon esprit bien propre à la devotion :
Puis regardant mon front (grand Phisiognomiste)
Juge que je peux estre un jour bon Casuiste :
Je me laisse conduire ainsi qu'il plaist à Dieu,
Je n'ay plus nuls desseins que de vivre en ce lieu,
Quittant les vanitez et les choses terrestres,
Pour eslever mes yeux dans les grandeurs célestes ;
On me mene en la chambre aux Meditations,
Lieu propre à descouvrir mes inclinations,

On me place en un coin, seulet et sans lumiere
Enfermé là dedans, à genoux, en Priere,
En silence, on m'enjoint d'y passer une nuict,
Meditant dans les Cieux, et sans faire aucun bruit,
Afin de descouvrir si d'une ame assez forte
Je pourrois mediter souvent de telle sorte.
Alors estant tout seul reprenant mes esprits,
Je songe au temps passé et me trouve bien pris,
Je regarde où je suis, en quel lieu je demeure,
Lieu propre et destiné pour mourir d'heure en heure,
Car cette obscurité contraire à mon humeur,
Logeoit dans mon esprit les effroys et la peur ;
Si bien qu'en me levant j'entrouvre une fenestre
Pour tascher de sçavoir quelle heure il pouvoit estre ;
Mais j'apperceus (helas) mille horribles portraicts
De monstres, d'assassins qui decochoient leurs traicts,
Leurs fureurs, leurs venins sur l'humaine nature,
D'un costé l'on voyoit des Grands la sepulture,
Innocens massacrez, assassins eslevez,
Gens de sac et de corde en bosse relevez :
D'autre, on voyoit despaint un metif olivastre,
Hideux, tout ulceré, le col tout plein d'emplastre,
Sur la langue duquel on lisoit en Latin
La devise en roulleau du divin Aretin,
Et mille autres portraicts que la peur et la crainte
M'empescherent de voir, tant j'estois en contrainte ;
Car fermant la fenestre, afin de ne rien voir,
Je songe à mon retour plustost qu'à mon devoir,
Minutant mon congé causé pour maladie,
Plustost que d'estre Acteur d'égale tragedie,
Ayant passé la nuict sans pouvoir sommeiller,
L'esprit tout abbatu de l'excez du veiller ;

Puis Apollon levé, lequel encor à peine
Estendoit ses rayons sur la fertile plaine,
Je sors du grand matin, aussi tost que le jour
M'eust esté annoncé par les coqs d'alentour ;
Et pour avoir congé, je fains pour mon excuse
D'estre mal disposé, pour mieux couvrir ma ruse,
Que mon corps est debile et mon esprit peu fort
Pour mediter long-temps sur les poincts de la mort,
Que je ne suis pas propre à la contemplative
Pour estre accoustumé dedans la vie active.
Mais ainsi comme un singe, à visage couvert,
Vestu d'un houqueton et de rouge et de vert,
Retient son naturel, que jamais il n'oublie,
Ainsi loge tousjours chez le fol la folie :
J'estois d'un naturel libre, prompt, sans arrest,
Mon esprit vagabond, à changer tousjours prest,
Pensant regler mes sens sous d'autruy la conduitte,
A peine y suis-je entré que je songe à ma fuitte ;
Aussi tost demandé mon congé m'est escrit,
La nuict avoit servy d'espreuve à mon esprit,
N'ayant trouvé dans moy pas un point de sagesse,
On recogneust bien tost de mes sens la foiblesse.
Or sus me voilà libre et prest de m'engager
Tant j'ayme l'inconstance et tant je suis leger,
De sçavoir où je vay c'est bien un impossible,
C'est empoigner le vent et le passer au crible,
C'est voller dedans l'air, marcher dessus les eaux,
Les poissons voir au Ciel, dans la Mer les oyseaux :
Mais las ! qu'est-ce de nous et des choses mortelles[1],
Tousjours à nouveaux maux naissent peines nouvelles,

1. Voyez que c'est du monde et des choses humaines !
Toujours à nouveaux maux naissent nouvelles peines.
(Regnier, *Sat.* XI, vers 1-2.)

Je quitte l'esclavage et veux la liberté
Pour courre à mon plaisir, et je suis arresté,
Je faints pour en sortir debile ma nature,
Mais, à mon grand regret, c'est la verité pure :
O le sexe maudit, l'homme meurt mille fois
Quand il veut s'asservir aux rigueurs de tes loix ;
O sexe trop ingrat, de l'homme la misere,
Qui le comble d'ennuis, de honte et vitupere,
Qui la mer de Jeunesse agite incessamment,
J'ay suivy tes apas par trop legerement,
J'en ressens les effets, car au long de ma cuisse
Degoutte lentement un' orde chaude-pisse,
L'ulcere jà formé tient sa place au dedans,
Mal plus fort à souffrir que la rage des dents ;
O femme dont l'amour aux humains delectable [1]
Autant comme ta haine est souvent redoutable,
Tu aimes en vipère, et ceux que baiseras
Iront droit au sepulchre où tu les conduiras,
Tousjours la pauvreté, la douleur et la honte
Sont compagnes de ceux qui des femmes font conte :
Va miserable fille au milieu des enfers,
Maudit soit celuy-là qui s'enchaisne en tes fers,
Les garces pour jamais comme toy j'abandonne,
Dieu me face mourir si jamais j'y retourne [2],

---

1. O femme dont l'aspect aux mortels délectable
Autant comme la haine, est tousjours redoutable,
Vous aymez en vipère, et ceux que vous baisez
S'avancent au sépulchre où vous les conduisez !
Ou bien la pauvreté, la douleur et la honte
Accompagnent tousjours ceux dont vous faites conte...
(P. Motin, *Recueil des plus excellans vers satyriques... 1617.*)

2. Angot fait rimer *abandonne* avec *retourne* ; dans l'*Alphabet françois...* de *Behourt, Rouen, 1620, abandonne* se prononce *abandoune* ; retourne se prononçait également retoune.

Aux jambes puisses-tu loger tousjours les loups,
Que ton cul soit farcy de galles et de cloux,
Pour Amant puisses-tu embrasser quelque Diable,
Qui tousjours t'accompagne au lict et en la table ;
Que Pan oye mes vœux que j'espands contre toy,
Fille ingratte, maudite, inconstante et sans foy :
Ne te suffisoit-il d'enlever ma valise,
M'ayant laissé lassé, gisant nud en chemise,
Sans m'affliger des maux de tes embrassemens,
Que tu avois gaignez par trop de changemens ?
Impudique Lays, Prestresse de Cythere,
Scaldrine à tous venans, Tisiphone, Megere,
Que tes lascifs baisers me causent de malheurs,
J'en ressens les effets en extresmes douleurs :
Mon cas estoit trop fier d'une telle conqueste [1],
Et comme un Espagnol fumeux portoit sa teste ;
Enflé, gros, en estat de courage et de cœur
Partout se faisoit voir et superbe et vainqueur,
Fougueux et triomphant, tousjours prest de combattre,
Nul effort redoutant, rien ne pouvoit l'abatre ;
Mais ainsi qu'une cane on le voit maintenant,
Sa teste rabaissée, à peine soustenant,
Son oreille pendante [2], et reste sans courage,
Triste comme un oyseau qui muë son plumage ;

---

1. Mon cas, fier de mainte conqueste ;
En Espagnol portoit la teste :
Triomphant, superbe et vainqueur,
Que nul effort n'eust sceu abattre :
Maintenant lasche, et sans combattre,
Fait le cane et n'a plus de cœur.
(Regnier, *Ode*, vers 7-12.)

2. Pend l'aureille et n'est plus gaillarde.
(Regnier, *Ode*, vers 20.)

Son taint incarnadin a perdu son esclat [1],
Et ressemble au boudin crevé dedans un plat ;
Il est (aussi penaut qu'un jeune chat qu'on chatre)
Caché dans son fourreau couvert de maint emplastre ;
Il se met à couvert ainsi qu'un limaçon,
Et quand il veut sortir, un rude caveçon
Saccade ses efforts si d'arcer il essaye,
Estant mieux encordé qu'une vieille lampraye.
Je te jure et proteste, infame Cupidon,
Que je maudis ton arc, tes flesches, ton brandon,
Renonçant à jamais te faire aucun service,
Pour la douleur que j'ay de cette chaude-pice.
Je retourne à Paris chercher un Médecin,
Car mon mal me faisoit appréhender sa fin,
De crainte que j'avois que l'humeur mordicante [2],
Comme d'un alambic par le bout distilante,
N'enracinast l'ulcere envieillie au dedans,
Qui me pourroit causer de fascheux accidens :
Je trouvay Machimerde expert en Medecine,
Qui jugea bien mon mal voyant ma triste mine ;

---

1. Son teint vermeil n'a point d'esclat;
De pleurs il se noye la face,
Et fait aussi laide grimace.
Qu'un boudin crevé dans un plat.
Aussi penaud qu'un chat qu'on chastre,
Il demeure dans son emplastre,
Comme en sa cocque un limaçon.
En vain d'arrasser il essaye
Encordé comme une lampraye
Il obéit au caveçon...
(Regnier, *Ode*, vers 21-30.)

2. Une salive mordicante
De sa narine distillante
L'ulcère si fort en dedans.
(Regnier, *Ode*, vers 31-33.)

« De l'encre et du papier, qu'on m'en face donner,
Me dit-il aussi tost, je veux vous ordonner
Recipé un Bolus de casse tres-amere
Pour vuider vos humeurs par le trou de derriere,
Que reïtererez deux fois durant huict jours,
Car il ne faut si tost du pus tollir le cours ;
Puis la decoction de nos froides semences
Prendrez deux fois le jour suyvant mes ordonnances ;
Tremperez vostre vin, ne ferez point d'excez ;
Du genre feminin esviterez l'accez,
Et puis du pied à l'eau ferons une saignée
Pour arrester le cours de vostre gonorée :
Si cela ne suffit ferons injection
Dans vostre Priapus d'une decoction,
Puis prendrez quelques-fois de la Therebentine
Meslée en du vin blanc qui cause bonne urine :
Ainsi nous guerirons ce mal en peu de temps,
Adoucissant l'ulcere escorché au dedans. »
Ces recipez sont bons ; je les mets en pratique,
Mais las, le long du jour je sens mainte colique
Qui trenche mes boyaux d'une espée à deux mains [1],
Je jette mille humeurs et sales et vilains :
Bombinant du derriere et d'estoc et de taille,
Je croy faire corps neuf et vuider mes entrailles,
Desfait, pasle, abbattu, sans courage, sans poux,
Les bras farcis de galle, et les cuisses de cloux,

---

1. Mes boyaux ronflent de colere,
Je sens déjà la casse amère
Joüer de l'espée à deux mains ;
Gare le coup d'estoc, de tailles,
Pour débouler jusqu'aux entrailles
Mille sortes d'humeurs vilains.
(Desternod, *L'Espadon satyrique*, *Sat.* VIII.)

Je fais, me refroignant, bien plus laide grimace [1]
Que ne fait le Dæmon que sainct Michel terrace :
Lors ma douleur se passe, et sens allegement,
Ma colique me quitte apres ce vuidement,
Je reprens mes esprits, la force et le courage
Me font en peu de jours reprendre bon visage :
Mon Medecin content, je paye mes despens,
Disant adieu à l'hoste, et sans rester long-temps
Je sors d'un Purgatoire et de corps et de bource,
Aussi dispost qu'un Basque, et plus viste à la cource ;
Gaillard, frais esmoullu, leger de quatre grains,
Deschargé de cervelle et de bource et de reins,
Je tire vers la Cour pour y faire fortune,
D'eussay-je, en la faisant, y nazarder la Lune ;
J'accoste à l'arrivée un jeune Italien
Que je creus aussi tost estre Comedien,
Luy donnant le bon jour nous faisons cognoissance,
Et me conte à loisir le lieu de sa naissance,
Qui l'entretient en Cour, qui paye ses despens,
Qu'il faut estre des siens pour bien passer le temps ;
Qu'il a gages du Roy et la faveur des Princes,
Qu'il passe les Estez courant par les Provinces,
Et l'Hyver à la Cour, visité des Seigneurs
Pour voir representer les diverses humeurs
D'un Pantalon jaloux, d'une fine Isabelle,
D'un pedante Dottour sçavant et sans cervelle,
D'un fougueux Mattamore, et d'un subtil Valet,
D'un Harlequin dispos, et d'un bouffon Fiquet ;

---

1. Lors que faisois une grimace,
Comme un démon que l'on terrasse
Dessous les pieds d'un sainct Michel.
(Desternod, *Sat.* VIII.)

Si je cherche party, qu'il s'offre à mon service
Pour me faire avoir place en ce noble exercice :
Mais moy qui cognoissois la finesse, le fard
Du subtil Florentin, tres-expert en cet Art,
Jugeant l'humeur Françoise estre du tout contraire,
Qui differe en tout poinct de l'humeur estrangere,
Je luy baise les mains, et par un compliment
De geste et d'action, je luy dis humblement
Qu'estant à son service il tint pour asseurance
Que je serois jamais sous son obeyssance ;
Que s'il se rencontroit un jour l'occasion
De luy pouvoir monstrer l'entiere affection
Que j'ay pour le servir, et combien j'ay d'envie
D'employer pour revenge et ma bource et ma vie,
Je luy ferois paroistre ; et luy disant adieu,
Nous brisons de discours en sortant de ce lieu :
» Le François est trop brave et d'ame trop altiere
» Pour quitter un devant et prendre le derriere.
Je quitte l'Estranger pour me joindre au François,
Je veux sur le Theatre y paroistre une fois ;
Le conseil en est pris ; c'en est fait, c'est ma gloire
De monstrer en public mon heureuse memoire.
Je m'adresse à la Fleur, le priant m'obliger
De m'admettre des siens, afin de me renger
Avec ses Compagnons nommez les Bravez Lestes,
Qui charment un chacun de parole et de gestes.
L'on m'admet ; aussi tost bras-dessus bras-dessous,
Et suis de tous pechez entierement absous ;
Je preste le serment és mains de Jean Farine,
Qui d'un plat plein de fleur m'enfarine la mine,

590. 1622 : D'employer pour revanche et ma bourse et ma vie.

En usant de ces mots : « Or sus je te reçois
Pour estre à tout jamais Comedien François,
Tu courras avec nous l'une et l'autre fortune,
Bonne un jour, puis demain marastre et importune ;
Je veux qu'en premier lieu tu sois tres-diligent
De garder à la porte et recevoir l'argent,
Et puis sur le Theatre allumer les chandelles,
Ayant l'œil quand il faut donner des escabelles :
Voilà ton premier mois, que si tu es soigneux
Ta fortune avec nous ira de bien en mieux ;
Va, donne ordre à la porte avant que l'heure presse,
Si non, tu ne pourras resister à la presse : »
Me voila chaudement, je suis bien à couvert,
Pour suyvre la vertu le chemin m'est ouvert ;
A faire sa fortune il faut garder la porte,
Ainsi fit de son temps le renommé la Porte.
A peine y suis-je mis qu'à rudes coups de poing
Chacun frappe en entrant, et ne m'espargne point,
Car les plus fins d'abord s'aydoient de cette fourbe,
Afin que sans payer ils entrassent en tourbe :
Mais du tout ignorant ce stile et ce patois,
N'ayant jamais hanté ny blesche, ny matois,
Je creus, sentant les coups, que c'estoit l'ordinaire
Pour juger si j'estois patient ou colere,
Ainsi qu'un Affidé sent rouller sur son dos
Force bons coups de poing qui donnent jusqu'aux os :
Puis voyant la partie et trop longue et mal faite,
J'abandonne la porte et songe à ma retraite.
Lors tous mes compagnons viennent à mon secours.
De cette populace on arreste le cours,
On met l'espée au poing, on frappe, on se retire,
Le monde s'esmouvant s'en esclatte de rire,

Un autre prend ma place et se rend diligent
Pour regagner la porte et recevoir l'argent;
Moy tout moullu de coups, aussi battu que plastre,
Je fais mon rendez-vous derriere le Theatre,
Estonné comme un Lievre attrappé au rabat,
Plus triste qu'un Berger qui revient du Sabat,
Seulet, morne et pensif durant la Comedie,
Attendant pour ce fait que l'on me congedie;
Car j'en fus dégousté dés ce commencement,
Et tout prest d'en sortir aussi legerement
Comme j'estois entré, maudissant la mal-heure
D'avoir avec la Fleur faict si longue demeure :
Je m'assieds sur un banc et contemple à loisir
Le meuble des Acteurs où je pris grand plaisir,
Et non pressé du temps j'en fis un Inventaire
Que j'approuvay moy-mesme au lieu d'un Secretaire,
Dont la teneur ensuit : Primo sur un chaslict
Estoit un mattelats estendu sur un lict,
Demy mangé de vers, et peu garny de plume
Amassée en floccons, dure comme une enclume ;
Chaslict de volupté, siege de Cupidon,
Chaslict tout consommé des feux de son brandon,
Chaslict qui trop chargé vomissoit sa paillasse,
Parsemant de festus le milieu de la place :
Proche estoit un poignard, un pot, un gantelet,
Deux rudelles de charte, un fust de pistolet,
Une casse, une trompe, une vieille harquebuze,
Un plastrum qui portoit la teste de Meduze,
Un baston à deux bouts, un luth, un larigot,
Un tambour de Biscaye à resjouyr Margot,
Deux basses de violon, un dessus de guitterne,
D'un Berger la houllette, une grasse lanterne,

Deux coiffes de cheveux, un masque enfariné,
L'habillement complet de Jean l'embeguiné,
Des vers en manuscrit, les *Amours d'Isabelle*,
De Castor, de Polux, et du fils de Semelle ;
Et puis jettant mes yeux le long de la paroy,
Je vis force affiquets dont je fus en esmoy,
Estonné de ce meuble et de si grands meslanges,
De robbes, de juppons, d'habillemens estranges,
Car sur deux ratteliers on y voyoit pendus
Pourpoints, chausses, manteaux ployez et estendus,
Cuirasses, pistolets, chappeaux, plumes, pannaches,
Halecretz, javelots, bottes, souliers, gamaches,
Escharpes, couttelas, perrucques, violons,
Flaccons de cuir boüilly, boutteilles, morions,
Paremens de Bresil, de plumes rouges, vertes,
Peaux servans au Dieu Pan, de poil toutes couvertes ;
Et mille autres fatras pesle-mesle amassez,
Estendus l'un sur l'autre, en monceaux entassez,
Hameçons à l'argent, meubles de Comedie ;
Puis en disant adieu, Gautier me congedie,
Me fait trousser bagage, enlever mon butin,
Lors je donne à quinaut, Guarguille et Turlupin [1].
Mais las qu'est-ce de nous ! Faut-il que la Jeunesse
S'achoppe à tant d'escueils et s'agite sans cesse,
Inconstante en son choix, sujette au changement,
Tu vas, tu viens, tu cours, folle, sans jugement,
Tu portes chaque jour tes volontez au change,
Aujourd'huy l'un te plaist, demain tu t'en estrange,
Comme un Cameleon change aux nouveaux objets,

1. Gautier-Garguille s'appelait Hugues Guéru ; Turlupin, Henri Legrand.

Ainsi ton esprit change au change des subjets.
Le monde ne m'est rien, ailleurs j'ay mon attente,
Il faut se retirer, c'est trop, je m'en contente.
Nostre chair n'est que foin, qui le matin verdit
Et le soir devient sec, se froisse et se flestrit.
Mondains ne mettons plus en nous nostre esperance,
Nous croissons pour apres perir en decadence;
Puisque le temps passé nous est comme perdu,
Mesnageons nostre vie en suyvant la vertu;
L'homme qui sainctement à la vertu s'adonne
Enfin de ses labeurs emporte une Couronne :
Arriere tous pensers, ma seule intention
Est de vivre et mourir en la devotion :
Je renonce à la chair, ce n'est rien que misere,
Je me veux enfermer dedans un Monastere,
J'y suis tout resolu, là me conduit le sort,
C'est-là mon seul refuge et salutaire port;
Pour finir mes malheurs, sans languir davantage,
J'ay choisi cette route en craignant le naufrage.
On m'y reçoit sans peine, on m'admet simplement,
On me vest en entrant d'un rude habillement,
Pour sonder si mon zele et si ma repentance
Estoit bien en effet autant qu'en apparence;
On me taste, on me sonde, on me fait endurer
Afin qu'on peust sçavoir si j'y pourrois durer;
Je suis embeguiné, on me lie de corde,
On m'oblige à crier grace et misericorde,
On macere mon corps tout le long de la nuit,
On m'impose silence, on me defend le bruit,
On me clost la paupiere, on me ferme la bouche,
On m'estouppe le nez, et mon oreille on bouche,
Mes pieds sont sans usage et n'ont plus d'action,

L'objet seul de mes sens c'est la devotion :
Mais ainsi qu'un magot ne change de nature,
Quelque déguisement qu'on met en sa vesture,
Le singe est tousjours singe et masqué et couvert,
Fust-il vestu en Page et de rouge et de vert,
Nay dans son naturel, empraint en sa naissance,
Quitte l'or pour des noix avoir la jouyssance ;
Ainsi fut-il de moy, car du premier abort,
Me trouvant renfermé, je souhaitois la mort :
A peine delivré des miseres humaines
Je suis prest d'y rentrer et prolonger mes chaisnes,
Car tant plus je m'efforce à vouloir resister,
Ma nature me pousse à tout plustost quitter :
Alors on me fit voir comme ils faisoient Justice,
L'ordre observé entr'eux pour y punir le vice,
Quand l'un trop jovial avoit trop discouru,
Au lieu d'aller au pas quand on avoit couru ;
Si l'un fait en songeant des chasteaux en Espagne,
S'il a trop regardé la Dame aux gands Doccagne,
S'il s'informe pourquoy, s'il n'est obeyssant,
S'il n'est soupple de reins et propre à tout venant ;
On me guide en ce lieu, où je vis drollerie,
Car tous les compagnons rengez en escurie
Estoient embaillonnez, et là rongeoient le frain
Pour avoir discouru, qui crioient à la fain.
L'un d'eux embeziclé comme un genest ou barbe,
Me causa, le voyant, l'effet de la rubarbe ;
L'un basté sur le dos alloit à reculons,
Luy servant de crouppiere une botte d'oignons,
Un autre en barbuquet sembloit aller à masque,

734. 1622 : qu'on mette en sa vesture.
753. 1622 : On le guide

Tenant au lieu d'un livre un tabourin de basque :
Donc je m'esclatte à rire et ne peux me tenir,
Voyant ces jeux d'enfant si bien s'entretenir,
Deussay-je avoir le bast, le baillon et la sengle,
Je vay dire à l'instant tout ce que bon m'en semble :
Lors on me fait sortir, on me prend par le bras,
Je descends les degrez plus viste que le pas,
On balleye apres moy pour en chasser l'ordure,
On me croit un Démon sous l'humaine figure ;
L'un me despoüille un bras, me donne mon pourpoint,
L'autre passe ma chausse et me vest de tout point,
On m'apporte un chappeau, on m'habille à la presse,
Je n'ay pas le loisir d'aller ouyr la Messe :
Mon congé m'est escrit, il faut quitter le lieu,
Et valet de Marot sortir sans dire adieu [1],
Sans sçavoir où j'allois, n'ayant point de demeure
Où l'on me peust prester le couvert pour une heure.
Me voilà bien payé me gardant de joüer,
Dieu sçache auquel des Saincts je me pourray voüer,
Mes habits sont usez, je n'ay besoin de bource,
Je n'ay mine d'argent, ny fleuve d'or, ny source :
Un esprit sans arrest ne tient point de milieu,
Mais un pesant fardeau l'arreste en ce bas lieu,
Encor qu'il soit orné des grands dons de Nature,
Ses desseins sont rompus par la pauvreté dure ;

---

1. Allusion à l'épitre XXVIII de Clément Marot, où il raconte au Roi comment son valet, après l'avoir volé complètement, prit son meilleur cheval et n'oublia rien, fors à lui dire adieu [P. B.].

> J'ay franchi ce fossé, et, en sortant du lieu
> Je n'ay pas oublié mesme à leur dire adieu,
> Comme fit à Marot le valet de Gascogne.
>
> (Desternod, *Sat.* I.)

De mesme est-il de moy, tout prest de mandier
La passade aux passans, n'ayant pas un denier :
Quand poussé de jeunesse on a fait un naufrage,
Il faut quitter la honte, essuyant son visage :
Je suis maistre passé, j'entends bien ce mestié,
J'y vay d'un tel accent qu'à tous je fais pitié,
Demandant en Soldat revenant de la guerre,
Puis comme Catholique exilé d'Angleterre :
Je fais le marmiteux et mandie en Latin,
Afin d'estre assisté pour passer mon chemin :
Ainsi sans y penser remply de nonchalance,
Je me sens approcher du lieu de ma naissance :
Mon cœur s'en resjouyt, j'en respire un doux air,
Allant au petit pas, je m'estime voller,
Je foule sous le pied mes peines, mes traverses,
Mes incommoditez, mes fatigues diverses :
Je croy entrer au monde, et par un doux resveil
Mes sens se delivrer d'un si profond sommeil
Quand je voy les clochers, m'approchant de la Ville
D'où je m'estois banny trop jeune et mal-habille.
Mais las, ô cas estrange! un accident commun
Tourne mes ris en pleurs, rencontré de quelqu'un
Qui me dit, « Vostre perte estant demesurée,
Ne se peut voir de vous suffisamment pleurée,
Il vous est impossible en un si prompt malheur
D'imposer le silence à si fraische douleur;
Vostre pere est defunct, c'est pour luy que l'on sonne,
Il vous a regretté plus que toute personne; »
Alors tout affligé de deuil et de regret
Je deteste la Parque et le Sort de son trait,

790. 1622 : Il faut quittant la honte, essuyer
803. 1622 : Je croy rentrer au monde

Le paternel amour me fait jetter des larmes,
Me donne dans le cœur d'angoisseuses allarmes ;
Puis rentrant en moy-mesme, et pensant qu'on ne peut
Mieux braver le Destin qu'en voulant ce qu'il veut,
Que j'offence mon pere, au lieu que je l'honore,
Si je le plore mort tout ainsi que je plore,
Comme s'il estoit mis dedans le monument,
Ne laissant rien de luy que des os seulement,
Que toutes ses vertus, sa vie renommée,
Ne rendissent son nom d'une gloire animée ;
Je fais tarir mes pleurs et mets fin à mon dueil,
Pour aller donner ordre à le mettre au cercueil,
Loüer des vestemens pour aller au Service,
Et voir si la Pallotte[1] a sauvé son Office.

Nunc retrorsum
Vela dare, atque iterare cursus
Cogor relictos[2].

825. 1622 : sa vive renommée.

1. La Palotte ou Paulette était le droit que les officiers de judicature et de finance payaient au Roi pour conserver leur charge à leurs héritiers. Le nom de cet impôt vient de Charles Paulet qui en fut l'inventeur et le premier fermier. Le second fermier s'appelait Palot, d'où l'appellation de Palotte [P. B.].

2. Horace, *Odes*, I, XXIV, vers 3-5.

L'IGNORANT [1]

DIXIESME SATYRE

Attentif à la Messe un jour à sainct Eustache,
Un jeune Cavalier relevé de pannache [2],
La botte blanche en jambe, et la gaulle en la main,
D'un curedent de rose entretenant sa fain,
Me vit devotieux, à genoux, en priere,
Et s'approchant de moy me tire par derriere,
Me presse, m'interrompt, me prend à despourveu ;
Lors riant il me dit « Je ne vous ay pas veu
Depuis six mois en çà, est-ce donc mon service
Qui ne vous est à gré? Pour quel mauvais office
(Mon cœur) ay-je perdu l'honneur de vous hanter,
Je veux souvent chez vous aller vous visiter,
Pour plonger à loisir dedans les eaux saillantes
Du cheval Pegazin mes levres ignorantes,
N'ayant jamais dormant aucun songe conceu
Au sejour desiré du Parnasse fourchu ;
Car je me veux donner le long d'une sepmaine
Pour tascher d'espuiser d'Helicon la fontaine. »

---

1. Cette satire renferme des passages qui sont une imitation flagrante de la satire VIII de Regnier.

2. Quand un jeune frisé, relevé de moustache,
De galoche, de botte et d'un ample pennache.
(Regnier, *Sat.* VIII, vers 9-10.)

Moy surpris en sursaut, je le regarde aux yeux,
Charmé par ce recit des vers melodieux
Mot apres mot tirez du Perse Satyrique[1],
Et d'un salut muet je luy fais la replique ;
Alors plus je m'esquive et plus il me poursuit ;
Mais pour respect du lieu et pour crainte du bruit,
En m'arrestant tout court j'approche son oreille,
Et luy dis (ennuyé), « Monsieur, à la pareille,
Donnez-vous patience, et jugez qu'en ce lieu
L'on vient (pour ses pechez) crier mercy à Dieu,
Demain vous me verrez prest à vostre service,
Je ne peux maintenant vous rendre aucun office ; »
Et pour m'en esloigner je luy baille un Sonnet
Qui faute de loisir n'estoit pas mis au net :
Mais lors pointant sa barbe, et du bout de sa gaulle
Relevant sa moustache, il mit sur mon espaulle
Son bras pour m'embrasser, et faisant des doux yeux,
Respond, « Hé ! quoy ? mon cœur, veux-tu m'estre envieux
Du bon-heur de te voir ? Sans mentir, d'asseurance
Je te cheris autant qu'homme qui soit en France,
Et quitterois content les Princes et la Cour
Croyant te gouverner seul un' heure à mon tour. »
Justice, ô Apollon, fontaine Cabaline,
Pirene, Helicon, faut-il qu'on assassine
Tes Sacrificateurs ! Pythie jusqu'à quant
Seray-je à la mercy de cet Asne arrogant ?
Donnez-moy un licol, ou bien dans la riviere

22. 1622 : je luy fis ma réplique.
36. 1622 : veux-tu m'estre ennuyeux.

1. Allusion au prologue des Satires de Perse.

Jettez-moy du Pont-neuf la teste la premiere :
Donc pressé de sortir il me suit pas à pas,
A me voir on m'eust creu proche de mon trespas,
Morne, pasle et pensif, les yeux panchez à terre,
Triste comme un Cadet qui revient de la Guerre ;
Luy tousjours en humeur s'enferre incessamment,
Et me fait des discours en l'air, sans jugement,
Qui ne font que frapper autour de mon oreille,
Et croit en les disant de me chanter merveille ;
Puisse tournant vers moy, « Quoy ? qu'en dis-tu, mon cœur,
Je te veux reciter ce que je sçay par cœur,
Une Chanson nouvelle, une triste Elegie
Que je fis l'autre soir sur la mort de Lydie ; »
Bref depuis le matin jusqu'à midy sonné
Il me mit à la gesne ainsi qu'un condamné,
Parlant incessamment et d'estoc et de taille,
Aveugle en son discours, ne disant rien qui vaille.
L'on supporte aisément un du tout ignorant,
Mais on ne peut souffrir un à demy sçavant,
Un sot en cramoisy donne bien moins d'affaire
Qu'un autre à demy sot et qui croit le contraire ;
Car un tout ignorant s'il ne vous entretien
Comme un demy sçavant, il n'importune en rien,
L'un se laissant mener, croit à simple parolle,
L'autre vous rompt la teste, et fait qu'on en affolle,
Fait mille questions, desire tout sçavoir,
Et qu'on se rit de luy ne peut s'appercevoir,
Comme le mouscheron bourdonne à la chandelle,
Et s'engluant au suif y vient brusler son aisle :
Ainsi fit mon galand, car discourant de tout,
Fit voir en peu de temps de son sçavoir le bout.
Tel estoit son discours sur la Theologie,

Recitant du Sauveur la Genealogie
Que l'on chante en l'Eglise en sa Nativité,
En disant quelques mots de sa Divinité,
Conclud c'est l'union nommée *Apostatique*,
Croyant estre commune avec Hypostatique ;
En prenant l'un pour l'autre, alleguant ses Autheurs,
Confondoit son esprit en mille et mille erreurs,
Car citant Athenée en son *Deipnosophiste*,
Il disoit Apulée en son *Gymnosophiste* ;
Au lieu de dire Ignace escrit aux Traliens,
Il me disoit Horace escrit aux *Truliens* ;
Puis entrant en humeur, s'eschauffant à bien dire,
Vous fait mordre la langue ou s'esclater de rire,
Car se plaignant du temps plein de corruption,
Il dit, « On ne voit plus d'entiere affection,
Chacun se dissimule, un chacun se desguise,
On est couvert de fard, on est plein de faintise,
Les hommes maintenant sont des Pantaleons, »
Et croit disant ce mot dire *Cameleons* ;
Puis il chante qu'Ovide en sa *Metempsicose*
Desment Pythagoras en sa *Metamorphose* ;
Que luy tres-curieux d'antique monument,
Alla ces jours passez lire à sainct Innocent
En porphyre gravez d'assez beaux *Paragraphes*,
Ainsi baptise-t'il des morts les Epitaphes :
Et tenant par hazard un Livre dans la main,
Demande si c'estoit un Diurnal Romain,
M'oblige à luy monstrer, et lors voyant le titre
Fit aussi-tost de moy un jugement sinistre ;
Car lisant Lucifer et Calaritanus,

83. 1622 : Et prenant l'un pour l'autre,

Me dit, « C'est le Démon d'Arrias Montanus, »
Me le rend aussi-tost, « Je ne veux qu'il me tarde
Dans la main, disoit-il, Jesus Dieu nous en garde : »
Il me parle d'Histoire et du temps de nos Roys,
En quel siecle finit la ligne des Vallois,
Me dit que Pharamond fut Pere de Justice,
Qu'il supprimoit par mort Office et Benefice,
Et pour faire juger en tout son peu d'esprit,
Creut que Pepin portoit l'Ordre du sainct Esprit :
Et pour parler de tout, ainsi qu'un habile homme,
Que sainct Hierosme avoit un Chappeau rouge à Rome,
Et se tournant vers moy, « Je tiens d'un bon Autheur,
Que l'Ænée espousa Priscus le Senateur ;
C'est assez de l'Histoire, or sus la Medecine,
Est-ce un Art ancien ? Je n'en sçay l'origine,
On dit des Medecins comme des Mareschaux,
Qu'ils font souvent mourir les hommes, les chevaux :
Dieu qu'on souffre de mal d'avoir la *frenetique*, »
Me dit-il, pensant dire avoir la nevretique,
« On sent à tous momens mille maux douloureux,
C'est mourir en vivant et vivre langoureux,
Le remede à ce mal c'est de prendre un cristaire, »
Dieu te garde Æsculape et Medecin d'eau claire ;
C'estoit estre à la gesne et par trop endurer,
Qu'on me chastre plustost, je ne peux plus durer :
Dieu quelle difference on voit de l'homme à l'homme,
Plus que d'un homme à beste : Esope, on te renomme,
Car tu nous as laissé dans tes moralitez
Cent preceptes moraux contre nos vanitez,
Quand tu nous dis qu'un loup chez un tailleur d'Images,
Estonné, regardant tant de divers ouvrages,
Vit la teste d'un homme ouvrée artistement,

La prend et la contemple, et la tient longuement,
Luy dit, « Que la beauté emprainte en ta sculpture
Fait qu'un chacun te tient chef-d'œuvre de nature,
Mais le principal point defaut entierement,
Car on ne trouve en toy ny sens ny jugement[1]. »
Un esprit bien orné d'une sage prudence
Qui discret s'humilie et n'a point d'arrogance,
Est bien plus à priser que la beauté du corps
Toute vuide au dedans, rien que monstre au dehors.
Tu nous despeinds ce brave à la teste frisée,
Musqué, doré, fardé, bien plus qu'une espousée,
Qui cajole sans cesse ainsi qu'un perroquet,
On feroit de sa langue au moulin un claquet;
Enfin n'en pouvant plus, tout prest de rendre l'ame,
Rencontrant en chemin une gentille Dame,
Je prends congé de luy pour l'aller devancer,
Luy, suit tout aussi tost, « Hé! c'est vous offencer,
Dit-il, si vous quittant, par quelque bon office
Je ne vous tesmoignois mon tres-humble service :
Nous la prendrons tous deux chacun de son costé. »
« Cancre, dis-je tout bas, soit mon Asne botté; »
J'approche cette Dame et luy parle à l'oreille,
Luy comme en sous-riant, « De grace, à la pareille,
Ne vous gossez de moy, Madame, asseurez-vous
Que je vous veux servir envers et contre tous; »
Elle se met à rire oyant ce cajollage,
Et creut qu'il vouloit faire et la foy et l'homage,
Puis par un compliment d'un humble baise-mains,
Afin de destourner ses importuns dessains,

1. Imitation de la fable d'Ésope : Le Renard et le Buste.

Elle se faint pressée afin d'entendre Messe,
Luy donne son congé; moy remply d'allegresse
La prends pour la conduire, elle advance sa main,
Et dit, nous separant, « La partie à demain. »
Lors des yeux refrongné, pallissant son visage,
Enfonce son chappeau, puis d'un morne langage
Bourdonne entre ses dents je ne sçay quels discours ;
« Quoy, dit-il, suis-je un homme à mettre à tous les jours ?
Moy qui suis d'ordinaire à courtiser les Princes,
Qui fais maint Ambassade en diverses Provinces,
Qu'on s'ennuye de moy ! J'en auray ma raison,
Je suis bien Gentil-homme et de bonne maison. »
De despit il nous quitte, et lors sans luy mot dire,
Doublons nostre chemin et nous mettons à rire.
Puis je conduits Madame et m'en repute heureux
Pour avoir esvité cet escueil dangereux,
Et la mene chez elle, offrant à son service
M'exposer tous les jours victime en sacrifice ;
Car sans ce pour-parlé que me causa le sort,
Outré de désespoir je souhaitois la mort ;
Et tiens pour asseuré que la guerre ou la peste,
Et les plus grands fleaux que le plus on deteste,
Ne peuvent nous pincer et nous affliger tant
Comme font les discours d'un sot Asne ignorant.

Stultum omnino ferre quam semistultum
Facilius est, et ignarum omnino quam semidoctum [1].

174. 1622 : puis d'un morgue langage

1. Ce distique latin n'est pris ni dans Horace ni dans Juvénal.

LE GENTILHOMME

ONZIESME SATYRE

Muse, permets que je face une monstre
Du Gentilhomme, Escuyer par rencontre,
Car ses ayeux, ses peres incogneus,
L'ont separé de ces nouveaux venus :
Guide ma langue, et me sois Secretaire
Pour buriner de ses faits l'Inventaire,
Y faisant voir s'il a juste raison
D'y tant vanter son estoc, sa maison,
Et de se dire yssu de noble Race,
Du Vertueux esgaré de la trace,
Sans action, sans pouvoir, sans honneur,
Trenchant du brave et mousse de valeur,
Tous ses discours farcis de guerre active,
Mais en effet aimant la vie oisive,
Seulement noble en simple volonté,
Sale en ses mœurs, ignorant, effronté,
Qui ne sçait pas d'où provient la Noblesse,
Tant son esprit est remply de foiblesse :
En ce vieil temps, quand nous prismes le jour,
Quand le corbeau ne hasta son retour
Pour annoncer une heureuse nouvelle
Au citoyen de l'antique Nacelle :
Nous fusmes tous en ce commencement

Freres issus d'un pere esgallement,
L'un n'avoit point sur l'autre la puissance,
Chacun estoit noble dés sa naissance.
Qui donc a fait si divers les humains ?
Qui peut causer les Nobles, les Villains,
Puis que chacun a pour mere Nature,
D'un mesme Amour aimant sa geniture ;
Pour quel mesfait un frere n'a-t-il part
A tant d'honneur qu'à son frere on depart ?
Nature usant de diverse matiere
L'homme a formé d'inesgale maniere :
Du pur Soleil les uns a composez
Pour commander aux autres preposez ;
La Lune aussi luy sert d'autre meslange,
Pour faire voir qu'elle se plaist au change ;
Ces seconds-cy sont pour servir les Roys,
Pour maintenir en leur force les Loix ;
Le dur acier, le fer de moindre estime
Est employé quand un pauvre elle anime,
Un Laboureur, un chetif paysant,
Un serviteur ou bien un artisant,
Ainsi s'ensuit qu'au gré de la Nature
L'un est fait Noble et l'autre est en Roture.
Muse tout beau, modere un peu ton cours,
Arreste-toy, abbaisse ton discours,
Dedans ce creux tant profond ne devalle,
Ne tourne pas plus avant ce Dedalle,
Car si tu veux une fois en partir,
Sans un filet tu n'en pourras sortir ;
Contente-toy de nous monstrer l'audace
De ces vanteurs de sang, de chair, de race,
Gens sans vertu, faineants, vicieux,

Remplis de fast, sur tous ambitieux,
Qui n'ont en eux rien portant tesmoignage
D'une valeur et d'un brave courage :
Quoy de plus sot que par tout se vanter
Du bien d'autruy qu'on ne peut meriter ?
A quel propos paroistre insupportable
Pour n'avoir rien qui soit recommandable ?
Tirant à nous de nos peres l'honneur
Qu'ils ont acquis par leur grande valeur,
Ne faisant cas de les suyvre à la trace,
Pour meriter la Noblesse de race ?
Que diroit-on à celuy qui sans yeux
Croiroit à luy le voir de ses ayeux ?
Seroit-ce pas une chose frivolle
De voir un begue empesché de parolle,
S'en-orgueillir et paroistre vanteur
Pour avoir eu son grand pere Orateur ?
Comme l'on voit esviter le supplice
Le criminel attaint d'un malefice,
Ayant recours au sepulchre des morts
Pour y sauver et ses biens et son corps ;
Ainsi ces gens, sans honneur et sans gloire,
De leurs Maieurs courent à la memoire.
Il est bien vray que j'estime à grand heur
D'estre sorty d'Ancestres pleins d'honneur,
Quand on ensuit leur antique proüesse
Sans estre veu desroger à Noblesse :
Mais nous voyons bien souvent advenir
Que les enfans ne se veulent munir
De la Vertu par leurs peres laissée,
Tant le bien-faire est hors de leur pensée.
De plus j'ay veu d'un pere genereux

Sortir un sot, un monstre vicieux ;
Midas grand Roy laisse pleine richesse
A son seul fils dépourveu de sagesse :
Ainsi tousjours d'un brave homme ne sort
Un fils vaillant, un courageux et fort :
Mais qui plus est bien souvent leur Noblesse
N'a d'autre but qu'une lourde paresse,
Les uns valets de quelque Cavalier,
Coureurs de poulle aprez le poullailler,
Trainant l'espée au fourreau enroüillée,
Faux gibeyeurs quand leur poudre est moüillée,
Gens sans effet, tres experts en tout lieu
D'y bien mentir, jurans le nom de Dieu,
S'ils n'ont jamais esté mis à la taille
Pour n'avoir eu vaillant denier ny maille ;
Tous leurs enfans et les descendans d'eux,
Par le credit acquis par leurs ayeux,
Mangeant la poulle et piccorant sans cesse,
Croiront avoir acquis une Noblesse ;
Alors enflez de vaine ambition,
Remplis de gloire et de presomption,
Et d'une humeur arrogante et despite,
Sans faire estat des hommes de merite,
Vous les voyez les autres mesprisant,
Effrontement prendre le pas devant :
Quelques-uns d'eux portent pour armes seulles
Des Fleurdelys d'argent en champ de gueulles,
Et cependant on sçait leur parenté,
Et leurs ayeux n'avoir jamais porté

113-174. Ces vers, imprimés seulement en 1626 (quatrième édition), remplacent les deux vers suivants de 1622 :

La gaule en main, sur la teste un panache,
Contre le Ciel relever leur moustache.

La Fleurdelys, si ce n'est sur l'espaulle,
Car pour toute arme ils portoient une gaulle
Pour vendenger les poires de leurs clos
Et pour boucher les lieux qui sont declos ;
La serpe en main, ils coupent de l'espine
Et du genest pour chauffer leur cuisine ;
Et cependant ne parlent que d'assauts,
Mangeurs de choux, avalleurs d'artichauts,
Gueux morfondus, et paignottes bravaches
Tournent leurs yeux, relevans leurs moustaches,
Iront surprendre Amiens ou Calaiz,
Et combattans, n'ont veu que des vallets,
Vrais casaniers despaints dans nos Yambes,
Qui n'ont en main que l'espée à deux jambes.
France n'a plus de Noblesse en vertu [1],
Le Gentil-homme en clinquant revestu
Piaffe au Bal, gaussant dit des sornettes,
Et ses moullins sont vendus pour ses debtes.
Guerir la galle à quelque chien courant,
Carrabiner, battre le paysant,
Vendre un cheval, monter un mords de bride,
Lire *Amadis* et les *Amours d'Armide* [2],

1. Ta noblesse n'a plus d'amour pour la Vertu,
Esclatter en clinquant, gorrierement vestu,
Piaffer en un Bal, gausser, dire sornettes,
Se faire chicaner tous les jours pour ses debtes,
Sçavoir guérir la galle à quelques chiens courans,
Mener levrette en lesse, assommer paysans,
Gourmeter un cheval, monter un mors de bride,
Lire Ronsard, le Bembe, et les *Amours d'Armide*...
Estre toujours botté, en Cosaque, en Roupille,
Battre du pied la terre en Roussin qu'on estrille...
(Jean Auvray, *Le Banquet des Muses*, 1623, Les Nompareils.)

2. *Amadis de Gaule* et *Les Amours de la belle Armide*... de *P. Joulet, sieur de Chastillon, Rouen, Pierre Valentin, s. d., 1597*, in-12 ; *Paris, Abel L'Angelier, 1598*, in-12 *Les Amours d'Armide, par P. Joulet... Rouen, Robert Féron, 1614*, in-12.

Estre flatteur et sous gorge rouller
Un Air de Cour, mentir, dissimuler,
La botte en jambe, en casaque et roupille,
Battre du pied en roussin qu'on estrille,
Blasphemer Dieu, quereller ses voisins,
Prendre au collet perdreaux[1] et lapins,
Courre aux marchez, chercher les revendages,
Picquer l'avoine et sauver les villages,
Faire la peur au pauvre villageois
De luy bailler dix soldats à la fois,
Trencher du grand et n'avoir dequoy frire,
Pour un disner servir à faire rire,
Porter manteau en forme de caban,
Dire, « Ils ont tort qu'ils n'ont pris Montauban, »
Et n'avoir pris en sa vie une mouche,
Manger pain bis et parler pain de bouche,
Salle en chemise et porter grands rebras,
Sous un portail faire le fier à bras,
Bransler le corps et tresser sa moustache,
Leurrer l'oyseau et porter grand pannache,
Mordre en riant et peser bien ses mots,
Dire, « Mon brave » et « Chouse » à tout propos,
Par faux sermens se plaire à menterie,
Conter des faits de pure vanterie,
De sçavoir bien bracquer un coullevreau,
De petarder ou blocquer un Chasteau,
Prez l'ennemy creuser une tranchée,
Jetter saucisse, et la teste baissée
Donnant l'assaut, les Soldats animer,

1. Le mot : *perdreaux* compte pour trois syllabes, de même que *Fontaine-Bleau* est de quatre syllabes au vers 112 de la Satire IV (page 33).

Fondre dedans, une bresche fermer,
Se rendre maistre et surprendre une Place,
Ce sont tous traicts de superbe et d'audace
Dont sont farcis un tas de haubereaux
Qui n'ont jamais mangé que des naveaux,
Baissant leur fraize et domptant leur rotonde,
Pensent tous seuls estre Nobles au monde.
Ils ont pieça pris la possession
Du premier pas en la procession :
Quand le Curé veut presenter l'Offrande,
Il faut qu'il face ainsi qu'on luy commande :
Le pain benist est porté sur leur banc ;
Puis un chacun en prend selon son rang :
Si le porteur avoit par oubliance,
Outrepassé leur estroitte ordonnance,
Dieu sçait comment les bastons sur le dos
Luy roulleroient pour adoucir ses os ;
Mais, O en chiffre [1] est la seule Noblesse
Qui ne vaut rien que comptant on delaisse.
Posez un poinct puis un second suyvant,
C'est estre Noble, honneste homme et sçavant,
Puis le tiers poinct apres O donne mille,
Pour tesmoigner la Noblesse estre utile,
Quand la vertu, la vaillance et le bien
Ensemblement luy servent d'entretien.
Bref c'est en quoy consiste leur Noblesse,

183. 1622 : Outrepassé contre leur ordonnance
185-192. Ces vers manquent dans 1622. Ils ont paru pour la première fois dans la quatrième édition, 1626.
193. 1622 : Car c'est en quoy

1. O en chiffre : zéro.

Que de frapper quand ils sont à la Messe,
Prendre à credit, ne payer leurs valets,
Ne faire estat de Cour ny de Palais,
Et si l'on veut cognoistre un Gentil-homme,
C'est en cecy qu'il veut qu'on le renomme :
La main levée à battre un villageois,
Faire obliger quand il peut le bourgeois
A luy fournir un habit d'escarlatte,
Afin qu'aux champs qu'entre tous il esclatte.

Utcumque defecere mores,
Dedecorant bene nata culpæ [1]

197. 1622 : Bref, si l'on veut
202. 1622 : Afin qu'aux champs entre tous il esclatte.

1 Horace, *Odes*, IV, IV, vers 35-36.

LE POETE[1]

DOUZIESME SATYRE

Marquis, j'avois dessein de vivre solitaire,
Sans livres, sans escrits, oysif et sans rien faire,
Ainsi passant le temps dans les prez, dans les bois,
Suyvant mon seul instinct, sans Coustumes, sans Loix,
Laissant guider mes pas dedans l'indifference
Sans soucy de sçavoir ce qu'on dit, ce qu'on pense,
Si nous aurons la Guerre ou si manque de fonds
Les Labourans la Seine acheveront le Ponds[2] :
Si Calix est pillé, si l'on dira la Messe
Un jour dans la Rochelle ainsi que dans Liesse,
Si la flotte d'Espagne avoit force lingots,
Si la pesche au stocfix, aux thoms, saulmons, turbots,
Annoblira cet an les marchands de Marée,
Si Venus en la Cour des Grands est adorée,
Ou si comme en Levant le peché parmy nous
Se commet sans rougir à la face de tous,
Si la force d'en-haut par Edicts à douzaines
Courbe l'authorité de nos Cours Souveraines,

---

1. Cette satire a paru pour la première fois dans la quatrième édition, 1626.

2. Le pont de bateau de Rouen, établi sur pilotis, fut fait en 1626 ; il n'existe plus depuis près de cent ans.

De cela ny de plus n'avoir aucun penser,
Sans sujet de hayr, d'aimer ou d'offenser ;
Puis mort que tout perist au Ciel comme en la terre,
Que Neptune et Vulcan roullassent leur tonnerre
Sur le chef des humains, et que le Firmament
Accravantast la mer dedans son monument,
Que les prez, les vallons, les bois et les montagnes
S'unissent au niveau des fertiles campagnes ;
Sans regret du passé, ny craignant l'advenir,
Car on dort longuement avant que revenir :
Et que quittant la vie il faut qu'on se propose
Qu'une fois pour tousjours on a la bouche close,
Qu'icy l'on est en bransle et sans aucun repos,
Sans espoir de fleschir la cruelle Atropos ;
Esloignant mes pensers du songe chymerique,
Viser au bien present, et non au fantastique :
Mais un de mes amis qui fait estat de moy,
De mon humeur changée estant tout en esmoy,
Vint un matin me voir dedans ma solitude,
M'accusant de laisser dans ma poudreuse estude
Mes livres tous relants, demy-rongez de rats,
Entassez l'un sur l'autre en l'urine des chats :
Lors estant estonné croit que ce soit un songe,
Ou que lassé de vivre, ou que l'Amour me ronge,
Qui me cause changer de ma vie le cours ;
Puis me prenant la main me fit un tel discours :
« Amy, qui peut mouvoir le mespris de toy-mesme ?
Qui te rend si chagrin, melancholique et blesme ?
As-tu regret de voir ces cajolleurs de Cour,
Ces porteurs de poullets, proxenettes d'Amour,

23. 1626 : ou que le Firmament

Fanfarons de couchette emplumez de pannaches,
Qui faute d'entretien relevent leurs moustaches,
Asnes à double estage, estropiez d'esprit,
Qui à peine leurs noms peuvent mettre en escrit,
Sots taints en cramoisy, qui ny dans le College,
Ny dans l'Academie, ou dedans le Manege
N'ont jamais pris party, et ne sçavent rien mieux
Que dompter leur rotonde et mesnager leurs yeux,
Et dire en complimens quatre mots de routine,
Aussi n'ont-ils jamais eu le foüet qu'en cuisine,
Prendre les premiers rangs, attraper les honneurs,
Mesprisant la doctrine et probité de mœurs ?
As-tu regret de voir à l'encan les Offices,
Et qu'on erige ainsi des Idoles aux vices ?
Abbaissant la vertu pour decourager ceux
Qui taschent d'imiter les hommes vertueux,
Pour faire que ces fols respondent les Oracles,
Et par tels jeunes Saincts faire de faux miracles.
Est-ce ce qui te fasche ou bien si c'est encor
Que l'on voit ces Midas portans oreilles d'or
Immoler à Themis, et marcher en pas d'Asne,
Pourveu qu'ils soient couverts d'une longue sotasne ;
Ou qu'aux charges d'honneur sera doresnavant
Le plus riche pourveu et non le plus sçavant,
Qu'on perd l'huille et le temps à paslir sur la Muse,
Qu'on tient les doctes fols, la Muse nous amuse,
Et qu'il vaut mieux aller d'une sordide voix
Dans un Louvre flatter les oreilles des Roys,
Mentir dedans le cœur, dissimuler le vice,
Jusques aux Mulletiers faire offre de service,
Respecter les Huissiers, flatter les Courtisans,
Servir les Financiers, hanter les Partisans,

Ces infames moyens, plustost que la science,
Donnant à ces Coyons l'entiere presseance.
« O siecle, ô temps, ô mœurs, ô France helas pourquoy
Ces Blesches, ces Chicots s'eslevent-ils dans toy?
Amy, dy-moy de grace, est-ce ce qui t'offence?
As-tu regret de voir les chiens dans la despence,
Et qu'en ce temps present on oste aux beaux esprits
Les grades de l'honneur et les Charges de pris;
Trop foibles sont leurs reins, leurs espaulles peu larges,
Afin de meriter les Offices, les Charges,
Et que l'unique advis pour porter ces fardeaux
Est d'estre aupres des Grands, flatteurs ou maquereaux!
Que la mode est d'apprendre en l'Amour les mysteres,
Et sur parchemin vierge escrire caracteres :
Plier en galant homme aux prodiges du temps,
Tourner en libertin le dos à Dieu dix ans,
Maschant le curedent, le pignon, la pistache,
Honteusement servir au besoin de Bardache;
— Rien moins luy dis-je lors, un tourbillon de vent
Les fait en desfaveur boulleverser souvent,
Pour un grand faix il faut une espaulle puissante,
La fortune traistresse est aveugle et glissante,
Et n'est rien asseuré sous la cime des Cieux
Que l'estat mediocre, et ces ambitieux
Sont pareils à l'ampoule en l'orage eslevée,
Qui grossissant par trop à l'instant est crevée :
Je borne mes desseins maistrisant mes esprits,
Qui de haine ou d'amour ne sont jamais espris,
L'appetit d'en avoir ny la blafarde envie,
Qui des Grands de ce temps tiennent l'ame asservie,

81. 1626 : plustost que la séance.

Ne logent point chez moy, j'ay tout ce que je veux,
Car d'un esprit content je veux ce que je peux.
Le corps sain, l'Ame droite[1], et vivre en patience,
C'est mon livre où j'apprens la parfaite science,
La vie ouverte et franche exempte des malheurs
Qui sont comme attachez aux glissantes grandeurs,
Aller flatter les Grands, leur conter des merveilles,
Et leur servir d'Écho, d'ombre et de pentoreilles,
Leur fortune adorer, les suyvre pas à pas
Au coucher, au lever, aux heures du repas,
Bonneter un valet qui refuse la porte,
Rester en l'antichambre en attendant qu'il sorte,
Gratter à la serrure et faire le coyon,
J'aymerois mieux cent fois avoir le morion :
Plus libre est le forçat qu'on voit tirer la rame,
Puis que captif il a la liberté de l'ame ;
Ceux qui souffrent la gesne, aux doigts les osselets,
Et leurs membres tirés dessus les chevalets,
N'endurent à l'esgal de ces bas Amphibenes,
Sphinx doubles et couverts, frauduleuses hyenes,
Flatteurs qui vont filant mille mal-heurs aux Roys,
France tu n'as pour eux d'assez severes Loix,
Juge donc quel despit saisit les braves hommes
De voir florir ces gens en ce siecle où nous sommes :
Pendant qu'un bel esprit languit dans les mal-heurs,
On les voit tout d'un coup guinder dans les honneurs ;
Gens extraicts la pluspart d'une basse origine,

127. 1626 : Ceux qui souffrent la géhenne

1. Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.
(Juvénal, *Sat.* X, in fine)

Eslevez au fumier, nourris dans la cuisine ;
Insolens en leurs dits, arrogans d'action,
Qui feroient endurer les peines d'Ixion
Pour un seul pas devant, pour une preseance,
Si Dieu n'avoit borné l'excez de leur puissance.
« Donc rentré dans moy-mesme, inspiré de Phœbus,
Puis qu'en France je vois pulluler ces abus,
Meu de juste douleur, mes Muses courroucées,
Tarissant leur douceur d'escrire sont lassées :
Et puis dequoy m'importe à la mode du temps,
Il suffit de rimer à *gens* avec *printemps* :
Les Poëtes sont defuncts, la poësie est estainte,
C'est assez aux rimeurs de proser en contrainte :
Ronsard, c'est trop dormy ; Des-Portes, es-tu mort ?
Garnier, Bartas, Regnier [1], vous fera-t'on ce tort
De quitter vos escrits, remplis de saincts Oracles,
Pour lire ces rimeurs qu'on tient faire miracles
D'escrire une Elegie ou de faire un Sonnet
Suyvant la passion d'un jeune Sanssonnet
Desesperé d'aymer, qui perist de tristesse
En s'esloignant des yeux de sa folle Maistresse,
Pensant par ce chef-d'œuvre un jour dedans les Cieux
Meriter les Lauriers qui couronnent les Dieux.
On voit tous ces Hiboux d'humeur chagrine et noire
Fourmiller chez les Grands ainsi que Gueux en Foire,
Paroissant refroignez pour composer un vers,
(Ayant la mine torse et les yeux de travers,
En frappant des deux pieds s'esgratigner la face,
Et malades de Sainct [2] faire laide grimace)

1. Ronsard était mort en 1585, Desportes en 1606, Robert Garnier, le tragique, en 1590, Du Bartas en 1590, et Mathurin Regnier en 1613.
2. Les *malades de Sainct* ne sont autres que les épileptiques.

Vers forcé, mal poly, trop rude et peu coulant,
Qu'une fureur Bacchique à peine va dollant,
Vers flasque et insipide et qui traîne les aisles,
Vers pour les Gueridons et les chansons nouvelles,
Vers qui n'est pas d'un Poëte, ains d'un chetif rimeur
Dont la veine est sterille et l'esprit sans humeur ;
Vers bastard, reprouvé, qui prend son origine,
Sa mesure et son sens d'une orde camarine,
Non pas de la fontaine ondoyante en crystal
Du cheval Pegasin, duquel le pied fatal
Arrouse doucement cette double Montagne,
Puis sortant d'Helicon moüille cette campagne
Où l'on voit les neuf Sœurs (Castalide trouppeau)
Conduittes d'Apollon leur celeste flambeau,
Trepigner et dancer parmy les doctes Poëtes,
Sur un riche tapis esmaillé de fleurettes,
Vers qui les fait resver et se mordre les doigts,
Ronger l'ongle et le poil, les mettant aux abois.
Et vous, fils d'Apollon, dont les fresches vallées
Coulantes mollement n'estant jamais gelées,
Vous ouvrent à torrens les fontaines de Vers
Pour descrire aux humains l'object de l'Univers,
Et dedans le papier en parlante peinture,
Tracer mieux qu'Appellez les traits de la nature ;
Menard, Gombaut, Hardy, Malerbe, sainct-Amants [1],
Tenus pour demy-Dieux chez tous les Courtisans,
Avec combien d'efforts d'une luysante flame

1. En 1626, date de cette satire, Ménard (François Maynard, le président d'Aurillac) et Malherbe n'avaient encore publié que des poésies insérées dans les recueils collectifs ; Gombauld, que son roman d'*Endymion* (1624) ; Alexandre Hardy, des tragédies ; et Saint-Amant, son poëme : *L'Arion* (1623).

Elancez-vous en haut les mouvements de l'Ame ?
Les François sans flatter, le François ont apris
Quand ils ont à loisir feuilleté vos escrits
Qui s'espandent par tout, desquels tant de volumes
N'ont jamais sceu tarir la moindre de vos plumes :
Vostre Muse est divine et vos Vers immortels,
On leur doit comme aux Dieux eriger des Autels ;
Si le Ciel permettoit que vostre renommée
Fust selon son merite entierement aymée
D'un Prince vertueux ainsi qu'elle est de moy,
Vostre destin seroit tousjours avec le Roy,
Commandant dans le Char d'une riche fortune :
» Au jouyr la vertu se rend par trop commune,
On dit que les neuf Sœurs et leur prince Apollon
Font couler du Pegase au fond de leur vallon
Un fleuve de sçavoir, qui s'infuse dans l'Ame
De celuy qui content doucement le reclame :
Mais il faut estouffer ce simple et vieil abus,
Et bannir desormais Mnemosine et Phœbus
De la bouche divine et du cœur des Poëtes,
Pour les ensevelir sous des tombes muettes,
Puisqu'on voit en la Cour leurs temples demolis,
Et leurs démons sacrez vivans ensevelis ;
Si bien que maintenant l'oisiveté consume
Cent et cent beaux esprits pour la langue et la plume,
Qui demeurans cachez en des antres profonds,
(Pendant que des flatteurs, des plaisans, des bouffons,
Gouvernent chez les Grands le timon de la barque)
Ne sont jamais cognus de nostre grand Monarque,
Car le vice est monté maintenant à tel poinct,
Qu'un Poëte est comme un Sainct que l'on ne feste point.
Maudit, trois fois maudit pervers siecle où nous sommes,

Où regne l'ignorance et non les sçavans hommes ;
Pourveu qu'on soit poudré, gauffré tous les matins,
Qu'en filant sa moustache on die, « Les destins, »
C'est assez ; la faveur embrasse telles pestes,
Et pour les advancer tous les Orbes celestes
Roullent incessament, le Soleil luit pour eux,
Et pour voir à longs traicts dormir ces paresseux
Enlacez dans les bras de l'aveugle Fortune,
La nuict prend sa clarté au lever de la Lune :
Ils diroient volontiers que les Dieux sont en tort
De les faire mortels, et si d'un mesme accort
Ils ne tiennent des Cieux les barrieres décloses
Pour les laisser entrer, ou parsemer de roses
Le cours voluptueux de tous ces faineants,
Car le pavé n'a droit de porter des geants :
N'importe, si faut-il, chers nourrissons des Muses,
Découvrir et pincer les abus et les ruses
De tous ces gens fardez, cœurs à double ressort,
Esprits tourne-virans du costé le plus fort,
Qui cachent leur malice au fond d'une callotte,
Crediteurs d'un chacun horsmis de la Pallote [1],
Qui les bouffit d'orgueil et de presomption ;
Abondans en leurs sens remplis de passion ;
Qui se meslent de tout, veulent tout entreprendre,
Veulent tout acheter et leurs biens sont à vendre.
Un jour on fit la chasse aux fiers Monopoleurs,
Peagers, Publicains, Usuriers, Gabeleurs,
Fermiers, Malletotiers, et Donneurs de memoires,
Sur-dons, Pour-dons, que-Rats rongeans aux pattes noires,
Qui du libre Bacchus nous arrachent les ceps,

1. Voir la note 1 de la page 98.

Faisant languir le peuple en surhaussant les mets.
Chancres devore-monde, Esponges alterées,
Ne serez-vous jamais par le col pressurées ?
France, franche autrefois entre les Nations,
L'esclave maintenant de ces corruptions,
Fourmille de vermine et plus qu'autre regorge
De ces loups carnaciers qui luy coupent la gorge,
Arrachant à l'Agneau la laine sur le dos,
Luy succent tout le sang et la moëlle des os.
O que ces gens d'Estat avoient chaudes allarmes,
En voyant des chardons, ils voyent des gens-d'armes,
Tousjours l'esprit alerte et de corps empeschez,
» La seule conscience à clair voit nos pechez ;
Le sang leur boüillonnoit, et lors une saignée
Eust esté dans la chaude en temps bien ordonnée :
Tout fut rasserené, on reprend ses esprits,
On rapporte le meuble où chacun l'avoit pris.
Dieu fit visiblement d'un coup plusieurs miracles,
Car quand ces Læstrigons eurent veu tant d'obstacles
A leurs malins desseins, au peuple ruineux,
Abbatus de pouvoir, tout conspirant contr'eux,
Leurs sens sont assoupis, ils perdent la parole,
Et paroissent de marbre, aussi froids qu'une idole :
Mais le peril passé, hardis, advantageux,
Leurs yeux remplis de feux comme un foudre orageux,
Ils tonnent de menace, et font que l'on ordonne
Qu'à payer les imposts l'on n'exempte personne.
Aussi pour dire vray c'est gaster le mestier,

266. 1626 : ils voyoient des gens-d'armes.
278. 1626 : Et paroissoient de marbre
283-310. Ces vers ont paru pour la première fois dans l'édition in-quarto de 1631.

Porter le riche pourpre et vivre en Tavernier,
Débitant en Mesquin poiré, vin, sidre et bière,
Et compter tous les soirs avec sa Chambrière,
Chercuiter du sallé, vendre des saucissons,
Et de tout un village achapter les boissons
Pour les revendre au pot au guichet, à la porte,
Asseoir dans une cave, y dancer une volte,
Y prendre du petun, faire nopces, banquets,
Pour gagner les imposts ce sont salles acquests,
C'est avillir l'honneur, hé quoy ? tous ces Messires,
Hauts et puissans Seigneurs pour régir des Empires,
Ravallent-ils si bas leurs superbes grandeurs ?
Ils soustiennent l'Estat et se font Revendeurs :
Qui suyvra leurs conseils ? si pour un poinct de Guerre,
Ou pour entrer en ligne avecques l'Angleterre,
Ou pour traitter d'accord avec les Rochelois,
Ou pour abandonner ces mutins Hollandois,
Le Roy les mande un jour, et vueille à leur prudence
Sousmettre entierement les affaires de France ?
Que dira-t-on là-haut, les Conseillers d'Estat
De tous ces Callotiers ne feront nul estat,
Informez au certain de tous leurs revendages,
Et du sordide gain de tant de tripotages :
Est-ce à cette vertu qu'on instruit les enfans ?
Est-ce une instruction pour les rendre sçavans ?
Pères qui les gastez, par amour, en jeunesse
Petits, ce sont vos jeux ; grands, chagrin et tristesse.
Quel desordre voit-on maintenant aux habits,
La penne et le satin sont communs aux petits,
Sous l'escarlatte il faut la camisolle riche
En broderie à fleurs ; ou bien vilain et chiche
On ayme trop l'argent, on veut trop mesnager,

Se tirant du grand monde on va loin se loger,
On est vray Misantrope, on plaint sa nourriture,
Sa vie et son plaisir et sa simple vesture ;
C'est vivre en esclavage et porter un fardeau [1],
Le cabaret, les dez, la paulme et le bordeau
Sont les quatre saisons de la Jeunesse folle,
Son maneige, sa Cour, son Palais, son escolle,
Bannissant la science, arriere les vertus,
Ce ne sont que des sots qu'on en voit revestus.
O fols trop éventez, jeunesse corrompuë,
Si tu voyois à clair la Vertu toute nuë,
Las tu l'adorerois, tes esprits enchantez
Voudroient finir leur vie aux pieds de ses beautez ;
Un jour, un jour viendra dans le siecle où nous sommes,
Où tout est à l'encan, puisque les braves hommes,
Et tant de beaux esprits doüez de bonnes mœurs
Languissent incognuz sous le faix des malheurs ;
Quoy que soyez extraits d'une illustre origine,
Bien couverts, bien vestus, bien sur la bonne mine,
Faute de prevoyance ayant trop despensé,
Direz, « J'ay plus vesqui que je n'avois pensé ; »
Et puis manquant de fonds pour avoir un Office,

---

1. De ses debordements, il porte à toute bride
Où son desir aveugle aveuglement le guide,
Et s'accoustume esclave à porter son fardeau :
Le dez, le Cabaret, la Paume et le Bordeau
Sont ses quatre Elemens, ses Vertus Cardinalles,
Ses Joustes, ses Tournois, ses Lettres libéralles,
Son Cirque et son Lycée : Arrière les Vertus
Ce ne sont que des Sots qui en sont revestus,
O Fols ecervelez ! Jeunesse corrompue !
Hélas, si tu voyois la Vertu toute nuë
Combien l'aymerois-tu ? tes esprits enchantez
Voudroient mourir aux pieds de si chastes beautez.
(Jean Auvray, *Le Banquet des Muses*, 1623, Les Nompareils.)

Pourmener à Sainct Oüen [1] sera vostre exercice,
Aller sur les Sablons joüer au cochonnet [2],
Quittant le Chasteau-neuf, faire le Simonnet [3];
Et pour avoir aymé la dance et la cuisine,
Honteusement cachez exercer la lesine :
Puis on verra couller les larmes de vos yeux,
Sans fléchir à pitié les hommes ny les Dieux. »
Toy qui liras cecy de l'ennuy ne te donne,
Je fais la guerre au vice et non à la personne,
Car mes Vers sont picquants, qui peut-estre feront
Rougir les auditeurs et ceux qui les liront
D'un esprit alteré ; mais une Ame bien née
Qui dés ses jeunes ans à Phœbus s'est donnée,
En puisant à longs-traits au fleuve des neuf Sœurs,
Cognoit l'Enthousiasme et ses doctes fureurs,
Qui saisissent un Poëte en sa verve eschauffée,
Ne pouvant moderer sa divine bouffée :
Moy-mesme je m'emporte, et contre mon dessein
Je ne peux m'estancher ayant la plume en main,
Resolu de quitter Apollon et sa lire,
J'immolle à ses autels et ne m'en peux dédire.
Despit de voir le vice enraciné si fort
Dans le cœur d'un chacun, grand, petit, foible et fort,
Tout estre à l'abandon, regner l'insuffisance,
Par un vœu solennel j'observois le silence,
Car par aucun remede on ne doit esperer

1. Le jardin de l'abbaye de Saint-Ouen était, dès cette époque, ouvert aux promeneurs [P. B.].

2. On ne sait où se trouvaient les Sablons.

3. Fagotté plaisamment comme un vray Simonnet,
Pied chaussé, l'autre nud, main au nez, l'autre en poche,
J'arpente un vieux grenier, portant sur ma caboche,
Un coffin de Hollande en guise de bonnet.
(Saint-Amant, *Sonnet.*)

Sur le vice abattu la vertu s'eslever :
Vertu jadis commune au peuple de la France,
Dont l'antique Gaulois adoroit la puissance,
Les Charles, les Louys, de hauts desseins portez,
L'ont souvent fait sentir aux peuples surmontez :
Mais quoy tout est perdu, l'on va de pire en pire,
Un simple Magistrat croit regir un Empire,
D'ambition aveugle est si presomptueux,
Qu'il mesprise les bons et les plus vertueux
Pour n'estre les mignons de l'aveugle Fortune,
Tousjours aux gens de bien marastre et importune,
Sans songer que souvent le destin et le sort
Laisse vivre le foible et va tuer le fort ;
Tout est au dessous d'eux comme paille et poussiere,
La vertu ne vaut rien que pour faire littiere :
Bouffis d'ambition ! cela n'estonne point
Les Sages dont l'esprit se void en mesme poinct.
Tousjours roide et tendu au montant de la gloire,
Assez content de soy, remporter la victoire,
Franc et libre par tout, exempt d'ambitions,
Et qui sçait dominer les folles passions ;
Sans haine, sans envie, et sans aucun nuage
Le Sage a de nature un tranquille visage,
Il ne craint de Fortune un accident divers,
Et si pour l'esmouvoir elle donne un revers,
Ou si ceste legere en grondant le menace,
En mesprisant ses coups, il luy crache en la face :
Ainsi c'est le sujet qui supprime mes Vers,
Car les bons on abbaisse eslevant les pervers,
Chacun publiquement professe l'ignorance,
Qui sçait dissimuler a trop de suffisance ;
Puis que sert jour et nuict de lire incessamment,

Et perdre en meditant trop inutilement
Tant de temps, tant de biens, tant d'huille et de bougie,
Car pour le temps qui court l'once d'effronterie
(Ainsi qu'en lettres d'or sur le Louvre est escrit)
Vaut mieux pour s'advancer qu'une livre d'esprit :
Pourveu qu'on sçache dire un mot de complaisance,
De la teste et des yeux faire la reverence,
Sçavoir le tricquetraq, la prime et le picquet,
Faire l'homme d'Estat en sottane et rocquet,
Sans doute on passera pour un tres-habile homme,
Qui tout au moins merite estre Ambassade à Rome,
Et couché sur l'Estat qu'on fait des pensions
Qui se donnent souvent aux petits compagnons.
Mais le juste Louys, le miroir de nos Princes,
Donnera desormais tel ordre en ses Provinces,
Relevant la vertu, que les plus grands des Roys
Prendront pour leur patron sa Justice et ses Loix,
Estouffant l'ignorance et bannissant le vice,
Pour mettre en sa splendeur la constante Justice.
Grand Roy, si tu le fais, je predis tes Lauriers
Reluire à tout jamais en tes exploicts Guerriers,
Ta gloire estre immortelle et vivre sans seconde,
Et si l'on croit encor (comme autrefois) au monde
Que l'on voit dans le Ciel pluralité de Dieux,
Tost seront erigez en mille et mille lieux
(Par les rudes Payens esmeuz de tes exemples),
A ta Justice, Autels, Sacrifices et Temples.

Quod monstror digito prætereuntium,
Quod spiro et placeo, si placeo, tuum est [1].

1. Horace, *Odes*, IV, III, vers 22 et 24.

LE COURS[1]

TREIZIESME SATYRE

Or sus Mars est passé, voicy les premiers jours[2]
D'Avril le doux sacré aux celestes Amours,
Tous les Oyseaux en l'air de diverse peinture,
Recognoissent en eux rajeunir la Nature,
Et de leurs gazouillis recommencent leurs chants,
Rejouyssans le Ciel, les forests et les champs ;
Les herbages, les fleurs que nul Hyver ne tuë,
Reprennent leur bel œil, la terre en est vestuë,
Humide auparavant, arrousée de pleurs,
Elle asseche son corps et le couvre de fleurs :
Cette douce saison se monstre glorieuse
De se voir triompher comme victorieuse
Sur ce vieillard Hyver tousjours injurieux,
Par sa neige et sa glace et son temps pluvieux :
Amour prend le dessus, nostre nature esveille,

---

1. Cette satire a paru pour la première fois dans la cinquième édition de format in-8, en 1631.

2. Mars est passé, voicy le premier jour
Du mois sacré à la mère d'Amour :
Dites, Oyseaux, de diverse peinture
Sentez-vous point rajeunir la Nature ?
Sus, mes mignons, recommencez vos chants :
Resjouissez les forests et les champs...
(Passerat, *Metamorphose d'un homme en oyseau.*)

Eschauffe nostre sang, approche nostre oreille
De sa fleche acerée, et trop subtil Archer,
Son arc tousjours bandé tout prest à décocher,
Nous enfonce au dedans pressez de telle sorte
Que pour y resister nulle Ame est assez forte ;
Puis donc que tout nous rit, la Jeunesse et l'Amour,
Le Ciel, la terre et l'eau, le feu, la nuict, le jour,
Madame, allons au Cours [1], allons voir si la rose [2]
Que les rays du Soleil ont ce matin declose
N'a point perdu son pourpre et son beau teint vermeil,
Qui tout autre surpasse et du vostre est pareil :
Et là nous pourrons voir en un petit espace
Cette rose effeüillée au milieu de la place,
Sa beauté, son odeur, et son teint laissant choir

---

1. Le Cours à Rouen longe la rive gauche de la Seine, en face de Rouen, en remontant depuis l'entrée du faubourg Saint-Sever. Il a été planté sur un terrain qui appartenait antérieurement aux religieux de Grammont [P. B.].

2. Mignonne, allons voir si la rose,
Qui ce matin avoit desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vostre pareil.

Las ! voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a dessus la place
Las, las, ses beautez laissé cheoir.
O vrayment marastre nature,
Puis qu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir !

Donc, si vous me croyez, mignonne,
Tandis que vostre age fleuronne
En sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez vostre jeunesse :
Comme à ceste fleur, la vieillesse
Fera ternir vostre beauté.

(Ronsard, *A Cassandre*, ode.)

Dans un si peu de temps du matin jusqu'au soir,
Et pourrons appeller la marastre, Nature
Qui fanit de la rose en un jour la verdure,
Et lors par son exemple en cette nouveauté,
Nous cueillirons la fleur d'excellente beauté
Qui ternit par le temps : car la verte jeunesse
Se change en un moment en mourante vieillesse.
Sus donc tous nos ennuys, nos soucis bannissons
Par les airs ravissans de nos douces Chansons ;
Je veux prendre mon luth, permets que je l'accorde
Pour sonner tes vertus sur sa parlante corde,
Y mariant ta voix, tu m'orras fredonner
Une Ode qu'Apollon m'a bien voulu donner,
Afin de la chanter publiant vos loüanges :
Jeunes, douces, beautez qui surpassez les Anges,
Et qui donnez aux Dieux des sentimens humains,
Les forçans d'adorer l'ouvrage de leurs mains ;
Ces discours bien pollis, ces paroles de laine
Ce sont les entretiens de la trouppe mondaine
Qui va roullant le temps sans dessein, sans sujet,
Tousjours diversement et d'inesgal objet,
Cherchant l'un, tantost l'autre, et comme vagabonde,
Pour voir la volupté courroit au bout du monde.
Changeant de jour en jour, du soir au lendemain,
N'aymant que l'inconstant, le mobile et le vain :
C'est là le vray portraict de l'humaine Nature,
Dans ce livre on y lit bonne et mal-advanture,
Dans ce miroir on voit les Actes des mortels,
Qui font à leurs grandeurs eriger des Autels.
Plusieurs vont formant l'homme, et moi je le recite,
Je le peints mal formé, tel qu'il est, je l'incite
A faire son devoir, et s'il se pouvoit mieux

Je le presenterois pour l'objet de nos yeux :
Mais meshuy c'en est fait, et Nature est forcée,
Cuidant le façonner d'une artiste pensée.
C'est un objet vollage et plain de changement,
Un sable sans arrest qui roulle à tout moment :
Le monde est inconstant, icy bas tout y change,
Aujourd'huy l'homme est beste, et demain c'est un Ange,
Tout y meut, tout agist d'un mouvement divers,
Depuis le haut du Ciel jusqu'au profond des mers,
La constance en effet n'estant pas autre chose
Qu'un bransle languissant qui jamais ne repose,
Nul objet n'est certain, mais trouble et chancelant,
D'yvresse naturelle il se vire en roullant ;
Phœbus couvrant ses rais pour donner de l'ombrage,
Afin d'aller au Cours, une trouppe volage
De jeunes esventez, bigarrez de couleurs,
De tous les rendez-vous, postes avant-coureurs,
Ainsi que mouscherons on voit dedans la ville,
En roquets, en manteaux, en casaque, en roupille,
Jaunes, verds, orengers, incarnats, gris et blancs,
Qui du chaut et du Cours[1] halettent des deux flancs,
Et portant les poulets usent de telle ruse,
Qu'aucun ne les surprend degarnis d'une excuse :
Carrosses on attelle, on ne void que brillants,
Des Dames les amis, les voisins, les galants,
Accostent la portiere, et feignant la rencontre,
Apres les complimens se mettent sur la monstre :
Prophane esloignez-vous, n'approchez ces Beautez,
Adorez-les plustot comme Divinitez :
Le Ciel est desgarny, cette machine ronde

1. Ici le cours signifie la course.

N'a plus de Citoyens, ils roullent en ce monde
Dans leurs Chars triomphans, dorez et diaprez,
Visitant les forests, les campagnes, les prez :
Leurs discours c'est nectar ; leur voix, c'est ambrosie,
Leurs regards, leurs pensers excitent jalousie,
Ce n'est que Majesté, qu'Altesse, que Grandeur,
Aaron grand Prestre y est grand Sacrificateur,
Benist les assistans, offrant maint benefice,
Themis y tient ses plaids, rend aux passans Justice,
L'honneur est en son lustre, et la vertu reluit
Comme la Poussiniere [1] au milieu de la nuict,
Aristote et Platon, et toute la Sagesse
Y vont comme à l'Escole instruire la Jeunesse,
Mille discours Moraux, Politiques, Chrestiens,
Servent aux pourmenans de communs entretiens :
Les uns passant le pont, voyant sur la montagne
Des Chasteaux commencez, pour loger Charlemagne,
Chantent, « Quoy ! ce Vieillard du sepulchre oublieux,
Veut-il dedans le Ciel eslever en maints lieux
Le marbre et le porphyre ? et, jà demy-mort tâche
D'y fendre les rochers, où l'on travaille à tasche :
Bien que pour son plaisir un milier de Maçons
Taillent toute la pierre en cent belles façons,
Riche d'ans et de biens, pourtant il faut qu'il meure
Pour habiter au Ciel sa dernière demeure. »
Quand on possederoit des Arabes heureux
Et des simples Indois les thresors plantureux,
Quand on auroit des Roys d'Assyrie la pompe,
Un Avare n'est riche, et son argent le trompe ;

1. La Poussinière, c'est le nom vulgaire de la constellation des Pléiades.

Qui de peu se contente il vit honnestement,
L'unique et vray thresor, c'est le contentement :
Les sacs eticquetez, lourde et fascheuse somme,
Tant s'en faut qu'ils soient biens, sont les malheurs de l'homme
Puis un autre respond, « Que t'en semble mon cœur ?
Mon unique thresor, ton œil est mon vainqueur :
Je ne souhaitte rien qu'une vermeille rose
Qu'on voit sous ton mimy, dessus ta levre éclose ;
Dieux quel contentement ! quel ravissant plaisir
Quand vous me permettez un baiser à desir,
Me penchant renversé sur vous de telle sorte
Que vos yeux demy-clos vous feignent demy-morte : »
L'on va, l'on vient, on passe, on bat les grands chemins,
Les uns par sainct-Sever ou par les Capucins[1],
Six chevaux au carrosse à plein foüet on les pousse,
Les Cavaliers bourgeois suyvent montez en housse,
La terre est estonnée et s'affaissit du poix,
Les Dames en humeur chantent à haute voix
Des nouveaux Airs de Cour, et n'ont autre pensée
Que de leurs Cavaliers rendre l'Ame blessée ;
Toutes un parapoudre esbranlent en la main,
Le sable s'eslevant des chevaux au grand train ;
Le Cours parabolise à nostre fin derniere,
Car on est tout couvert de cendre et de poussiere,
Et d'y courre souvent si j'estois curieux
J'aurois une bezicle à conserver mes yeux :
Mais, Belles taisons-nous, voicy la Presidence,
Au passer, de nos yeux faisons la reverence,

1. Saint-Sever, faubourg de Rouen, sur la rive gauche de la Seine. Le monastère des *Capucins* était situé à Sotteville, au sud-est de Saint-Sever, en remontant la rivière [P. B.].

Et suyvants pas à pas, orrons par leurs discours
S'ils parlent de procez, ou s'ils parlent d'Amours ;
« Cocher arreste un peu ; va doucement derriere,
Tes chevaux sont en nage et couverts de poussiere, »
Escoutons, taisez-vous, j'entends bien cette voix,
Ils parlent de jardins, de prairies, de bois,
Que les grains sont fleuris, la terre bien couverte,
Que les prez de Grammont[1] ont pris leur robbe verte :
« Voyez la belle haye, ô quelle douce odeur
Rend l'espine fleurie, hé la vive verdeur
Qui paroist dans ces prez ; voyez les margueriettes,
Les bluets, les jaunets, les petites fleurettes,
Nature leur est mere et les pousse en croissant,
Voyez cet églantier de roses rougissant : »
Leurs discours sont communs ; qui n'en peut autant dire,
» Les actions des Grands bien souvent nous font rire,
Deschaussez leurs pattins, mettez-les en pourpoint,
Voyez-les au dedans, qui ne vous voyent point,
Qu'on mette robbe à part, vous trouverez en somme
Qu'un Conseiller d'Estat est fait comme un autre homme.
Minutons le retour : « Je crains fort le serain,
La partie est liée à revenir demain ;
Il s'en va desja tard, puis nous souppons en ville,
Mais voyez apres nous ces carrosses de file,
Panchez-vous pour les voir, non ! gardez ce bel œil,
Ma Belle, car voilà l'Eclipse du Soleil :
— Mon Dieu, doublons le pas, est-ce point la Comette ?
Je crains le mal des yeux, certes j'y suis sujette :
— Cocher, un coup de fouët, allons à la maison,

1. Le Cours n'occupait qu'une faible partie des prés de Grammont [P. B.].

De faire son retour il est temps et saison. »
Chacun chez soy revient y passer la serée,
On se suit pas à pas comme Chasse-marée ;
Ainsi coullant le temps en pure oysiveté,
La volupté fait bresche à mainte chasteté :
Car souvent les plaisirs, la hantise des hommes
Seduisent une fille en ce siecle où nous sommes ;
On voit la goutte d'eau caver pierre et rochers,
La lime au long aller entre-couppe les fers.
Dieu ! quels contentemens, quels deduits ordinaires,
Combien ces pourmenoirs vont devidant d'affaires,
Quel chemin de vertu, quel reglement de mœurs,
Comment tous ces coureurs vont courant aux malheurs,
Quel honneste exercice en cette belle Escolle
Professe tous les jours nostre jeunesse folle,
Le temps qui tout descouvre un jour leur fera voir
Leurs fautes, leurs malheurs qu'ils ne peuvent prevoir,
Leur esprit faciné par l'amoureuse amorce
Empoisonnant leurs cœurs de contrainte et de force :
Pour moy je n'ayme rien que cette liberté,
La Reyne de mon cœur, unique Deïté,
Et passe heureusement le courant de ma vie
Esvitant les soucis de la melancholie,
Je suis tousjours gaillard, sain, dispos et joyeux,
De l'or ou de l'argent nullement soucieux ;
Je noye les ennuys quand je bois à plain verre,
Sans soin de m'informer d'Espagne ou d'Angleterre,
Rafraischissant mon vin aussi froid qu'un glaçon.
Après avoir bien beu je chante une Chanson,
Tousjours auprés de moy on voit dessus ma table
Charon le Philosophe, et Montagne admirable
Qui ne me cellent rien m'estant tousjours ouverts,

Et puis prenant mon luth par maints accords divers
J'esloigne de mes sens l'ennuy, le soucy grave,
Qui l'envie ou l'Amour dedans nos cœurs engrave ;
J'ayme le temps present, sans soin du lendemain,
Le bien dont je jouys je l'ayme à plaine main :
Hé ! vain ambitieux, Avare insatiable,
Tes Estats, tes Thresors te rendent miserable ;
Pauvres dans la richesse, hé ne sçavez-vous pas
Que ce n'est rien qu'horreur l'inopiné trespas ?
Et qu'un jour agitez de quelque maladie
La Parque couppera le fil de vostre vie ;
Car dedans les grandeurs vous et moy nous mourrons,
Et quittant tout au monde, esloignez nous irons
Dormir sans resveiller dans une fosse obscure,
Comme l'a decretté la divine Nature.

Scilicet omnibus,
Quicunque terræ munere
Vescimur, enaviganda unda,
Sive Reges, sive inopes
Erimus Coloni [1].

1. Citation peu exacte d'Horace, *Odes*, II, XIV, vers 9-13.

LE CONTENT[1]

QUATORZIESME SATYRE

Dans les mondains plaisirs mon ame accoustumée,
Suyvant par cy-devant un'ombre, une fumée,
Pour un fruict desiré ne cueilloit que du vent,
Et dans un faux objet prenoit contentement :
Mille estranges travaux, plus d'incroyables peines,
Cent espoirs incertains, mille douleurs certaines
L'agitoient sans cesser, et quand l'un finissoit
L'autre sans donner treve un mal recommençoit :
Je bruslois de desirs, d'ardeur, d'impatience,
De maux, d'ennuis soufferts, ma longue experience
Rendoit de jour en jour mon feu plus allumé,
Mais tant plus je bruslois moins j'estois consumé ;
Deslié maintenant, une Beauté nouvelle,
Doux objet de mes sens, veut que j'approche d'elle,
Et ces Amours mortels de mon cœur bannissant,
Pour eux je ne sois plus foible ny languissant.
Hà Dieux ! pauvres mortels que malheureux nous sommes,
Combien de passions vont agitant les hommes,
Quels travaux, quels perils, que de maux en un temps
Aux esclaves d'Amour servent de passe temps :

---

1. Cette satire a paru pour la première fois, dans la cinquième édition, de format in-8, en 1631.

J'esloigne loin de moy toutes les pourmenades,
J'ay quitté de tout poinct les douces serenades,
Ces torrens de musique au milieu des basteaux,
Ces ravissants deduits de nos Nymphes des eaux.
Jeunes gens pleins de feux, l'esperance est meschante
Qui par ces doux apas doucement vous enchante ;
D'un faux masque couvert elle trompe et deçoit
Cil qui la va suyvant, et qui sot la reçoit :
Le Sage ou le Prudent qui jamais ne s'y fie,
Prevoit de longue main que le cours de la vie
N'est rien qu'incertitude et pure vanité,
Ne fondant son espoir qu'en cette verité :
Mais ce malheur nous suit, car la verte Jeunesse
Ne jette point les yeux sur la morne Vieillesse,
Et ne croit pas tomber dans un triste méchef,
Quoy qu'il luy soit pendant deux doigts prez de son chef,
Despourveuë de sens, debile et miserable,
Ne peut considerer que l'heur est peu durable.
Abusez de tout poinct, pauvres ne sçavez pas
Que la mort prez de nous, nous guide pas à pas,
Que le destin fatal, et que la Parque noire,
L'enfant, comme un vieillard aussi-tost meine boire
Dans les flots estouffans de ce fleuve oublieux,
En tout temps, sans delay, nous sillant les deux yeux :
Car les Papes, les Roys, les grands Foudres de guerre,
Ainsi comme vachers, sont renversez à terre,
Despoüillez de grandeurs, de sang, de veines, d'os,
Viennent tous pesle-mele au Throsne de Minos ;
Pourquoy donc en soucis escouller nostre vie,
Puisqu'en un seul moment elle nous est ravie ?
Car l'impiteuse mer engloutit le Marchand,
Le Soldat vomit l'Ame au coup d'un fer trenchant,

L'Avocat turbulent dans les procez se mine,
L'Alchimiste imprudent ne souffle que famine,
Son esprit sablonneux privé du doux sommeil,
Le reduit au bissac pour chercher le Soleil,
Son feu dans un fourneau, sous l'alambic de verre
Eclypse le Soleil et met la Lune à terre ;
L'Amoureux desséché d'un cœur tout languissant,
Les yeux tout abattus, et le teint jaunissant,
Palpitant agité d'une amoureuse envie,
Coulle sans y penser le plus pur de sa vie,
L'espoir qui le deçoit l'empeschant de sentir
Le mal qui le conduit au trop tard repentir.
Bref, le Sage voit bien qu'il n'est chose qui vive
Qui souffre tant de maux que la race chetive
De tous ces empeschez, esclaves de douleurs,
Qui vivent de fumée et meurent en malheurs.
Pour moy je tiens mon heur, je possede mon aise,
J'incague de l'Amour les flammes et la braise,
Les Palais des grands Rois, la Cour, ses vanitez,
Ses faveurs, ses grandeurs, ses superfluitez,
Et tous les grands Thresors de l'Arabie heureuse,
La perle de haut prix de l'Inde plantureuse,
L'insatiable ardeur de gaigner, d'acquerir,
Qui tient l'homme altéré, sans pouvoir le guerir,
Et qui pour s'enrichir met sur la mer Egée
De riches lingots d'or mainte grand'Nef chargée,
Le pourpre, l'escarlatte et ces hauts appareils,
La suitte des plaideurs, leurs devoirs nompareils,
Leurs respects, la cherté introduitte aux Offices,
La peine que l'on a d'entrer aux Benefices :
Tout cela ne me touche, et les fuis tellement
Que je n'ay pas le cœur de les voir seulement ;

Car puisque nostre vie est sans nulle asseurance,
Qu'au milieu des espoirs on meurt sans jouyssance,
Qu'attendant ces desirs on arrive au trespas,
Qu'on ne boit, qu'on ne mange estans passez là bas,
Nostre Grange en partant pleine de grains laissée,
Nos Celiers pleins de vins sont hors nostre pensée.
A quoy tant de tourmens, pourquoy tant desirer,
» Les desirs sont fleaux pour l'homme martyrer.
Bien armé de tout poinct de la Philosophie,
Targué de la vertu, mon corps se fortifie
Contre ces passions et tous ces accidens
Qui logez dedans nous accourcissent nos ans :
Sans peur et sans effroy de chose qui survienne,
Que le Ciel perissant les abysmes devienne,
Que la mer se deborde audevant de nos yeux,
Ou que la terre basse escallade les Cieux :
Tout m'est indifferent, pourveu que j'aye un verre
A l'ombre d'une treille, où couronné de lierre,
Je noye les ennuis, les procez, le soucy,
L'ire, l'ambition et les Amours aussi :
Pour richesses, grandeurs, pour tout bien je desire [1]
A mon corps clair et net, santé qui ne s'empire,
A l'esprit liberté, jugement et raison,
Et, pour comble de biens, la Paix dans ma maison.

Frui paratis, et valido mihi,
Integra cum mente, nec
Turpem senectam degere
Nec Cithara carentem [2].

1. Imitation du trait final de la satire X de Juvénal.
2. Horace, *Odes*, I, XXXII, vers 17-20.

GLOSSAIRE

Les chiffres en caractères romains indiquent les numéros des satires, ceux en caractères arabes, les vers. L'astérisque indique que le mot se trouve dans *Nicot, Trésor de la langue française*, 1606.

A

Achopper, heurter du pied. IX, 694

* Accoiser, apaiser, calmer, rendre coi..... VI, 347

* Accort, de gentil esprit, avisé, gracieux..... IX, 313

* Accravanter ou accreventer, écraser, renverser avec violence..... XII, 24

* Adveu, terme de féodalité, acte établissant une vassalité..... IX, 48

Affidé, en qui on a confiance..... IX, 631

* Affoler, rendre fou (Nicot, blesser)..... X, 70

Allée (l'), jour d'une fête de village à laquelle on se rend..... III, 43

Amphibene ou Amphisbène, serpent à deux têtes..... XII, 129

Ampoule, dans le sens de nuage..... XII, 105

Amusoire, moyen d'amuser, de distraire..... III, 105

Angelot, petit ange..... II, 260

* Animer, échauffer, remplir d'ardeur..... XI, 42

* Arondelle, birondelle.. VI, 401

Arser ou arresser, être en érection..... IX, 509

B

* Barbe de foirre, lisez de foarre ou fouarre, barbe de paille, se moquer. Selon Nicot, on disait autrefois : faire à Dieu barbe de foarre..... IV, 28

Barbuquet ou barbute, espèce de capuchon ou de domino cachant en partie le visage..... IX, 761

Bardache, sodomite..... XII, 98

Bizet, silex..... IX, 65

Blesche, mot d'argot, colporteur, vagabond.... IX, 96, 628, XII, 84

Bolus, portion d'électuaire officinal ou magistral d'un poids déterminé que l'on avale en une fois..... IX, 525

Bombinant, péter en imitant le bruit de la bombe. IX, 545

* Bonneter, ôter souvent son bonnet, prodiguer des révérences, saluer.. XII, 121

Bon prouface, bon souhait, souhait de bonne santé. VI, 333

Bonnes advantures, probablement espèce de bonbon enveloppé dans des devises..... I. 210

* Bosse (en), en relief... IX, 412
* Bougette, petit sac de cuir ou coffret dans lequel se mettait son argent.. IX, 57, 169
* Bransle, terme de danse; danse de plusieurs personnes dansant en rond en se tenant par la main. I, 73, 225, 233, III, 103
* Id., balancer çà et là d'un côté à un autre..... XII, 31, XIII, 72
Brassée, chiffonnée..... I, 233
* Bréhaigne, femme stérile, femme homme et toute femelle stérile; le contraire, suivant Nicot, est portière..... IV, 93
Bricolle ou bricole, question indiscrète, imprévue, comme bricoler, agir par voie oblique..... IX, 354

C

Cadène, chaîne de fer à laquelle on attachait les forçats, ici dans le sens d'enchaîné, cadenassé.. VIII, 146
Cajoler, employer des paroles et des manières caressantes..... X, 151
Cajollage, de cajoler.... X, 165
Calottier, marchand de calottes, qui porte une calotte..... XII, 304
Camarine, lieu puant, marais de Sicile dont la puanteur causa la peste et que l'oracle défendit de remuer..... XII, 174
Camelotter, onduler comme l'étoffe dite camelot en poil de chèvre. VII, 94
Carrabin, frater, garçon chirurgien..... I, 241
Carrabiner ou carabiner, tirailler.. ..... XI, 136
* Carbonnade, viande qu'on lève de dessus un porc frais..... I, 238
Carolus, monnaie blanche française valant dix deniers..... IX, 67
Casse, chaudière de fer.. IX, 665
Casse, ancien nom de la canelle..... IX, 525
Castelongue ou castelogne, couverture de laine pour les lits..... IX, 105
Caveçon, appareil qui serre les nazeaux du cheval pour l'empêcher de se cabrer..... IX, 508
* Caver, creuser, miner.. XIII, 185
* Ceint ou ceinct, ceinture. IX, 166
* Chambrillon, petite servante de peu de considération..... VI, 142, 249
* Chaslit, bois de lit.... VI, 105, 143, 655, 659, 660, 661
Cheval de malle, cheval de poste..... VI, 234
Chicot, chicaneur ? comme chicoter..... XII, 84
Chouquet, billot de bois. VI, 367
* Cil, celui..... VI, 52, XIV, 28
Conte pour * compte .... II, 201
* Contrescarpe, chemin couvert et glacis, pris ici au figuré..... II, 142
Coullevreau pour * coulevrine, espèce de canon. XI. 163
* Cours (le), la course.... XIII, 82
* Courtine, rideau de lit.. I, 250
Coyon, homme mou, sans énergie..... XII, 83, 123
Cristaire, patois normand: * clystère, lavement.... X, 129
* Cuider, avoir opinion, estimer, penser, croire. XIII, 64

D

Damas, espèce d'huile odoriférante..... .. VII, 171
Déclos, qui n'a pas de cloture..... XI, 120, XII, 237
* Degré, marche, montée

d'un bâtiment, escalier. VI, 409, VIII, 127, IX, 768
Desirs, dans le sens de seins..... II, 231
* Despiter ou dépiter, se chagriner, s'indigner, mépriser..... VI, 95
* Dévider, expliquer, débrouiller..... XIII, 188
* Devis, entretien familier, propos, babil..... II, 228
Dollant, souffrant ; ici dans le sens de supporter (?). XII, 168
Donner à quinaut, se moquer ; quinaut dans Nicot, singe ou marmot.. IX, 692
Dorteuil, dortoir (?)..... IX, 381
Dos de gris, fourrure faite avec une espèce d'écureuil..... IX, 112
Dottour, personnage de la comédie italienne (?).. IX, 574
Ducat, monnaie d'argent valant trois livres, sept sols..... IX, 33

E

Eau de naffe, eau distillée de fleur d'oranger..... VII, 171
Egrette pour * aigrette, bouquet de plumes d'une espèce de héron blanc..... IX, 111
Embéguiné, capuchon de béguine, sorte de bonnet..... IX, 725
Embeziclé, ayant des bésicles, ou des œillères. IX, 757
* Empesché, embarrassé.. XI, 70
* Engraver, graver..... XIII, 212
Engreger, aggraver, augmenter, accroître..... VII, 163
Enguilminé, encapuchonné (?) ; dans l'ancienne langue la signification de ce mot était charlataner ..... II, 88
* Escharpe, large bande de taffetas, de mousseline et de dentelle que l'on portait autrefois de la droite à la gauche en forme de baudrier..... IX, 683
* Eslever, soulever, porter de bas en haut..... V, 78
Esmoullu, sorti récemment..... IX, 559
* Estancher, arrêter..... XII, 356
Estau pour * étal, table sur laquelle un marchand met en vente sa marchandise..... IX, 104
Esterdeur, patois normand, vient d'esteurdre, pétrir, manier..,..... I, 171
* Estoc, ligne directe en matière de généalogie. XI, 8
Estonner, dans le sens ébranler, causer un ébranlement..... VI, 381, XIII, 137
*Estoupper, boucher, clore, fermer avec de l'étoupe..... IX, 730
* Estrange, surprenant, extraordinaire..... IX, 13, 678, XIV, 5
* Estranger (s'), être étranger à quelque chose, s'en désintéresser..... IX, 14, 698

F

Fachiner pour fasciné.... VIII, 38, XIII, 195
* Ficher, dans le sens de fixer, arrêter ses regards sur quelqu'un ou quelque chose..... II, 19
* Filer, dans le sens de la Parque file nos jours.. VIII, 34
Foëteur, mauvaise odeur. I, 187
Fouache, pour fouace, gâteau de village, tarte... VI, 301
Freze pour fraize, sorte de collet double. VIII, 132, XI, 173
Fusil, petite pièce d'acier avec laquelle on bat un

caillou pour en tirer du feu..... IX, 65

G

Gamaches, guêtres de toile..... IX, 682
Gants d'Occagne, gants enduits à l'envers d'une composition d'huile de senteur et de gomme adragante et parfumés ensuite..... IX, 750
Gaulle ou gaule, terme de manége. Petite branche de houx ou baguette servant à instruire ou à châtier les chevaux... X, 3, 33
* Gaulle ou gaule, grande perche..... XI, 118
* Gesne (la) ou geine ou gehenne, question qu'on faisait subir aux accusés pour leur arracher des révélations ; par extension douleur très vive..... IX, 362, X, 60, 131, XII, 127
Gibeyeur, celui qui chasse beaucoup..... XI, 98
* Gorge (la), partie supérieure de la chemise d'une femme..... I, 146
* Gorrièrement, galamment, magnifiquement. XI, note au vers 132
Gosse (se) ou plutôt se gausse, se moque..... IV, 80, X, 163
* Grever (se), se faire mal, se blesser, se tourmenter..... VII, 123
* Guerdonner, récompenser..... III, 73
Guéridon, nom donné à une chanson très répandue..... XII, 170
Guinder, avoir l'air gêné, contraint..... XII, 136
* Guitterne, ou guitterre, guitare..... IX, 669

H

Hait, ancien mot qui signifie souhait..... VI, 303
* Halecret, sorte de cuirasse des gendarmes et des piquiers..... IX, 682
Hanssart, couperet, mot normand..... IX, 103
* Harpe (la), se dit de la griffe d'un chien. Angot l'applique au lion..... I, 114
Herche ou *herse, instrument agricole qui a d'un côté plusieurs rangs de de dents..... IX, 22
* Heur, bonheur..... IX, 79, XIV, 38, 69
Heurt, endroit désigné pour décharger les tombereaux chargés d'ordures, de gravats, etc..... I, 186
* Houqueton ou hoqueton, habit de paysan sans manches, casaque brodée..... IX, 436
* Housse (en), à cheval... XIII, 136
Hymen géminé, qui a donné deux jumeaux ; dans le populaire, les jumeaux passaient pour ne pouvoir se reproduire. VIII, 98

I

Impériale, espèce d'eau-de-vie distillée sur plusieurs sortes d'herbes et d'épices..... VII, 73
Incaguer, défier, braver. XIV, 70
Incarnadin, de couleur d'incarnat, mais plus faible..... IX, 503
Incurieux, qui ne se soucie de rien..... II, 274
* Ire, colère..... XIV, 104

L

Lampraye pour *lamproye, poisson cyclostome, la lamproye cordée est dure et n'est pas bonne à manger..... IX, 510
Larigot, petit flageolet.... IX, 667
Latrie, culte d'adoration envers Dieu seul..... I, 6
* Léger (ne croire de), ne pas croire facilement.. VI, 72
Levron, jeune homme folâtre et badin ; mot bas et peu usité d'après Richelet..... I, 170
* Liesse, allégresse..... IX, 302
Los, gloire, louange..... I, 122
Loudier ou * lodier, couverture de lit, courte pointe..... VI, 365

M

* Macérer, affliger son corps par diverses austérités. IX, 727
* Maieur ou majeur; ici dans le sens d'ancêtre. XI, 78
* Male-heure, mauvaise heure..... IV, 110, IX, 649
Margueriettes ou margriette, nom normand de la paquerette..... XIII, 159
* Marsepan pour massepain, pâtisserie composée d'amandes, d'avelines, de sucre, etc..... I, 211
Matois, fourbe, fin, rusé.. IX, 97, 356, 628
Meshuy ou * maishuy, adverbe de temps, qu'on dit à rebours huymais, et s'emploie avec la négative, ici dans le sens de présentement.. XIII, 63
Mesquin, serviteur, servante..... XII, 285
Mession (la), les vacations des cours et des tribunaux qui avaient lieu au temps de la moisson. VI, 4
Métif ou *métis, né d'un blanc et d'une indienne ou réciproquement. Nicot ne l'applique qu'aux animaux, jument et âne, etc..... IX, 413
Mimy, masque de dentelle ou de velours..... XIII, 128
Minuter, projeter quelque chose pour l'accomplir bientôt, n'est pas dans ce sens dans Nicot. VI, 186, IX, 338, XIII, 169
Mitan, milieu..... VI, 359
* Monstre (la) ou montre, action de montrer, se faire voir, ce qui est exposé aux yeux et qui paraît à découvert. X, 148, XI, 1, XIII, 88
*Morion, armure de tête des anciens chevaliers, plus légère que le casque. IX, 684
*Mordicant, qui exerce une sorte de petite morsure par son âcreté. IX, 517
Mousse, inerte, sans force, employé dans ce sens par Montaigne..... XI, 13

N

Nains, arbres fruitiers dont on empêche la croissance en les taillant..... V, 124
Nazarder ou nasarder, se moquer de quelqu'un avec des marques de mépris. Nicot donne seulement nasarde.... IX, 562

O

Oche ou hoche, pièce qui attache le carrosse à l'avant-train..... V, 101
*Oiseaux de leurre sont les sept manières de fau-

cons qui fondent d'abord sur le leurre qui leur est jeté et reviennent sur le poing..... II, 132
Olibane ou oliban, résine appelée encens..... VII, 90
*Orde ou ord, saleté, qui excite le dégoût..... XII, 174
*Orrez, du verbe ouïr, entendre..... I, 51, XIII, 41
Osselet, instrument de torture, os de pied de mouton qui serre un nœud coulant qu'on passe au pouce ou au poignet du patient..... XII, 127

P

Paignotte, ou pagnotte, lâche, de l'italien *pagnotta*..... XI, 125
Panteler ou *pantiser, respirer par secousse, haleter ..... V, 10
Paraboliser, de parabole, allégorie qui renferme quelque vérité importante..... XIII, 144
Parapoudre, éventail.... XIII, 141
*Passade (la), pièce d'argent qu'on donne à quelqu'un qui tire pays pour lui aider à son voyage (Nicot)..... IX, 788
Peccadille ou plutôt piccadille, sorte de cravate piquée à l'aiguille.... I, 65
*Penne ou panne, sorte d'étoffe de soie de même qualité et de même largeur que le velours façonné..... XII, 312
Pentoreille, toujours pendu aux oreilles de quelqu'un, assidu à le suivre, à lui parler..... XII, 118
*Pertuisé, troué..... VI, 359
*Piaffer, se pavaner..... XI, 133
Picquer l'avoine, probablement faire manger son cheval sans payer l'avoine..... XI, 146
Pierre d'Aigle, l'aëtite, variété de fer hydroxydé. Cette pierre à qui les anciens attribuaient des qualités extraordinaires se rencontrait, croyait-on, dans le nid des aigles..... VII, 58
Pignon, noyau de pomme de pin qui est doux, agréable et d'une substance grasse et huileuse..... XII, 97
Piler, marcher pesamment. V, 63
Pionnes, peut-être pivoines ou ivrognesses en patois normand.... I, 70
Piquiez, soldats armés de piques..... VI, 257
Pled pour *plaid, audience où l'on plaide. IX, 47, XIII, 100
Pleiger, faire raison..... I, 250
Plastrum ou * plastron, sorte de cuirasse qui protège la poitrine..... IX, 666
Pointure, piqûre..... IX, 218
Poix, méconium des nouveaux-nés..... VII, 84
Poudre (ou *pouldre) à paignerre (*peigner), amidon pulvérisé et aromatisé dont on se sert pour les cheveux.. IX, 62
Poulletz ou poulet, billet de galanterie... XII, 48, XIII, 83
Poupelot, petit poupon. II, 259, IV, 88
*Pourmeneur pour promeneur..... XIII, 106
Poux pour pous ; au XVII^e siècle, pouls..... IX, 203, 547
*Presse, foule, multitude. I, 220
*Procéder, façon d'être, d'agir..... VIII, 23

Q

Quinaut (donner à), voir Donner à quinaut.

R

*Racloir, grattoir..... IX, 69
Randoüiller ou randouiner, patois normand : mijoter, bouillir doucement..... II, 104
*Ravassant pour rêvassant..... VI, 188
*Rebras, manches retroussées..... XI, 155
*Rebrasser, retrousser... VII, 81
*Recipé, prenez, en latin. IX, 525
Refroigner ou *refrongner, contracter et plisser le visage en signe de mécontentement. IX, 549, X, 173, XII, 163
Règlement, régle..... XIII, 189
*Relant, puant, sentant le moisi, rance..... XII, 39
*Retraict lignager (ou lignagier), terme de jurisprudence, retirer ce qui appartient à une même lignée..... IV, 108
Revendage, action de revendre.... XI, 145, XII, 305
Revenge pour *revanche. IX, 590
*Riotteuse, querelleuse.. VIII, 78
Rotonde, manteau rond. XII, 56
Roupille, sorte de manteau dont les Espagnols s'enveloppaient pour dormir. I, 242, XI, 141, XIII, 80
Rudelle de Charte (Chartre ?) ou *rondelle, arme défensive, sorte de bouclier en bois, couvert de cuir bouilli, porté au bras gauche et fabriqué à Chartres? ou garde de l'épée..... IX, 664

S

Saccader, terme de manège, mouvement subit communiqué aux rênes par la main du cavalier. V, 84
Id. correction rude (au figuré)..... IX, 509
Saucisse, sorte de fusée dont on se servait pour faire jouer les mines et les fourneaux..... XI, 166
Scaldrine, prostituée, ce mot pris de l'italien n'a été employé que par Du Bellay dans la *Vieille Courtisane*..... IX, 490
Serane (la), le serein, après le coucher du soleil..... IX, 91
Somme (la), se dit en parlant d'une quantité de deniers, de sous ou de livres ; la somme valait cent écus..... II, 217, 228
*Songearde, rêveuse..... II, 165
Sotasne ou *soutane... XII, 70, 404
*Soul ou saoul, pleinement repu, rassasié. II, 135, VII, 144
Stocfix, morue de l'anglais Stockfish..... XII, 12
Subline pour zibline. II, 246, IX, 109
*Synderèse, remords de conscience..... IX, 277

T

Targuer ou *targer, s'excuser, bailler quelque raison, comme qui dirait se couvrir, faire son bouclier d'une raison..... XIV, 94
Tavoyoles ou tavaiole, grand linge carré très fin, enrichi de dentelle ou de point de France, lequel sert à porter les pains bénits, ou à cou-

vrir les enfants qu'on porte baptiser, serviette. VII, 167
Termé, de *terme, fixé, arrêté, borné..... VIII, 140
Teston, monnaie blanche qui alors valait environ 20 sols..... II, 224, IX, 33
Teurte (la) ou teurtre, *tourtre, tourterelle... II, 121
*Tire (d'une), sans discontinuation, de suite.... IX, 35
*Tollir, arrêter, tarir..... IX, 528
Tourbe pour *tourbillon. IX, 626
Trevet, trépied (?)..... IX, 104
Trosne pour *troesne, arbuste..... V, 133
Troussast de malle, enlever par surprise et promptement..... VI, 338
Trousse-quille, s'en aller, décamper..... IX, 209
Turquet, petit chien au nez camus et au poil ras... IX, 107

V

Vertugadin, manière de cercle de baleine que les dames se mettaient sur les hanches et sur quoi se posait la jupe..... I, 87, 208
*Virer, terme de marine, tourner..... XIII, 74
Viron pour *environ, en patois normand..... IX, 205
*Vitupère, blâme..... IX, 462
*Vivandier, qui vend des vivres aux corps de troupe..... IX, 104
Vollée ou volée, pièce transversale d'une voiture à laquelle sont fixés les traits des chevaux.. IV, 52
Volte (la), air de danse, ancienne danse originaire d'Italie... I, 203, XII, 290

TABLE

DES PRINCIPAUX NOMS DE PERSONNES ET DE LOCALITÉS CITÉS DANS LES *EXERCICES DE CE TEMPS*

Les noms en italiques sont ceux des villes et pays. Les chiffres en caractères romains indiquent les numéros des satires, ceux en caractères arabes, les vers.

A

Apelle ..... XII, 190
Amiens ..... XI, 127
Angleterre ..... XII, 298, XIII, 204
Apulée ..... X, 86
Argus ..... VIII, 63
Aristote ..... XIII, 103
Athénée ..... X, 85
Atropos ..... XII, 32

B

Bacchus ..... XII, 255
Bartas, voir Du Bartas..
Bonnes-Nouvelles ..... IV, 41
Bon-Secours ..... IV, 44

C

Caen ..... IX, 40
Calais ..... XI, 127
Calaritanus ..... X, 107
Calix (*Cadix*) ..... XII, 9
Capucins (*les*) ..... XIII, 134
Castor ..... IX, 673
Cérès ..... III, 117
Charlemagne ..... XIII, 108
Charon ..... XIII, 208
Cloridor ..... IV, 83
Comus ..... I, 13
Cotentin (*le bas*) ..... IX, 39
Cupidon ..... IX, 511
Cythère ..... IV, 40, IX, 489

D

Danaé ..... VIII, 68
Dédale ..... VIII, 72
Desportes ..... XII, 151
Desveux (mad.) ..... VII, 24
Du Bartas ..... XII, 152

E

Enée ..... X, 120
Esculape ..... X, 130
Espagne ..... XIII, 204

F

Farine (Jean) ..... IX, 605
Flore ..... IX, 228
Fontainebleau ..... IV, 112

G

Garnier (Robert) ..... XII, 152
Gaultier-Garguille .. IX, 690, 692
Gombauld (Jean-Ogier de) ..... XII, 191
Guillaume ..... XII, 191
Guillot ..... IV, 55

H

Hacquet ..... VI, 368
Hardy (Alexandre) ..... XII, 191
Hélicon ..... X, 18, 42, XII, 178
Hercule ..... IX, 673
Horace ..... X, 88

I

Ignace de Loyola.. VII, 54, X, 87
Isabelle ..... IX, 672
Ixion..... IX, 280, XII, 140

J

Jésus-Christ.... IV, 32, X, 78, 110

L

La Porte..... IX, 622
La Rochelle..... XII, 10
La Tille..... VI, 54
La Tille..... VI, 30
Lays..... IX, 489
Liesse (N.-D. de).... IV, 46, XII, 10
Louis XIII..... XII, 301, 409
Louvre (Le)..... XII, 399
Lucifer..... X, 107
Lucine..... VII, 1
Lydie..... X, 58

M

Malherbe..... XII, 191
Mégère..... IX, 490
Maynard (Fr.)..... XII, 191
Menard, voir Maynard.
Midas..... XI, 89, XII, 68
Minos..... XIV, 49
Mnémosine..... XII, 212
Montaigne..... XIII, 208
Montanus (Arrias)..... X, 108

N

Neptune ..... XII, 22

O

Opime..... VIII, 141
Orival ..... VI, 376
Ovide ..... X, 97

P

Palestine..... IV, 29
Paris..... I, 146, IV, 113, IX, 515
Paula..... IV, 31
Perse ..... X, 21
Phlegon ..... V, 5
Phœbus..... V, 1, XII, 212
Pirène..... X, 42, XII, 212
Platon ..... XIII, 103
Pluton..... IX, 282
Pollux..... IX, 673
Priscus..... X, 120
Pythagore ..... X, 98
Pythie..... X, 43

R

Regnier (Mathurin)..... XII, 152
Resval..... I, 152
Rome ..... XII, 406
Ronsard..... XII, 151

S

Sablons (les)..... XII, 339
Saint-Amant ..... XII, 191
Saint-Denis..... IV, 113
Saint-Germain Alez (en Laye) ..... IV, 115
Saint-Martin..... IX, 91
Saint-Martin-du-Mont... III, 43
Saint-Michel..... IX, 550
Saint-Ouen..... XII, 338
Saint-Sever ..... XIII, 134
Sainte-Eléonore..... II, 92
Sainte-Gertrude ..... II, 92
Sainte-Marguerite ..... VII, 62
Sémiramis ..... VIII, 71

T

Tartare (le)..... VIII, 53
Thémis..... XII, 69
Tisiphone..... IX, 490
Turlupin..... IX, 692

V

Valogne..... IX, 40
Vénus. II, 59, III, 118, IV, 39, 124, V, 118, IX, 188, XII, 14
Vire ..... IX, 40
Vulcain ..... XII, 22

Z

Zephire..... IX, 228, 229

TABLE

DES PRINCIPAUX NOMS

CITÉS DANS L'INTRODUCTION

ET DANS LES NOTES DES *EXERCICES DE CE TEMPS*

Les noms marqués d'un astérisque indiquent que ce nom est répété plusieurs fois dans la même page. Les chiffres en caractères romains indiquent les pages de l'*Introduction*, ceux en caractères arabes, les pages des *Exercices de ce temps*.

A

Agrippa de Nettesheim.. XXXII
Anfrie (Guillaume), sieur de Chaulieu..... XIV
Angot (Robert), bourgeois de Caen, grand'père de Robert Angot de l'Eperonnière.... XXVII
Apulée..... XLIII
Ausone..... XXXVIII
Auvray (Guillaume), libr. à Paris..... VIII*, XLII
Auvray (Jean)..... 110, 125

B

Baïf (J. A. de)..... 61
Baratte..... XL*
Beaurepaire, voir Robillard.
Behourt..... 85
Belot, curé de Milmont. XXXII*, XXXIII, XXXIV
Bembo..... 110
Berthelot (Pierre)..... XXXIX
Blanchemain (Prosper). XXIII*, XXV, XXVII, XL*, XLIV, LIV, 14
Boissant (Robert), peintre..... XII
Bonfossard (Erice de).. VIII*, IX, XXXII
Bourbon (cardinal de)... 16
Bourget (Jacques), sieur de Lantosme..... X
Brenouset (Jacques), libr. à Caen..... LIV
Brunet (J. C.)..... XL*

C

Carel (Pierre)..... IX, XXVII
Cerisoles, gentilh. normand..... XIV
Chardin, libr. à Paris... LII
Charles IX..... XXVII
Charron..... XXXI*
Chasteus (Anne)..... X, 41
Colletet (François)..... XL
— (Guillaume)....X*, XL*, LIV
Condé (prince de)..... IX, LI*
Courval-Sonnet..... VIII, IX

D

Deimier (Pierre de).... XIV, XV
Des Hameaux..... LIV*
Des Périers (Bonaventure)..... XXXVIII
Desportes (Philippe)... 15

Desternod (Claude) XIX, XXXVII, XXXVIII, XXXIX, LII, 88, 89, 96
Des Yveteaux (Nicolas Vauquelin, sieur).... XXIX
Dreux du Radier..... XL*, XLI
Du Bartas (G. de Saluste, sieur)..... X, XI*
Du Criout (Jacques), médecin..... XIV, XV
Du Lorens..... XLI
Du Petit-Val, libr. à Rouen..... 15
Durant (Etienne)..... 17
Durant (Gilles), de la Bergerie..... XI*
Du Ryer (Isaac)..... XV
Du Teil (J.), de Tours. X*, LI
Dusaulx XLI

E

Épicure..... XXXII, 29
Ésope..... 104

F

Féron (Robert), libr. à Rouen..... 110
Ferrand (Antoine), libr. à Rouen..... LIII
— (Veuve d'Antoine), libr à Rouen..... LIII
—(David), libr. à Rouen. LIII, 126
Firens (Pierre)..... IX, LI
Fleuranges (de), gentilh. picard..... XXIII
Fleuret (Fernand). XXXVII, XXXIX
Foligny de Borde (mademoiselle)..... LIV
Foulerie..... XXIII
François Ier..... 96
Frère (Ed.)..... XL*

G

Garnier (Robert)..... X, XI*
Gasté (Armand)..... XL*
Gaultier (Léonard)..... XIII
Glouvet (Gilles de) sieur du Mesnil Robert.... XIII
Goujet (abbé)..... XI.
Guéru (Hugues), dit Gaultier-Garguille... 93
Guillaume (le duc).... VIII

H

Hardy (Alexandre)..... 191
Henri IV..... XI, XII
Horace..... XLI. 2, 12, 55, 69, 98, 113, 128, 137, 141
Huet (Daniel), évêque d'Avranches..... VII

I

I. D. P. A. (demoiselle). X, LI

J

Joulet (P.), sieur de Chastillon..... 110*
Jugurtha..... 68
Juvénal..... XLI, 118, 141

L

La Croix (le sieur de).. XXXIX
La Forest (madame de). LI
La Fresnaye-Vauquelin, voir Vauquelin (Jean).
La Haye (Guillaume de), libr. à Rouen..... XVIII, XXII, XXIII*, LII*, LIII
L'Allemand (Michel), libr. à Rouen..... LIV
La Luzerne (Garaby de). XLI*
La Mare (Jean de), libr. à Rouen..... LIII
L'Angelier (Abel), libr. 110
Le Beau (René), sieur de Lanzelle..... X
Le Blanc (Jean), parisien. X*, XI, XII*, LI*.
Le Boulenger (Julian), libr. à Caen..... LIV
Le Chevalier d'Aigneaux (Antoine)..... VIII
— (Magdeleine)..... VIII

— (Robert) VIII
Le Clerc (Jean), graveur. XII
Le Houx (Jean)..... XIII, XIV
Legrand (Henri), dit Turlupin 93
Levrault (Léon)..... XL*, XLIV
Lormier (Antoine de)... X*, LI
Louis XIII..... XX*,
Lulle (Raymond)..... XXXII

M

Macrobe XXX
Malfilastre (Nicolas de) sieur du Mesnil... . VIII*
Malherbe (Fr. de)..... VIIII
Marot (Clément)..... 96*
Marquer (Jean)..... XXIII
Maurry (Laurens), libr. à Rouen....., XXIII, LIII, LV
Millot (Jean), libr. à Paris..... XIII*, XIV, XV
Montaigne..... XXXI*, XXXIV
Montmorency (duc de).. 17
Montmorency (Jacques de), baron de Crèvecœur..... X
Motin (Pierre).... 64, 65*, 66, 85
Muller (Ch.)..... XXXVIII

N

Nodier (Ch.) XL

P

Palot 98
Passerat (Jean)..... XXXVII, XXXVIII, 129
Paulet (Charles)..... 98
Peiresc..... VIII
Peletier (Jacques) de Mans 61
Pelvé (Nicolas de)..... XV
Périer (Thomas), libr. à Paris VIII
Perse..... 2
Petrone..... XLIII
Pistel (Ch.) ..... XIII, XIV
Pline..... 7
Plaute 40

R

Racan..... XXV
Reboux (Paul)..... XXXVIII
Regnier (Mathurin).... XVIII, XIX*, XXV, XXXVII*, XXXVIII, XXXIX, XLI*, XLII*, XLIX, 14, 30, 41, 48, 51, 52, 74, 77, 84, 86*, 87*, 99*
Reynier (Gustave)..... XVIII, XL*, XLIX
Rivière..... X
Robillard de Beaurepaire (Eugène de).. XL*, XLII, XLIII
Robinot (Gilles), libr. à Paris..... LI
Roggers (Thomas), gentilh. anglais ..... X*, LI
Ronsard (Pierre de). ... X, XI* XXXVIII, 130
Rubens XLIV

S

Saint-Amant..... 126
Sainte Marguerite..... 58
Sigognes (Thimoléon de Beauxoncles, sieur de) XIX*
Sonnet (César)..... XXIII
— (Jean), sieur de La Pinsonnière..... VIII
— (Michel)..... XXIII
— (Thomas) de Courval, voir Courval-Sonnet.

T

Tabarin..... XLIII
Tabourot..... 61
Teniers..... XVIII, XLIV
Tostain (Ch.)..... XXII, XXIII

V

Valentin (Pierre), libr. à Rouen..... 110
Van Ostade..... XVIII, XLIV

Vassi (J. B. de), sieur du Gast..... LI*
Vatinius..... 23,
Vauquelin (Hercule), sieur des Yveteaux... XXIX
— (Jean), sieur de La Fresnaye..... X, LI
Vauquelin (Guillaume), sieur de La Fresnay.. XVII, XXIX
— (Nicolas), voir Des Yveteaux
Viau (Théophile de).... XXXV
Viollet-le-Duc.... XL*, XLI, XLII

TABLE

DES MATIÈRES

Introduction..... VII

Les *Exercices de ce temps*, texte de l'édition in-quarto de 1631..... 1

Glossaire des *Exercices de ce temps*..... 143

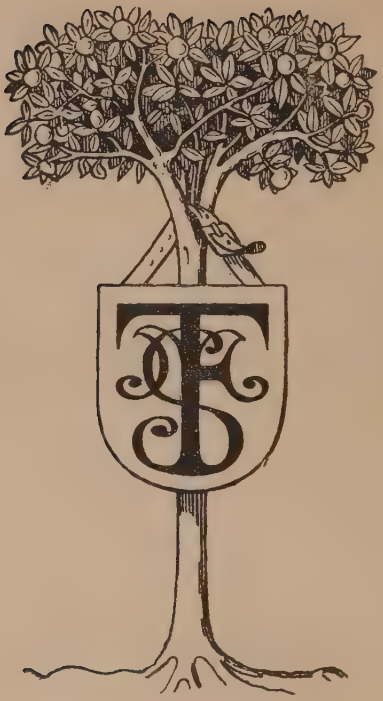
Table des principaux noms de personnes et de localités cités dans les *Exercices de ce temps*..... 151

Table des principaux noms cités dans l'Introduction et dans les notes des *Exercices de ce temps*..... 153

Achevé d'imprimer à Mâcon,

par Protat frères,

le 8 mars 1924.



SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

La Société des Textes français modernes a pour but de réimprimer des textes publiés dans les quatre derniers siècles, et d'imprimer des textes inédits appartenant à ces mêmes siècles.

Les membres de la Société paient une cotisation annuelle de *vingt francs* dont ils peuvent se libérer par un versement de *trois cents francs*.

Moyennant une cotisation annuelle de *quarante francs*, ou un versement de *six cents francs*, ils peuvent recevoir les publications tirées sur papier de Hollande.

Les exemplaires sur papier de Hollande ne sont pas mis dans le commerce.

Les sociétaires ont droit à toutes les publications de la Société, à partir de l'année de leur adhésion.

Ils ont droit à une remise de 20 °/₀ sur le prix de chacun des volumes publiés antérieurement.

La Librairie HACHETTE, à qui a été confié le soin de recevoir les cotisations, se charge également de transmettre à la SOCIÉTÉ les adhésions nouvelles.

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

PREMIER EXERCICE (1905) :

AMYOT. *Pericles et Fabius Maximus* (L. Clément)	*épuisé*
DES MASURES. *Tragédies saintes* (Ch. Comte)	12 fr.
MAIRET. *La Sylvie* (J. Marsan)	*épuisé*

DEUXIÈME EXERCICE (1906) :

Maistre Pierre Pathelin, fac-similé de l'édition de Guillaume Le Roy (E. Picot)	*épuisé*
Le Festin de Pierre avant Molière (G. de Bévotte)	16 »
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau* (M. Souriau)	*épuisé*
La Muse Française, t. I (J. Marsan)	10 »

TROISIÈME EXERCICE (1907) :

Du Bellay. *Œuvres Poétiques*, t. I (H. Chamard)	*épuisé**
J. de Schelandre. *Tyr et Sidon* (1608) (J. Haraszti)	10 »
Fontenelle. *Histoire des Oracles* (L. Maigron)	12 »

QUATRIÈME EXERCICE (1908) :

Voltaire. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson), 3e édition, 2 vol.	20 »
La Muse Française, t. II (J. Marsan)	10 »

CINQUIÈME EXERCICE (1909) :

Héroet. *Œuvres Poétiques* (F. Gohin)	*épuisé*
Du Bellay. *Œuvres Poétiques*, t. II (H. Chamard)	*épuisé**
Tristan. *Les Plaintes d'Acante* (J. Madeleine)	*épuisé*

SIXIÈME EXERCICE (1910) :

Sebillet. *L'Art Poëtique François* (F. Gaiffe)	*épuisé*
Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette, t. I (P. Bonnefon)	12 »
Senancour. *Rêveries*, t. I (J. Merlant)	*épuisé*

SEPTIÈME EXERCICE (1911) :

Du Vair. *Actions et Traictez Oratoires* (R. Radouant)	*épuisé*
Bayle. *Pensées sur la Comete*, t. I (A. Prat)	*épuisé*
Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette, t. II (P. Bonnefon)	12 »

HUITIÈME EXERCICE (1912) :

Du Bellay. *Œuvres Poétiques*, t. III (H. Chamard)	8 »
Brébeuf. *Entretiens Solitaires* (R. Harmand)	*épuisé*
Bayle. *Pensées sur la Comète*, t. II (A. Prat)	12 »
Senancour. *Obermann*, t. I (G. Michaut)	*épuisé*

NEUVIÈME EXERCICE (1913) :

Montesquieu. *Lettres Persanes* (H. Barckhausen), 2 vol.	16 »
Voltaire. *Candide* (A. Morize)	16 »
Senancour. *Obermann*, t. II (G. Michaut)	*épuisé*

DIXIÈME EXERCICE (1914 et 1915) :

Ronsard. *Œuvres complètes*, t. I et II (P. Laumonier)	*épuisé**
Jean de Lingendes. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths)	10 »
Alfred de Vigny. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève)	*épuisé**

* Les volumes épuisés de Du Bellay, Ronsard et Vigny seront réimprimés.

ONZIÈME EXERCICE (1916 et 1917) :

MAURICE SCÈVE. *Délie* (E. Parturier) ..... 20 »
TRISTAN. *La Mariane* (J. Madeleine)..... ..... 10 »

DOUZIÈME EXERCICE (1918) :

HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livre I (H. Vaganay), 2 vol.. ..... 24 »
LAMARTINE. *Saül* (J. des Cognets)..... ..... 5 »

TREIZIÈME EXERCICE (1919 et 1920) :

DU BELLAY. *Œuvres Poétiques*, t. IV (H. Chamard)..... 12 »
TRISTAN. *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine)..... 10 »

QUATORZIÈME EXERCICE (1921) :

RONSARD. *Œuvres complètes*, t. III (P. Laumonier)..... 15 »
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, t. I (M. Cauchie)..... 16 »

QUINZIÈME EXERCICE (1922) :

DU BELLAY. *Œuvres poétiques*, t. V (H. Chamard)..... 20 »
Le Conservateur littéraire, t. I, 1re partie (J. Marsan)..... 15 »

SEIZIÈME EXERCICE (1923) :

ANGOT L'ÉPERONNIÈRE. *Les Exercices de ce temps* (Fr. Lachèvre)... 20 »
ALFRED DE VIGNY. *Les Destinées* (E. Estève)..... 10 »

EN PRÉPARATION

HERBERAY DES ESSARTS. *Amadis de Gaule*, livres II-IV (H. Vaganay).
DU BELLAY. *Œuvres Poétiques*, t. VI et suiv (H. Chamard).
RONSARD. *Œuvres complètes*, t. IV et suiv. (P. Laumonier).
AGRIPPA D'AUBIGNÉ. *Œuvres complètes*, à l'exception de l'*Histoire Universelle* (A. Garnier).
E. PASQUIER. *Recherches de la France*, livre VII (G. Michaut) ; livre VIII (F. Gohin).
CH. SOREL. *Histoire comique de Francion* (E. Roy).
— *Polyandre* (E. Roy).
BOIS-ROBERT. *Epîtres en vers*, t. II (M. Cauchie).
TRISTAN. *Le Parasite* (J. Madeleine).
SCARRON. *Nouvelles tragi-comiques* (J. Caillat).
BOILEAU. *Satires* (A. Cahen).
Documents relatifs aux *Lettres Philosophiques* de Voltaire (G. Lanson).
Le Conservateur littéraire, suite (J. Marsan).
BALZAC. *Louis Lambert* (M. Bouteron).

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ

CLASSEMENT PAR ÉPOQUES

XV^e^ SIÈCLE

Maistre Pierre Pathelin (E. Picot).

XVI^e^ SIÈCLE

Herberay des Essarts. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livres I-IV (H. Vaganay), t. I et II.
Héroet. *Œuvres Poétiques* (F. Gohin).
Maurice Scève. *Délie* (E. Parturier).
Sebillet. *L'Art Poëtique François* (F. Gaiffe).
Du Bellay. *Œuvres Poëtique* (H. Chamard), t. I-V.
Ronsard. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), t. I-III.
Amyot. *Pericles et Fabius Maximus* (L. Clément).
Des Masures. *Tragédies saintes* (Ch. Comte).
Du Vair. *Actions et Traictez Oratoires* (R. Radouant).

XVII^e^ SIÈCLE

J. de Schelandre. *Tyr et Sidon* (J. Haraszti).
J. de Lingendes. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths).
Angot L'Éperonnière. *Les Exercices de ce temps* (Fr. Lachèvre).
Mairet. *La Sylvie* (J. Marsan).
Tristan. *Les Plaintes d'Acante* (J. Madeleine).
— *La Mariane* (J. Madeleine).
— *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine).
Bois-Robert. *Epistres en vers*, t. I (M. Cauchie).
Le Festin de Pierre avant Molière (G. de Bévotte).
Brébeuf. *Entretiens Solitaires* (R. Harmant).
Fontenelle. *Histoire des Oracles* (L. Maigron).
Bayle. *Pensées sur la Comète* (A. Prat).

XVIII^e^ SIÈCLE

Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette (P. Bonnefon).
Montesquieu. *Lettres Persanes* (H. Barckhausen).
Voltaire. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson), 3^e^ édition.
— *Candide* (A. Morize).
Bernardin de Saint-Pierre. *La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau* (M. Souriau).

XIX^e^ SIÈCLE

Senancour. *Rêveries* (J. Merlant), t. I.
— *Obermann* (G. Michaut).
Lamartine. *Saül* (J. des Cognets).
Le Conservateur littéraire, t. I, 1^re^ partie (J. Marsan).
La Muse Française (J. Marsan).
Alfred de Vigny. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève).
— *Les Destinées* (E. Estève).

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

Maistre Pierre Pathelin (E. Picot)..... *épuisé*
HERBERAY DES ESSARTS. Traduction d'*Amadis de Gaule*, livre I (H. Vaganay), 2 vol..... 24 fr.
HÉROET. *Œuvres Poétiques* (F. Gohin)..... *épuisé*
MAURICE SCÈVE. *Délie* (E. Parturier)..... 20 »
SEBILLET. *L'Art Poëtique François* (F. Gaiffe)..... *épuisé*
DU BELLAY. *Œuvres Poétiques* (H. Chamard), t. I et II, *épuisés*
T. III, 8 fr. ; t. IV, 12 fr. ; t. V..... 20 »
RONSARD. *Œuvres complètes* (P. Laumonier), t. I et II..... *épuisés*
T. III..... 15 »
AMYOT. *Pericles et Fabius Maximus* (L. Clément)..... *épuisé*
DES MASURES. *Tragédies saintes* (Ch. Comte)..... 12 »
DU VAIR. *Actions et Traictez Oratoires* (R. Radouant)..... *épuisé*
J. DE SCHELANDRE. *Tyr et Sidon* (J. Haraszti)..... 10 »
J. DE LINGENDES. *Œuvres Poétiques* (E.-T. Griffiths)..... 10 »
ANGOT L'EPERONNIÈRE. *Les Exercices de ce temps* (Fr. Lachèvre)..... 20 »
MAIRET. *La Sylvie* (J. Marsan)..... *épuisé*
TRISTAN. *Les Plaintes d'Acante* (J. Madeleine)..... *épuisé*
— *La Mariane* (J. Madeleine)..... 10 »
— *La Mort de Sénèque* (J. Madeleine)..... 10 »
BOIS-ROBERT. *Epistres en vers*, t. I (M. Cauchie)..... 16 »
Le Festin de Pierre avant Molière (G. de Bévotte)..... 16 »
BRÉBEUF. *Entretiens Solitaires* (R. Harmant)..... *épuisé*
FONTENELLE. *Histoire des Oracles* (L. Maigron)..... 12 »
BAYLE. *Pensées sur la Comète* (A. Prat), 2 vol..... *épuisés*
Correspondance de J.-B. Rousseau et de Brossette (P. Bonnefon), 2 vol..... 24 »
MONTESQUIEU. *Lettres Persanes* (H. Barckhausen), 2 vol.. 16 »
VOLTAIRE. *Lettres Philosophiques* (G. Lanson), 3e édit., 2 vol. 20 »
— *Candide* (A. Morize)..... 16 »
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE. *La Vie et les Ouvrages de J.-J. Rousseau* (M. Souriau)..... *épuisé*
SENANCOUR. *Rêveries* (J. Merlant), t. I..... *épuisé*
— *Obermann* (G. Michaut), 2 vol..... *épuisés*
LAMARTINE. *Saül* (J. des Cognets)..... 5 »
Le Conservateur littéraire (J. Marsan), t. I..... 15 »
La Muse Française (J. Marsan), 2 vol..... 20 »
ALFRED DE VIGNY. *Poèmes Antiques et Modernes* (E. Estève). *épuisé*
— *Les Destinées* (E. Estève)..... 10 »

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS